3,50 € *Première édition.* № 13441 **SAMEDI 21 ET DIMANCHE 22 SEPTEMBRE 2024** www.liberation.fr

GOUVERNEMENT BARNIER Le retour des fillonistes

PAGES 10-11

Libération

SUPPLÉMENT SCÈNES
Du plein sur les planches
CAHIER CENTRAL



FRANCIS FORD COPPOLA «LES ARTISTES PEUVENT ARRÊTER LE TEMPS, JE L'AI DÉJÀ FAIT»

Interview fleuve avec le cinéaste, de retour avec le film-monde «Megalopolis» après treize ans d'absence. PAGES 2-6

Francis Ford Coppola, lundi, à Paris. PHOTO JÉRÔME BONNET. MODDS

M 00175 - 921 - F: 3,50 €

IMPRIMÉ EN FRANCE / PRINTED IN FRANCE Algérie **2,50 €**, Allemagne **4,50 €**, Andorre **4,50 €**, Belgique **3,70 €**, Canada **7,40 $**, DOM **4,30 €**, Espagne **4,50 €**, Etats-Unis **8,00 $**, Grande-Bretagne **3,50 £**, Grèce **4,50 €**, Italie **4,50 €**, Liban **11000 LBP**, Luxembourg **3,70 €**, Maroc **45 Dh**, Pays-Bas **4,30 €**, Portugal (continental) **4,50 €**, Suisse **5,20 FS**, Suisse alémanique **5,20 FS**, Tunisie **10,50 DT**, Zone CFA **3500 CFA**.

ÉDITORIAL

Par
DOV ALFON

Saut dans le vide

C'est d'abord l'histoire d'un pari personnel : personne ne voulait produire son nouveau film, Francis Ford Coppola l'a donc financé lui-même, engloutissant 120 millions de dollars dans *Megalopolis,* une folie cinématographique dans tous les sens du terme. Il lui a donc fallu vendre une grande partie de ses vignobles, faire travailler ses enfants et petits-enfants, économiser des heures de salaire des acteurs en renonçant aux répétitions et se concentrer sur le montage comme planche de salut. *«Ce film est bourré de tout, tout ce que j'ai aimé au cinéma depuis que je suis tout gamin. J'ai délibérément essayé de mettre dans ce film tout ce que j'ai vu dans les films, parce que ça vit en moi»,* nous dit celui que beaucoup considèrent comme le plus grand cinéaste vivant. On pourrait s'amuser à reconnaître les citations, les inspirations, les séquences et les clins d'œil, mais cela prendrait des années. Quarante ans après qu'il a commencé à ébaucher cette histoire d'amour fantasmagorique autour d'une ville toute puissante qui est New York comme elle est Rome antique, le film sort enfin sur les écrans en France. L'entretien mené par les journalistes de *Libération* avec Coppola, un peu comme le film lui-même, part dans tous les sens mais fait émerger une idée principale, aussi mégalomane que lui : son œuvre peut arrêter le temps. L'homme qui ne voulait pas faire *le Parrain,* et qui nous confirme avoir balancé par la fenêtre tous ses oscars, verrait volontiers son 23e film avoir le destin de *Finnegans Wake* de James Joyce, ou de *Carmen* de Bizet, car l'incompréhension d'une œuvre est le signe de sa grandeur. L'endettement personnel n'est rien à côté, il faut sauter dans le vide et y croire. *«Les gens ont peur de le faire»,* concède Coppola, ajoutant immédiatement : *«Pas moi.»* On s'en doutait un peu, avant même de voir le film.

FRANCIS FORD COPPOLA

«Mes films prédisent l'avenir»

INTERVIEW

Utopiste admiratif du génie humain et maître capricieux, le cinéaste de 85 ans évoque sa liberté de création, sa difficulté à faire financer ses projets, ses réussites et ses regrets. Son long métrage «Megalopolis», dans lequel se rencontrent la Rome antique et l'Amérique contemporaine, sort mercredi.

Recueilli par
ÉLISABETH FRANCK-DUMAS et **OLIVIER LAMM**
Photo
JÉRÔME BONNET. MODDS

Un film, selon ce qu'en entend Francis Ford Coppola, est une machine de guerre. Un prodige de ressources tout entier au service du désir, de l'invention et de l'engagement d'un artiste, le cinéaste, mais aussi de ses doutes et de ses tergiversations. De son chaos, de son ego. L'image dépeinte par un article du *Guardian* sur le tournage de *Megalopolis* publié aux premiers jours du festival de Cannes, où le film *(lire page 5),* son premier en tant que cinéaste après treize ans d'absence, était présenté en compétition, corrobore entièrement ce credo. L'image d'une gabegie sur laquelle Coppola, qui a autofinancé le film en revendant une partie de ses vignobles à Napa (Californie), régnait en empereur capricieux, consommant des kilogrammes d'herbe et exaspérant ses équipes par ses méthodes jugées anachroniques et ses atermoiements. Ainsi un membre de l'équipe anonyme, désespéré d'attendre la décision du cinéaste à propos du dessin d'un décor, et qui s'est entendu rétorquer : *«Comment peux-tu savoir à quoi* Megalopolis *ressemble quand je l'ignore moi-même ?»* Toute ressemblance avec le tournage apocalyptique d'*Apocalypse Now,* devenu légendaire à la faveur d'*Au cœur des ténèbres,* fameux documentaire réalisé par sa défunte épouse Eleanor, alimentant la thèse selon laquelle Coppola, après soixante ans de carrière, de coups de poker et d'étonnants changements de braquet, n'a évolué en rien. Quitte à scandaliser une époque qui en a fini avec les artistes démiurges et les vieux mâles tout-puissants du cinéma. A cet égard, la lumière doit encore être faite sur les agissements du cinéaste pendant le tournage de *Megalopolis* à Atlanta, au cours duquel il aurait incité des femmes à s'asseoir sur ses genoux, tenté d'embrasser une figurante ; faits à la fois confirmés et infirmés par Coppola dans une interview à *Rolling Stone* : *«Les jeunes femmes que j'ai embrassées sur la joue, pendant la scène de la fête, je les connaissais.»* Qui pourra trancher ?

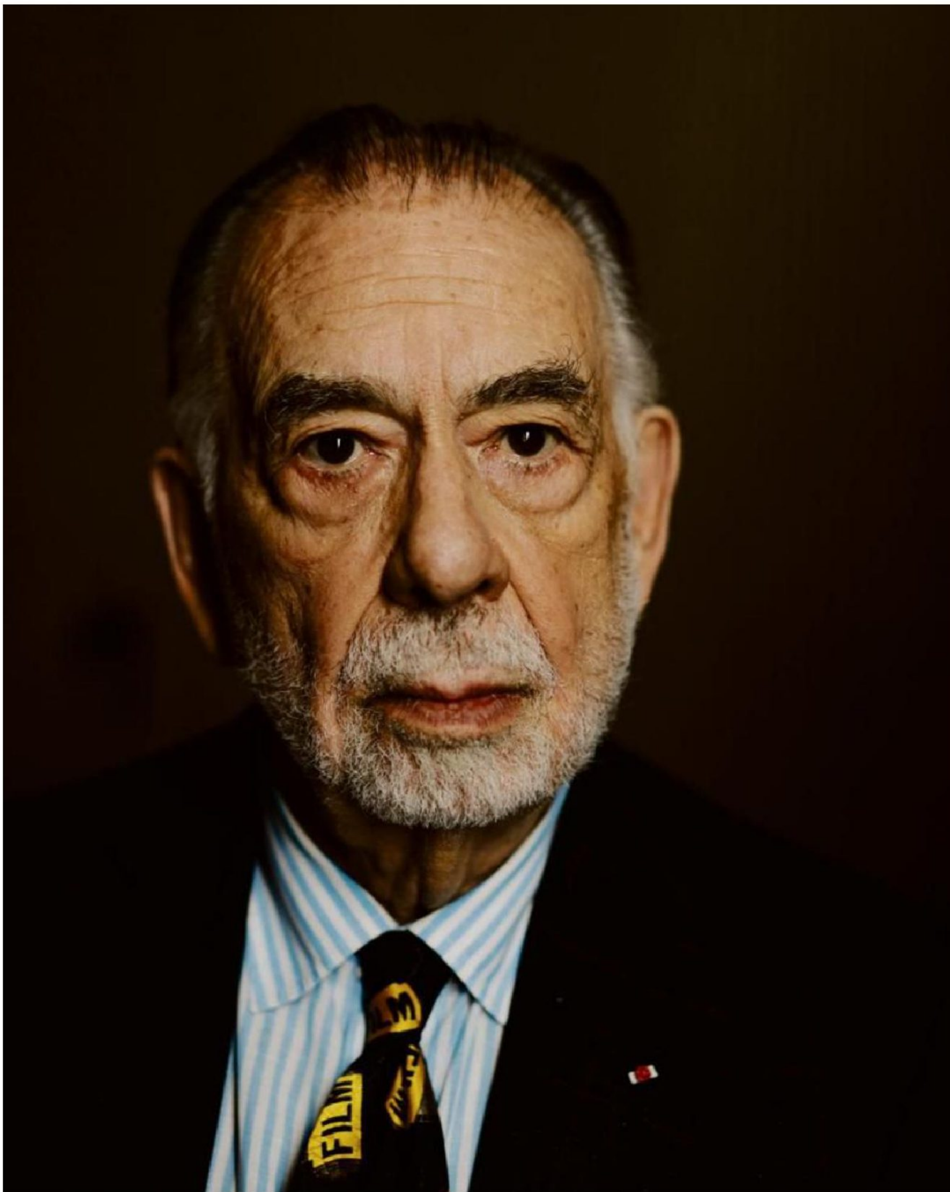
Face à nous dans une chambre du Lutetia, où Francis Ford Coppola a une suite à son nom dans laquelle il n'a jamais mis les pieds, le cinéaste de 85 ans est le contraire d'un vieillard chancelant et déboussolé : un utopiste tout entier acquis à la cause de son art et de son œuvre, malicieux, acéré, insolent, ironique – chaussettes dépareillées, aussi tranquillement dingue que dans *Au cœur des ténèbres,* à l'exception qu'il n'est plus dans la jungle philippine, torse nu, imbibé de lui-même, allumé. Mais un vieux monstre sacré venu défendre un film qu'il fantasmait en magnum opus depuis plus de quarante ans et dont il sait qu'il n'a pas fini d'être chahuté – la marque des œuvres qui comptent, selon lui.

Vous avez dit un jour que les films sont là pour poser des questions dont on ne connaît pas encore la réponse. Est-ce le cas avec *Megalopolis* ?

Maintenant que je suis plus vieux, je me demande pourquoi l'humanité ne se rend pas compte qu'elle est une espèce incroyable. Voilà 300 000 ans que l'on existe, et nous sommes une espèce qui a créé des génies. Comment peut-on ne pas voir cela ? Pourquoi est-ce que ce n'est pas martelé à la télé et la radio ? Bien sûr, il y a des espèces intelligentes, les pieuvres, les marsouins, et, paraît-il, les éléphants et les cochons. Mais quelle autre espèce est capable de décoder le génome humain et photographier Mars ? Où est le problème, de dire qu'on est une espèce géniale ? C'est l'idée d'hubris qui fait peur. Bon, quelqu'un l'a dit avant moi, c'est Pic de la Mirandole, au XVe siècle. Mais voilà ce que je voulais voir dans ce film : que nous sommes des créatures dignes d'admiration, qu'il n'y a pas de limite à notre créativité. Il n'y a aucun problème qu'on ne puisse résoudre – pas même aujourd'hui, avec tous ces problèmes liés à l'environnement, à l'état de la Terre.

Vous posiez-vous cette question il y a quarante ans, quand vous avez commencé à travailler sur ce film ?

Ozu, lorsqu'il était jeune, faisait des comédies étudiantes, sa carrière était basée là-dessus. Et puis il a évolué, trouvé son style et réalisé ces chefs-d'œuvre qu'on connaît sur la famille japonaise. Cela m'a rendu curieux. Je me disais : moi aussi je fais des films et du théâtre depuis ma jeunesse, peut-être que je vais finir par découvrir mon style ? Après avoir réalisé *l'Idéaliste,* tiré d'un roman de John Grisham, j'ai tout arrêté. J'ai fait un break de quatorze ans *[en réalité dix, ndlr],* je suis allé en Argentine, en Roumanie. Je voulais en apprendre davantage sur moi-même. C'était quoi, mon style ? Peut-être que, comme Ozu, j'avais de la grandeur en moi ? Bon, je ne pense pas l'avoir trou-



Francis Ford Coppola lundi à l'hôtel Lutetia, à Paris.

vée… Mais je voulais me livrer à des expériences, surtout autour du jeu d'acteur. Le problème, c'est qu'au cinéma, les comédiens sont payés la même chose qu'ils jouent ou répètent. Donc les studios ne veulent pas de répétitions! Mais en tant que metteur en scène de théâtre, ce que j'ai été longtemps, je sais bien qu'on peut faire bien plus, et mieux, avec des comédiens. Même sans le texte! Pour les aider à devenir le personnage – ou plutôt, je sais aujourd'hui que c'est l'inverse, c'est le personnage qui devient eux.

A la fin de cette période, j'ai décidé de faire *Megalopolis*, et le 11 Septembre est arrivé. Or moi, je voulais que *Megalopolis* soit une utopie, un film dédié à l'idée qu'on est capable de créer un joyeux paradis humain sur terre. Mais cette tragédie est arrivée. Alors que j'étais en train de tourner, j'ai des rushs de tout cela, que je n'ai pas mis dans le film, car trop de gens ont perdu des êtres chers pour que je m'autorise à les utiliser. Et puis dix ans plus tard, à un moment où j'essayais de perdre du poids – j'étais beaucoup trop gros, il n'y a qu'à voir les photos de moi à cette époque –, je faisais du sport et j'écoutais les bandes de *Megalopolis* pour me distraire. Et je me suis dit: peut-être que je peux faire ce film, en dépit de l'existence du terrorisme islamiste? Mais évidemment, personne n'avait envie de faire ce film avec moi, donc j'ai emprunté de l'argent et je l'ai fait.

Pourquoi *«évidemment»*?

Quand j'ai fait *le Parrain*, je me suis retrouvé avec un film qui a eu un succès critique et populaire, qui a gagné plein d'oscars, puis j'ai fait *le Parrain, 2e partie* pour la Paramount. Même topo, énorme succès. Mais quand je suis revenu vers eux pour faire *Apocalypse Now*, ils n'en ont pas voulu. Comme j'avais du succès, j'ai pu aller le faire quand même. Mais imaginez-vous, maintenant que je suis un vieux cinéaste oublié, c'est encore plus difficile… A l'époque, vous savez, j'ai pris tous mes oscars et je les ai balancés par la fenêtre.

Vraiment?

Oui. Ils se sont tous cassés! Ma mère a inventé une histoire, que la femme de ménage dépoussiérait les oscars et qu'ils sont tous tombés… Tout ça pour dire que même au moment où j'ai eu le plus de succès, les studios n'ont pas eu envie de m'aider à faire ce que je voulais. Donc j'ai décidé que je m'en fichais. Gagner de l'argent n'a jamais été le but de mon existence.

Cela vous donne bien sûr une immense liberté, mais… *(il nous interrompt)*

… Il y a une phrase dans *Megalopolis*: *«Quand tu sautes dans l'inconnu, c'est là que tu sais, que tu prouves, que tu es vraiment libre.»* Mais les gens ont peur de le faire! Pas moi.

Connaissiez-vous la fin du film quand vous avez commencé à le tourner?

Quand vous savez faire un film, eh bien vous savez ce que vous faites. Je sais faire un film de gangsters, par exemple. Mais quand j'ai fait *Apocalypse Now*, je n'avais aucune idée de ce que j'étais en train de faire. Et c'est cela qui est formidable: quand on ne sait pas où on va, c'est le film lui-même qui vous dicte ce qu'il faut faire, il suffit de l'écouter. *Megalopolis*, je n'avais aucune idée de la manière dont il fallait le faire. Mais j'ai écouté, et le film me disait: fais plus de ci, ne fais pas ça. Et je me suis mis à le suivre. Et tout le monde s'y est mis, on a fait ce film tous ensemble. Sans savoir où l'on allait… La seule chose dont j'étais sûr, c'est qu'il fallait que le film soit joyeux, soit une célébration. Des films comme *Mad Max* sont formidables, mais leur vision du futur est si sombre… Moi, je voulais faire un film dont la fin soit joyeuse, et je l'ai fait.

Le film est-il aussi optimiste que vous le prétendez?

Alors que l'on parle, deux institutions majeures sont en train de dépérir: le journalisme et le système des studios. Le cinéma tel qu'il a été, et pas simplement à Hollywood, aussi en Europe. Ces deux institutions inventées par l'homme sont en train de mourir, mais moi je crois que de nouvelles sont en train de naître. Il y a une abondance de talent dans le cinéma aujourd'hui, de gens formidables qui font des films. Il n'y a qu'à voir *Anora*, le film de Sean Baker, lui qui avait par le passé tourné un film entièrement à l'iPhone! La vie humaine, c'est cet équilibre en constante évolution entre choses qui naissent et choses qui meurent. C'est ce qui est en train de se passer aujourd'hui aux Etats-Unis.

C'est-à-dire?

Si vous connaissez l'histoire de Rome, vous savez qu'avant d'être une république, Rome était dirigée par un roi, Tarquin. Suite page 4

Suite de la page 3 Rome détestait l'idée d'un roi, ils ont tué César de peur qu'il devienne un roi. Ensuite, Rome s'est beaucoup enrichie, après avoir conquis la moitié de la planète, et tout à coup, son argent et son pouvoir l'ont plus intéressée que faire son travail, à savoir se soucier des citoyens. Tout cela s'est répété, se répète aux Etats-Unis. Pourquoi est-ce que les sénateurs de Rome ont failli ? C'est exactement ce qui s'est passé avec nos sénateurs à nous, si vous suivez un peu la politique américaine.

Nous sommes une espèce formée de génies, mais il faut dire que nous n'avons pas tous le talent qu'on aimerait… Moi, enfant, j'aurais aimé être danseur de claquettes, pour impressionner mes copains, mais je suis devenu cinéaste. Et même comme cinéaste, je n'ai pas eu le talent d'un Steven [Spielberg] ni d'un Roman Polanski – Roman Polanski conçoit son film de bout en bout, il le voit en entier, William Wyler aussi voyait ses films en entier. Je n'ai pas ce talent.

C'est quoi, votre talent ?

Mon talent, c'est être capable de réécrire et remonter mon film un million de fois. Et mon autre talent, c'est que mes films prédisent l'avenir. J'ai écrit *Conversation secrète* dix ans avant le Watergate. Et maintenant, avec *Megalopolis*. Il y a cinq ans, dix ans, on me disait «Mais pourquoi diable veux-tu faire de l'Amérique une nouvelle Rome ?» Et pourtant, on y est ! Même [l'émission satirique] *Saturday Night Live* fait des sketches qui disent que l'Amérique, c'est Rome. Mais mon film est au-delà de la politique. Il y a des gens parmi l'équipe qui voteront Trump, des gens qui ont été *canceled*. Shia LaBeouf a été *canceled* tellement de fois que c'en est ridicule.


Coppola sur le tournage de *Megalopolis* avec Adam Driver. PHOTO PHIL CARUSO. LIONSGATE

Vous mentionniez plus tôt votre expérience comme metteur en scène de théâtre. Les décors de *Megalopolis* ressemblent à ceux d'un opéra.

La scène d'exposition du film se déroule sur des passerelles surplombant une maquette de la ville. Ces passerelles sont branlantes parce que tout ce qui concerne la politique de New Rome est incertain. Quand mes personnages s'embrassent en marchant agilement sur des poutres d'acier, au sommet d'un gratte-ciel haut de 1500 mètres, j'évoque le fait qu'embrasser une femme ou se faire embrasser va faire que votre vie tout entière s'en trouvera modifiée. Je voulais que les décors de *Megalopolis* soient tous des métaphores. Abel Gance, dans son *Napoléon*, alterne des images du Premier consul et de Napoléon sur une barque. Comme si le Consulat se déroulait sur cette barque. Ce film est bourré de tout, tout ce que j'ai aimé au cinéma depuis que je suis tout gamin. J'ai délibérément essayé de mettre dans ce film tout ce que j'ai vu dans les films, parce que ça vit en moi.

> «Quand on ne sait pas où on va, c'est le film lui-même qui vous dicte ce qu'il faut faire, il suffit de l'écouter. "Megalopolis", […] je me suis mis à le suivre. Et tout le monde s'y est mis, on a fait ce film tous ensemble.»

Le film est effectivement d'une densité incroyable. N'avez-vous pas peur que ça empêche de l'apprécier et de le comprendre ?

Vous me demandez si ça pose un problème ?

Oui.

Non. Du moins ça n'en posera plus au bout du compte. Avez-vous déjà vu *Playtime* ? Le film fut un échec à sa sortie. Mais Jacques Tati a-t-il réalisé un film plus merveilleux ? Le public de l'époque ne l'a pas entendu de cette oreille. De même *Carmen* de Bizet. Il est mort d'un infarctus à 50 ans *[en réalité 36, ndlr]* alors que le public s'accordait à penser que l'opéra était un désastre. L'histoire nous démontre que certaines œuvres d'art passent l'épreuve du temps. Est-ce que *Megalopolis* restera ? Je suis certain que des gens regarderont ce film dans le futur.

Et d'où vient cette idée d'un pouvoir permettant d'arrêter le temps – une formidable métaphore pour parler de votre travail de cinéaste ?

Le cinéma n'a pas seulement le pouvoir d'arrêter le temps, il peut user du temps comme d'un gant de toilette. Les autres arts également. La première peinture a arrêté le temps, une peinture rupestre certainement. Je suis persuadé que l'être humain est le plus créatif quand il joue avec les enfants. Et que la roue a dû être inventée quand un adulte a donné à un enfant une petite carriole pour la faire rouler sur un tronc d'arbre. Nos plus grandes inventions sont nées du jeu.

Cette faculté du personnage de Catilina à arrêter le temps, avez-vous déjà rêvé de la posséder ?

Tous les artistes peuvent arrêter le temps. Je l'ai déjà fait. On nous enseigne que le temps est inarrêtable. Que le temps est notre maître. Mais c'est faux. Nous sommes les maîtres du temps.

Vous avez pourtant dû vous battre contre le temps. Par exemple quand vous avez présenté *Apocalypse Now* au festival de Cannes en 1979 – dont vous avez dû


La chanteuse Grace VanderWaal démultipliée dans *Megalopolis*. PHOTO LIONSGATE

terminer un montage provisoire en quatrième vitesse.
Cette projection fut si catastrophique que j'ai chanté *(You've Gotta Have) Heart* à mon monteur *[Walter Murch, ndlr]*. La situation était désespérée. J'étais endetté à hauteur de 30 millions de dollars avec un taux d'intérêt à 21%. En toute vraisemblance, je ne m'en sortirais jamais. Et vous savez ce qui s'est passé? Le public est allé voir le film, encore et encore. Jusqu'à ce jour, sans discontinuer. Il y a deux manières de gagner de l'argent avec un film. Soit vous faites un carton au moment de la sortie, et vous gagnez beaucoup d'argent d'un coup. Soit vous ne faites pas de carton, mais le film génère de l'argent pendant les cinquante années qui suivent. C'est à mon avis la meilleure manière. Même *Dracula*, un film complètement chtarbé, est encore vu. *Pauvres créatures* [de Yórgos Lánthimos] contient des scènes qui ressemblent beaucoup à *Dracula*. J'ai lu un article expliquant que Todd Phillips s'était inspiré de *Coup de cœur* pour faire le deuxième *Joker*. Même mes films qui ont fait des flops, avec le temps, trouvent une deuxième vie. Est-ce que *Megalopolis* aura du succès? Un jour ou l'autre, il en aura.
Pour dépasser la question du succès commercial, il reste la question du public.
Savez-vous ce qu'a dit James Joyce après avoir écrit *Finnegans Wake*? *«Je vais tellement en mettre dedans qu'on continuera à l'acheter dans un siècle.»* Du moment qu'un film n'est pas ennuyeux au point de vous endormir, qu'il contient des éléments de surprise, qu'il est intègre et imprévisible parce que le cinéaste a suffisamment d'instinct… **Suite page 6**

«Megalopolis», pour le meilleur et l'utopie

Francis Ford Coppola signe son premier film depuis quinze ans, fruit de quarante ans de travail. Une fable à l'ambition délirante dans un New Rome en déréliction, mélange de New York et de Rome antique, où évolue un Adam Driver capable d'arrêter le temps.

Il faut voir *Megalopolis* au moins deux fois pour l'avoir vu au moins une fois, droit dans les yeux. Y retourner pour qu'il se révèle, serait-on tenté d'écrire, si le mot n'était lesté d'un si pesant sens liturgique. Une appréciation qui ne revient pas à propulser le 23e long métrage de Francis Ford Coppola au firmament d'un panthéon de chefs-d'œuvre si débordants de beauté et d'intelligence qu'ils échapperaient au premier coup à notre compréhension. C'est seulement que son fond extrêmement dense, fruit de décennies de lectures et réflexions, et sa forme, démesurée tapisserie maniaquement ordonnée de séquences débordant de symboles, tropes et motifs, ne peuvent au premier regard que faire ressentir un sentiment de submersion ou celui d'un train filant à toute vitesse à 2 millimètres du visage, laissant abasourdi sur le bas-côté.

Recul. Nabokov disait indispensable la relecture des livres afin de dépasser le travail et le temps nécessaires pour *«faire connaissance»* avec eux, et enfin *«nous comporter à l'égard d'un livre de la même manière qu'à l'égard d'un tableau»*; *Megalopolis,* qui est une fable et non pas un tableau, gagne immensément, à la faveur de la re-vision, à ce que la vitesse de son déroulement ne brouille plus la vision. Paradoxe pour un film, il faut que le spectateur, pour y accéder, trouve suffisamment de recul, que son temps se fige à la faveur de la mémoire, et surgisse comme dans la théorie d'Einstein de l'univers-bloc où les événements présents, passés et futurs existent simultanément. Et dès lors, le pensum, le gloubi-boulga se met à étinceler – *Megalopolis,* tel qu'annoncé depuis des lustres par son créateur, est un film-monde, qu'on passera des lustres à voir et revoir.
Coppola, qui a saturé son film de tout ce qui l'a intéressé depuis qu'il a commencé à travailler à son scénario (Sam Wasson, dans sa biographie, avance qu'il en aurait terminé un premier jet le 12 mars 1984) n'a ainsi pas affublé par hasard son protagoniste, l'architecte Cesar Catilina, du pouvoir mirifique d'arrêter le temps. Celui-ci, que les journaux de New Rome – la mégalopole mythologique, mi-New York mi-Rome antique, où se déroule le film – hésitent à qualifier de génie ou d'affabulateur, use moins du temps pour sa grande œuvre, une ville utopique qui viendrait recouvrir l'ancienne en déréliction, que pour prendre le temps de la réflexion. New Rome, et la société qui la peuple, ne doivent-ils pas changer pour ne pas mourir? *Megalopolis,* qui assène sans cesse les grands discours et les citations (Marc-Aurèle, Shakespeare…), ne répondra jamais à la question de s'il est un fou toxique ou un héros pour les temps futurs.
Truffé de références à la vie politique sous la Rome antique, le film conte le rendez-vous avec l'histoire de la cité américaine à travers l'opposition de Catilina l'idéaliste, descendant d'une dynastie richissime (son oncle est l'homme le plus riche de la ville), et du maire Cicero, homme pragmatique et embourbé dans les contraintes du capitalisme, du béton, mais aussi du bien commun. Tout l'enjeu de la fable, lardée de sous intrigues également inspirées de ce qui a intéressé Coppola au gré de ses recherches (l'urbaniste Robert Moses, l'affaire Von Bülow ou la crise financière de 2008), sera de faire advenir la concorde et concrétiser l'utopie au moment exact où New Rome allait sombrer. Programme mégalo et improbable qui ferait s'affaisser le film sous son poids pachydermique si Coppola ne le faisait tenir par la grâce du montage (chapeau à Cam McLauchlin, engagé sur la foi de son travail avec Guillermo del Toro) et de la malice.

Hubris. Catilina dit à Julia Cicero – troisième protagoniste dont le choix cornélien entre son amant l'architecte et son père le maire concentre toute la dialectique du film – qu'il *«réserve son temps pour ceux qui savent penser»*, mais il est un peu ridicule en le proférant; de même l'hubris dont Coppola semble nous dire qu'il est un frein fâcheux à l'émancipation de l'être humain, et qui est le trait le plus reconnaissable de ce qui est – nul ne pourra passer à côté – un énorme autoportrait, gorgé de doute et de culpabilité. *«Ma plus grande peur est de faire un film vraiment merdique, embarrassant, pompeux et sur un sujet important, et c'est exactement ce que je suis en train de faire»*, faisait mine de pleurnicher le cinéaste à l'heure d'*Apocalypse Now,* dans une séquence du docu de son épouse Eleanor, auquel son dernier film est dédié. *Megalopolis,* que tout annonçait comme pompeux, lévite insolemment, malgré la quantité de ses intrigues et de ses personnages, en dépit du poids écrasant de chacune de ses séquences, de chacun de ses plans, au-dessus du désastre qu'il aurait pu être, constamment bizarre, outré, trivial, étonnant, un peu *Matrix*, un peu King Vidor, foisonnant d'un siècle d'images et de langage de cinéma mondial, donnant à voir une masse critique d'images ahurissantes, à un débit qui dépasse l'entendement. Un film qu'il faut avoir vu, et revu, pour y croire – Coppola, lui, n'a toujours pas cessé de croire au cinéma.

OLIVIER LAMM

MEGALOPOLIS **de FRANCIS FORD COPPOLA avec Adam Driver, Giancarlo Esposito, Aubrey Plaza, Jon Voight… 2 h 18. En salles mercredi.**



Nathalie Emmanuel (Julia Cicero) et Adam Driver (Cesar Catalina) dans la scène d'ouverture de *Megalopolis*. PHOTO LIONSGATE

Suite de la page 5 **Qui écoutez-vous quand vous travaillez sur un film ?**

Les jeunes de l'équipe, qui apparaissent dans *Megalopolis* dans le rôle des apprentis de César. Ce sont les cinéastes de demain, ils viennent d'Inde, de Chine, de Suède, d'Arménie. J'aime les jeunes. Comme vous le savez, les Coppola sont une grande famille. J'ai beaucoup de petits enfants, de neveux et de nièces. Tous n'ont pas connu le même succès, malgré leur nom. Un nom qui n'avait aucune valeur quand je suis arrivé à Hollywood, sans voiture, sans copine, sans relation. Mais j'avais tellement envie de faire partie de ce monde.

Plusieurs membres de votre famille apparaissent dans le film. Jason Schwartzman, votre neveu, mais aussi la plupart des enfants…

Et ma sœur, Talia [Shire]. Dès que vous voyez un petit enfant, c'est un Coppola – parce que les enfants coûtent très cher à employer. Je suis persuadé qu'une des raisons du succès du *Parrain* est qu'on voit les gamins des gangsters.

Le moment où le personnage de Cicero tient son petit-fils dans les bras est sans doute celui où l'utopie devient possible.

C'est un souvenir de la première fois où j'ai tenu ma fille dans mes bras. Je ne m'attendais pas à avoir une fille, parce que mon frère avait eu trois garçons, ma sœur trois garçons, et que moi j'en avais déjà deux *[Gian-Carlo et Roman]*. Et puis Sofia est arrivée. Cette petite fille, ce miracle. Et puis Sofia est devenue Sofia. Sofia, cette femme de fer. Si je fais la moindre suggestion au sujet d'un de ses films… *(Il rit)*. *«Can't we be as we were ?»* Ne pourrions-nous pas nous retrouver comme autrefois ? *[La phrase est prononcée par Cicero à sa fille Julia dans le film]* Mais ça n'est pas possible. Nous travaillons avec ce qui fait battre notre cœur. *Megalopolis* n'est fait que de ça. Dont une bonne partie échappera au public. Mais je ne connais rien d'autre.

Sur quoi travaillez-vous aujourd'hui ?

Comme vous le savez, j'ai perdu ma femme après soixante ans de vie commune. Je suis inconsolable. Je voulais déménager dans un lieu où nous n'avons jamais vécu ensemble. J'ai choisi Londres. Là, j'espère avoir du bon temps et arriver à travailler. Un projet qui sera bien plus dur à aborder que *Megalopolis*. Je ne sais pas encore comment je vais l'appeler, «Electric Vision» ou «Distant Vision». Mais je suis certain que c'est un projet d'une ambition qui dépasse largement mes compétences.

De quelle façon ?

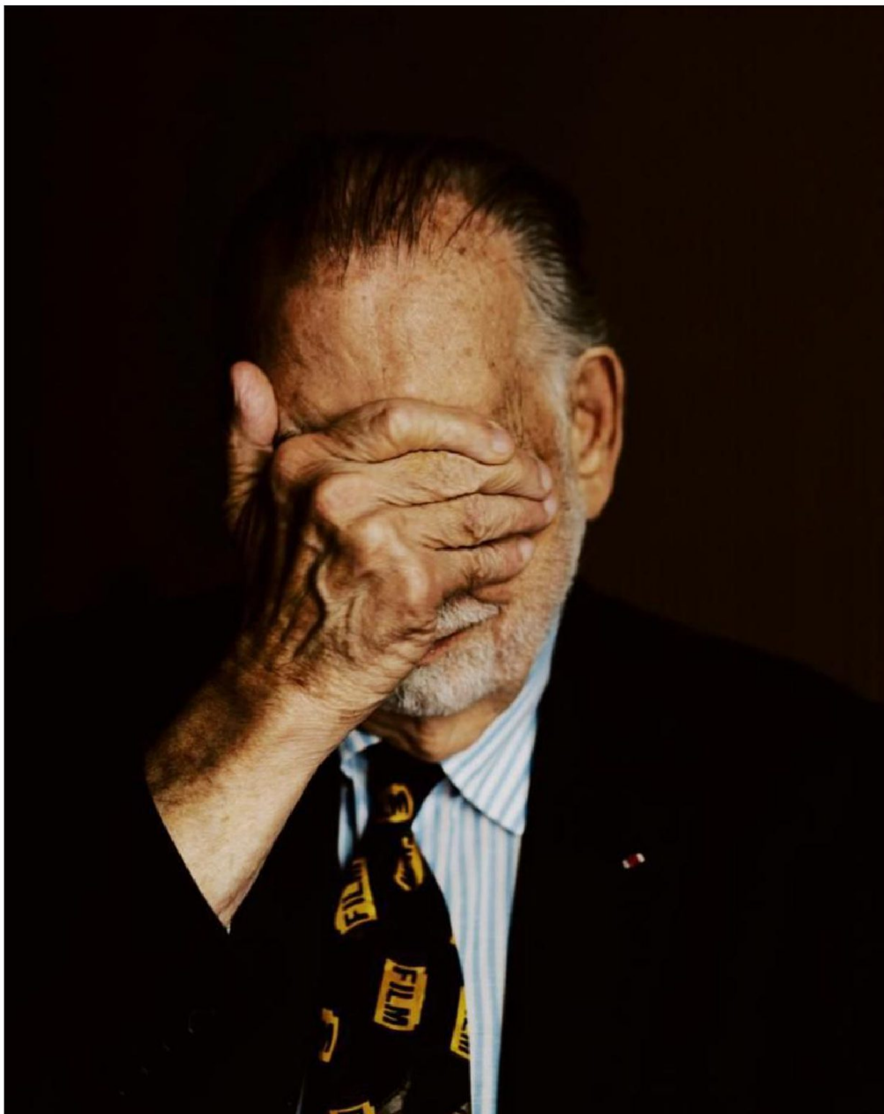
Ça sera tourné entièrement en live. Voyez-vous, quand vous allumez la télévision et qu'un film passe, vous savez en deux secondes qu'il s'agit de cinéma ? C'est dû en partie à la manière dont l'image est éclairée, mais aussi parce que la structure du film est basée sur le montage. Pour passer d'une image vous représentant tous les deux maintenant, dans cette chambre d'hôtel, à vous en pyjama et chemise de nuit, on passe par le montage. Mais comment raconter la même chose en live ? A la bonne vieille époque de la télévision en direct et des téléfilms de John Frankenheimer, la caméra se concentrerait sur un seul personnage pendant que l'autre allait enfiler son pyjama à toute vitesse. Mais pour ça, il fallait qu'il disparaisse du champ. Aujourd'hui, grâce aux compétitions sportives filmées, on a inventé tout un tas de techniques qui n'attendent que d'être utilisées. J'ai écrit un livre sur le sujet (1). C'est un livre très amusant.

> «Nous travaillons avec ce qui fait battre notre cœur. "Megalopolis" n'est fait que de ça. Dont une bonne partie échappera au public. Mais je ne connais rien d'autre.»

Ce rêve, c'est déjà ce que vous appeliez cinéma électronique, il y a cinquante ans. C'est ainsi que vous envisagiez de réaliser *Coup de cœur* en 1981.

Mais je ne l'ai pas fait. Vittorio Storaro *[fameux chef opérateur italien, qui a collaboré avec Coppola cinq fois]* m'a supplié de ne pas tourner le film en live. Et comme j'aime Vittorio, je l'ai écouté. J'aurais dû lui dire : «Tu es viré, je vais trouver quelqu'un d'autre qui saura comment s'y prendre.» Mais je l'aimais trop. Quand je mourrai, j'aurai seulement deux regrets – si je meurs bien sûr, et à ce stade je ne suis pas certain que ça arrive parce que j'ai de plus en plus le sentiment que ma vie est l'œuvre de Charlie Kaufman… Bref, quand je mourrai, je regretterai de ne pas avoir tourné *Coup de cœur* comme je voulais, en live. Et je regretterai que nous n'ayons pas mieux préparé le terrain pour la génération de cinéastes qui a suivi la nôtre. Je regrette que les jeunes cinéastes n'aient pas les mêmes opportunités de faire financer leurs films que celles que nous avons eues. Je vous remercie. ◆

(1) ***Live Cinema and Its Techniques***, **publié en 2017, non traduit.**



«Je ne suis pas certain [de mourir], j'ai de plus en plus le sentiment que ma vie est l'œuvre de Kaufman…» PHOTO JÉRÔME BONNET. MODDS

ÉDITOS/

Le macronisme finit en accident démocratique

Par **THOMAS LEGRAND**
Chroniqueur politique

Il voulait *«révolutionner»*, ouvrir les portes et les fenêtres pour faire souffler un vent frais dans le monde politique devenu siège d'une impuissance publique qui nous menait tout droit vers des solutions autoritaires. Il voulait réunir les modérés de chaque camp pour trouver les solutions pragmatiques et dépolariser les débats. Il voulait que les acteurs de terrain, ceux qui sont au plus près des problèmes, puissent être libres d'appliquer leurs solutions basées sur une expérience qu'aucun technocrate ne saurait trouver. Il voulait créer un environnement qui favoriserait l'innovation économique et sociale. Il voulait que son second mandat soit *«écologique ou ne soit pas»*, que chacun, sur toutes les parties du territoire, et particulièrement dans les quartiers populaires, puisse prendre son destin en main.

Les grands mots du macronisme c'était (souvenez-vous, ce n'est pas si loin) *«émancipation»*, *«bienveillance»* et la méthode: un *«nouveau girondisme»*, c'est-à-dire une nouvelle étape de la décentralisation. Le cœur du projet, et de la proposition, c'était d'offrir une alternative lumineuse et optimiste à ce qui semblait inévitable: la sombre solution autoritaire de Marine Le Pen. La France qui, hormis la spécifique parenthèse de la collaboration, avait toujours su éviter le fascisme (la République nous a protégés de ce fléau, estiment les historiens de «l'école Sciences-Po» depuis René Rémond). Pour réactiver ce réflexe républicain que visiblement la gauche, empêchée par ses totems en matière d'économie, et la droite, tétanisée comme un lapin dans les phares du RN, ne peuvent plus actionner, Emmanuel Macron cherchait à reformuler la proposition *«progressiste»* qu'il convenait d'opposer au nationalisme fermé, au déclinisme, bref à l'extrême droite.

La composition du carburant électoral d'Emmanuel Macron lors des deux présidentielles et trois législatives de ces sept années, est un mélange de tout ce qui compose la société dite «ouverte» (gauche et libéralisme politique). C'est sans beaucoup d'illusions mais avec une grande responsabilité républicaine que la masse des électeurs de gauche, qui se sait minoritaire par les temps qui courent, a lors des seconds tours de ces cinq scrutins souvent glissé un bulletin Macron ou macroniste dans l'urne. Le «barrage républicain» mis en place par la gauche et qui a largement bénéficié aux macronistes (et heureusement, car le RN aurait sinon aujourd'hui, sans doute, la majorité absolue) avait pour but de repousser les promoteurs des théories xénophobes du *«grand remplacement»*, des *«Français de papiers»*. Aujourd'hui Emmanuel Macron, pour mettre à l'abri sa réforme des retraites et pour éviter que sa politique de l'offre soit remise en cause, accepte non pas une cohabitation contrainte avec la droite, mais une coalition négociée avec la droite de la droite. Le ministre de l'Intérieur pressenti, Bruno Retailleau, expliquait en 2022 que refuser de parler de *«grand remplacement»* c'était pratiquer du politiquement correct. Le terme *«Français de papiers»* fait partie du vocabulaire habituel du peut-être nouveau patron de la police. Le macronisme accoste donc sans scrupule ni considérations pour ceux qui l'ont élu sur les rives de l'idéologie qu'il entendait combattre. ◆


Ola et Daria, habitantes de Lewin-Brzeski, tiennent à préserver leur quotidien malgré les inondations.


Dans les rues les plus éloignées de la rivière

Tempête Boris
En Pologne, «il ne nous reste plus que l'entraide»



Effet ricochet des pluies torrentielles qui ont frappé l'Europe centrale, les rivières débordent. A Lewin-Brzeski, en état de siège, l'armée tente de protéger les habitations en érigeant une digue de sable.

REPORTAGE

Par
ANAÏS MORAN
Envoyée spéciale à Lewin-Brzeski
Photos
SIMONA SUPINO

Le camion-benne est enfin arrivé devant l'immense chêne feuillu. Il a fallu serpenter dans les rues inondées de Lewin-Brzeski, progresser au milieu des courants brunis d'un mètre et demi de profondeur, défigurer en chemin quelques panneaux de signalisation métalliques et tronçonner une branche d'arbre géante pour quitter cette ville polonaise et atteindre le lieu de la mission. Mais les 38 hommes en treillis sont désormais descendus du fourgon et s'activent sur un talus, disposés en file indienne. Sur leur gauche, la rivière nommée Nysa Klodzka est sortie de son lit. A droite, séparée par le terre-plein d'herbe boueuse, une nappe aquatique recouvre un champ sur lequel on ne voit plus que la cime des buissons. Les militaires se transmettent un à un les 150 sacs en plastique bleu sortis du véhicule, noués et emplis de sable. Le soleil se couche dans une heure, jeudi, et leur travail ne fait que commencer. Ils ont reçu l'ordre d'ériger une digue afin d'empêcher le cours d'eau déchaîné de se déverser, en raison d'une brèche qu'il a créé dans le talus, dans l'éphémère étang qui afflue lui-même jusque dans la commune de 5700 habitants, à 100 mètres de là.

Vendredi, 10 heures. Artur Kotara, le maire de Lewin-Brzeski, envoie un SMS pour un point de situation. L'armée est parvenue à déposer 100 tonnes de sable au cours de la nuit, en réitérant quinze fois l'opération. Remarquable, mais insuffisant. *«Le mur n'est que partiellement achevé. Nos frigos et nos poubelles continuent de flotter dans les quartiers.»* Depuis le passage de la tempête Boris qui a frappé l'Europe centrale le week-end dernier, cette bourgade de la région d'Opole, dans le sud-ouest de la Pologne, est envahie par les eaux. Les précipitations intenses ont cessé lundi mais, dès mardi soir, la Nysa Klodzka qui longe la ville est sortie de son lit. Effet ricochet des pluies torrentielles. *«Le niveau de la rivière a gonflé de plus de 5 mètres, soit 3 mètres de plus que le niveau d'alerte officiel. L'eau a brisé nos défenses de sable et s'est engouffrée partout,* relate Artur Kotara. *Chaque jour, nous courons le risque de subir une nouvelle percée.»*

PLUS D'ÉLECTRICITÉ DANS LES FOYERS

Lewin-Brzeski a des allures de bourgade en état de siège. Le quotidien est suspendu. Les parcs, la pharmacie, la banque, le bureau de tabac, les magasins d'alimentation générale, les salons de coiffure, les écoles et les deux églises sont fermés. La maison de la culture, dotée de quatre groupes électrogènes bourdonnants, est ouverte pour permettre aux habitants de recharger leurs téléphones – il n'y a plus d'électricité dans les foyers. La mairie aussi, avec sa façade rose framboise, est en ébullition 24 heures sur 24 pour coordonner les opérations de secours et la distribution des vivres de première nécessité – l'eau du robinet est inutilisable. *«Cela fait une semaine qu'on a basculé en mode survie, je m'y suis presque habituée,* confie Beata Dlugosz, 52 ans, postée devant un générateur sur lequel elle a branché les 15 portables des voisins de sa résidence. *Moi, ce qui m'angoisse le plus, c'est le bruit de cet hélicoptère qui vole sans arrêt au-dessus de nous pour surveiller le niveau de la ri-*


Nysa Klodzka, l'eau était à hauteur de chevilles mercredi.

vière. Ça donne l'impression que quelque chose de plus terrible encore va nous tomber dessus.»
Submergée presque en totalité par la vague survenue dans la nuit de mardi, Lewin-Brzeski est aujourd'hui encore noyée à 60%. Dans les rues les plus éloignées de la Nysa Klodzka, l'eau est à hauteur de chevilles. Partout ailleurs, elle empêche de distinguer les assises des bancs publics, le perron des maisons, et même parfois les poignées des portes d'entrée. Les kayaks et les bateaux pneumatiques se sont substitués aux carcasses de voiture dans les artères de la ville. Les utilitaires militaires et les pelles des tracteurs agricoles font office de taxis gratuits. Les habitants passent leurs journées aux fenêtres ou sur le toit de leur immeuble pour observer ce nouveau trafic incessant.
Escorté dans une embarcation policière pour rejoindre son appartement, Jan Joniak, tee-shirt jaune fluo et pieds seulement revêtus de chaussettes trempées, a croisé sur son trajet une amie en train de promener son chien sur un rond-point aux allures d'îlot perdu. Et pris le temps de demander des nouvelles du fils de son cousin, retrouvé perché sur un échafaudage, cigarette aux lèvres. *«Il ne nous reste plus que ça, l'entraide et la solidarité. Personne ici n'est mis de côté»*, souffle-t-il.

«L'EAU EST PLUS HAUTE QU'EN 1997»

Avec sa femme, il vit en rez-de-chaussée, mais depuis six jours, le couple dort sur le canapé de Robert, le voisin du premier étage de leur fils. Tout leur électroménager est à jeter. La menuiserie aussi. Mais Jan Joniak ne veut pas s'attarder sur ce point. Il s'est rendu dans son appartement pour récupérer au plus vite de la Ventoline et l'apporter à sa belle-mère, qui n'a plus rien. *«Ce n'est pas l'heure des comptes, c'est toujours l'heure de l'action. Nous aurons tout le loisir de pleurer plus tard!* lance-t-il. *La nature ne nous laisse aucun répit, si on s'apitoie maintenant, on est foutus.»*
Jamais cet homme d'une cinquantaine d'années aurait imaginé revivre *«en pire»* la catastrophe de 1997, lorsque des inondations massives avaient meurtri la Pologne, l'Allemagne et la République tchèque, et provoqué 114 morts. *«L'eau dans Lewin-Brzeski est plus haute qu'il y a vingt-sept ans, c'est une folie»*, témoigne-t-il. A l'époque, la catastrophe avait été baptisée «déluge du millénaire». Pourtant, en raison de la crise climatique qui s'accélère, des désastres tels que la tempête Boris risquent de se multiplier ces prochaines décennies et non à l'échelle d'une dizaine de siècles. En Pologne, le déluge suscité par Boris – qui a entraîné la mort d'au moins sept personnes à travers le pays –, s'est principalement acharné sur les voïvodies de Silésie, de Basse-Silésie et d'Opole, les trois régions bordant la frontière tchèque. Lundi, le gouvernement a placé une majeure partie de leurs communes sous le statut *«d'état d'urgence de catastrophe naturelle»*, pour une durée de trente jours, conscient que tout ne fait que commencer.
Nettoyer, inventorier les dégâts matériels, assainir, indemniser les pertes, réparer les cœurs, tout cela va prendre du temps. 14 000 soldats ont été envoyés par le ministère de la Défense pour épauler les victimes déboussolées. *«Les habitants attendent une grande présence de la police, de l'armée et des autorités locales sur le terrain. Les gens ont besoin de vous voir, de vous toucher, de recevoir de vous des informations élémentaires»*, a exprimé mercredi le Premier ministre, Donald Tusk, à l'intention de ses troupes, annonçant dans le même temps le déblocage d'une première enveloppe de 234 millions d'euros d'aide aux victimes. La présidente de la Commission européenne, Ursula von der Leyen, a annoncé de son côté jeudi, depuis la ville polonaise de Wroclaw où elle s'est déplacée, une aide de 10 milliards d'euros aux pays sinistrés, provenant du fonds de cohésion de l'Union européenne.
Dans les villages des montagnes silésiennes, parties les plus australes des terres sinistrées, l'arrivée de la tempête avait contraint des milliers de personnes à évacuer. Les eaux se sont définitivement retirées des routes en milieu de semaine. La plupart des déplacés, désormais hors de danger, sont donc revenus. Actuellement, ils débourbent et amassent les débris. Ils ont basculé dans l'après. Celui des constats et de l'atterrement. Pas comme à Lewin-Brzeski, bourgade des plaines située à une cinquantaine de kilomètres des massifs escarpés. Si la Nysa Klodzka est aussi dangereuse, c'est parce que bien plus en hauteur et en amont, le barrage du lac Paczków a cédé lundi, entraînant une vague qui, quarante-huit heures plus tard,

> «Ce n'est pas l'heure des comptes, c'est toujours l'heure de l'action. La nature ne nous laisse aucun répit, si on s'apitoie maintenant, on est foutus.»
>
> **Jan Joniak**
> habitant de Lewin-Brzeski

rompait à son tour la digue de Kantorowice, principale protection de la commune.
Vendredi, Donald Tusk a annoncé des renforts supplémentaires à Lewin-Brzeski. Pour fuir cette agitation maximale, Anna Rudner s'est réfugiée avec ses trois plus jeunes enfants de 11 ans, 9 ans et 4 ans à l'école primaire de Losiów, une ville située à moins de dix kilomètres qui a échappé aux inondations. *«J'ai quitté Lewin-Brzeski parce que la situation était traumatisante pour mes petits*, relate-t-elle. *Dieu soit loué nous vivons au second étage, nous n'avons rien perdu, mais ils passaient leur temps à regarder dehors les pompiers courir dans tous les sens. Un matin, mon cadet m'a demandé si nous allions mourir. J'ai décidé qu'il était temps de sortir de cet endroit.»*

UN DRAPEAU BLANC DEPUIS LA FENÊTRE

Katarzyna Swiderska, la directrice de l'école de Losiów, a tout de suite accepté sa mission lorsque les autorités l'ont appelée. Elle a fermé son établissement, transformé ses classes en salles de stockage pour les provisions, et embarqué toute son équipe, instituteurs, femmes de ménage, cantiniers, dans ce bénévolat impromptu. Le gymnase accolé à sa structure sert de dortoir pour 150 personnes originaires de Lewin-Brzeski ou des hameaux alentour. La majorité d'entre elles sont des personnes âgées, certaines en fauteuil roulant, des femmes et des enfants. Tous et toutes dorment sur les tapis de gymnastique de l'école, ou sur des matelas et autres coussins de chaise longue prêtés par les gens de Losiów. *«Cet endroit est un miracle, nous ne manquons de rien»*, souffle Piotr, 70 ans, évacué mercredi en hélicoptère avec sa femme Maria, après avoir brandi un drapeau blanc depuis la fenêtre du premier étage; le signal d'une urgence absolue. Sur son téléphone, il montre les dernières photos prises avant son départ de la maison, immergée sous 2 mètres d'eau. On y voit des bouteilles en plastique nager à la surface et les vestes accrochées au portemanteau trempées jusqu'à mi-hauteur. *«Je ne sais pas si notre vraie maison existe encore ou non, mais je sais que cette école et tous ses habitants font tout pour que nous nous sentions comme chez nous.»* ◆


Pris au piège chez eux, les habitants ne peuvent qu'observer la crue.

carnet

SOUVENIRS

LÉA

De la nuit les immenses
racines
Ont grandi à partir
de ton âme
Et tout ce qui se cache en toi
S'en retourne vers nous

Marie-Christine, Olivier,
Julia, Louise
nous sommes à vos cotés

DÉCÈS

JOURNÉE MONDIALE
ALZHEIMER
HOMMAGE

C'est avec une profonde
reconnaissance que la

Fondation Vaincre Alzheimer

rend hommage à toutes
celles et tous ceux
qui par leurs dons et legs
ont contribué à faire
avancer la recherche
contre la maladie
d'Alzheimer.

Fondation Vaincre
Alzheimer
47 rue de Paradis
75010 Paris
www.vaincrealzheimer.org
01 42 46 50 86



Gouvernement Un arrière-goût de rance

Loin du collectif «équilibré, représentatif, pluriel» promis, le gouvernement proposé par le Premier ministre, Michel Barnier, marque une étape inédite de la droitisation des gouvernements macronistes depuis 2017. Et scandalise la gauche.

Par
JEAN-BAPTISTE DAOULAS
et **LAURE EQUY**

«*Sur proposition du Premier ministre…*» En pleines journées du patrimoine ces samedi et dimanche, les visiteurs de l'Elysée pourraient avoir la surprise de voir le secrétaire général, Alexis Kohler, s'avancer sur le perron pour annoncer la composition du gouvernement de Michel Barnier. Deux semaines après sa nomination, le Premier ministre a transmis vendredi soir à Emmanuel Macron la liste définitive, avec *«trois ou quatre ajustements»*, avant un échange téléphonique. L'objectif reste de présenter son équipe aux Français au plus tard dimanche. Sur le fil, Barnier honorerait ainsi son engagement de composer son gouvernement avant la fin de la semaine.

Pour le reste, on est loin du collectif *«équilibré, représentatif, pluriel»* promis par le Savoyard. Sur les 38 postes âprement négociés avec sa famille d'origine, LR, et l'ex-majorité présidentielle, la balance penche brutalement à droite. Les neuf ministères obtenus par LR, dont trois de plein exercice, ne sont compensés par aucune prise à gauche. Sauf l'ex-député PS Didier Migaud, sorti du jeu partisan depuis quinze ans, aujourd'hui président de la Haute autorité pour la transparence de la vie publique, annoncé à la Justice. Et dire qu'Emmanuel Macron souhaitait un *«gouvernement de rassemblement»* après sa dissolution ratée et la première place obtenue par le Nouveau Front populaire. *«Mais qu'est-ce que ce serait si la droite avait gagné les élections»*, ironise sur X le député (apparenté PS) Aurélien Rousseau. *«Le gouvernement va donc rassembler l'ensemble des perdants des dernières élections et avoir le soutien sans participation de ceux contre qui nous avons fait le barrage républicain. Intéressant concept»*, moque la députée écologiste Sandrine Rousseau.

«RUMEURS INQUIÉTANTES»

Le casting marque une étape inédite dans la droitisation des gouvernements macronistes depuis 2017. Après le juppéisme d'Edouard Philippe, le libéralisme de Bruno Le Maire, la droite «sociale» autoproclamée de Gérald Darmanin, et même le sarkozysme de Rachida Dati en janvier, place à la frange la plus conservatrice de LR. Ancien proche de Philippe de Villiers, le patron des sénateurs Bruno Retailleau est pressenti à l'Intérieur. D'autres opposants forcenés au mariage pour tous, le député Patrick Hetzel ou la sénatrice Laurence Garnier, étaient fléchés vers l'Enseignement supérieur et la Famille dans la liste provisoire de Barnier. Même des macronistes s'étranglent. *«Bruno Retailleau et Laurence Garnier, c'est Fillon-Balladur, c'est la France rance contre le mariage pour tous, ce sont les sénateurs qui votent pour des thérapies de conversion pour les homosexuels»*, s'indigne le député (apparenté Ensemble pour la République) Stéphane Travert. *«Les rumeurs sur les noms qui circulent sont inquiétantes pour les droits des femmes et des LGBTQI. Le Premier ministre doit clarifier sa position sur ces combats. Nous serons intransigeants,* prévient son collègue Guillaume Gouffier Valente. *Bruno Retailleau, on va l'attendre de pied ferme à la commission des lois. Je voterai contre toute nouvelle mesure en matière d'immigration.»* Le cas Garnier s'est invité jeudi soir dans le tête à tête entre Barnier et Macron. Si



Le chef de file LR au Sénat, Bruno Retailleau, est pressenti à l'Intérieur. A Paris, le 2 mars. PHOTO DENIS ALLARD

l'Elysée assure que le Président ne prononce *«ni oukase, ni blocage»*, il a conseillé au Premier ministre de changer de choix pour le portefeuille de la Famille. *«Barnier a l'air d'entendre l'alerte»*, se réjouissait vendredi un proche du chef de l'Etat. La sénatrice de Loire-Atlantique pourrait toutefois hériter d'un autre maroquin. *«Ça va être le gouvernement de la "Manif pour tous"»*, pilonne la présidente des députés LFI, Mathilde Panot. Macron n'a en revanche pas obtenu le maintien de Gérald Darmanin. *«Barnier a mis un no go»*, regrette un interlocuteur du Président. *«Il est important que tous les groupes politiques, avec engagement, sens des responsabilités aident [Michel Barnier] à former un gouvernement»*, a déclaré le chef de l'Etat, en marge d'un déplacement à Chartres. Après avoir refusé d'appeler à Matignon Lucie Castets, proposée par le NFP, celui-ci veut désormais respecter son rôle d'arbitre. Pour justifier le rabougrissement du futur gouvernement, son camp aura beau jeu de faire porter le chapeau aux socialistes qui n'ont pas voulu intégrer cet improbable attelage. *«On va de la droite conservatrice à la gauche avec Migaud»*, ose tout de même un proche du Président.

SCEPTIQUES SUR LE CASTING

Même les députés macronistes pressentis pour intégrer l'exécutif viennent en nombre de l'aile droite d'EPR. Ainsi Maud Bregeon pourrait devenir porte-parole, et Benjamin Haddad, ex-secrétaire national de l'UMP potentiel ministre délégué à l'Europe. Si elle a milité un temps au PS, Violette Spillebout, dont le nom circule pour l'Education, est proche de Gérald Darmanin. Quant aux sortants qui pourraient rempiler, et sont comptabilisés sur le quota des sept ministères de plein exercice revenant à EPR, trois viennent de LR: Rachida Dati, Catherine Vautrin qui pourrait récupérer un ministère des Territoires et Sébastien Lecornu maintenu aux Armées. Pour donner un semblant de coloration sociale, Barnier songerait à nommer Astrid Panosyan-Bouvet au Travail. L'ex-conseillère de Macron à Bercy avait critiqué la réforme de l'assurance-chômage et, sans s'opposer à la réforme des retraites, s'était montrée attentive aux questions d'emploi des seniors et de qualité de vie au travail. Approchée pour l'Ecologie, Agnès Pannier-Runacher, qui se revendique *«de gauche»*, réservait sa réponse. *«Et ça ne la gêne pas de devenir ministre à côté de Hetzel et de Retailleau ?»* grince une députée EPR. L'ex-ministre de l'Agriculture s'en remettait à la décision de son groupe et s'inquiétait vendredi, sur la boucle Telegram des députés EPR: *«Je ne vois pas bien comment on peut rentrer au gouvernement si le Modem ne soutient pas. J'ai tort ?»*

Très sceptiques sur le casting, les députés Modem se sont réunis en visio à trois reprises en vingt-quatre heures, pour savoir si malgré les deux postes de plein exercice promis – dont le Quai d'Orsay pour Jean-Noël Barrot – il fallait rejoindre l'équipe Barnier. *«On est très loin d'un équilibre satisfaisant. On a tout intérêt à ne pas y aller, ce serait un acte fondateur»*, a plaidé l'un d'eux tandis que l'ex-député Jean-Louis Bourlanges priait ses *«amis de surmonter leurs réserves»*. Les centristes sont rentrés dans le rang, tout en se disant vigilants. Peinant à avaler la pilule, les derniers macronistes de l'«aile gauche» scruteront la déclaration de politique générale prévue le 1er octobre… comme si Barnier allait soudain changer de bord. Si Horizons, plus à l'aise sur le fond, s'attend à hériter d'un seul gros ministère, probablement les Solidarités, Edouard Philippe a, lui, demandé jeudi à ses troupes de soutenir le gouvernement Barnier, quelle que soit leur représentation.

Avec de tels alliés… Sous surveillance à l'Assemblée où Laurent Wauquiez (LR), Gérald Darmanin et Gabriel Attal (EPR) l'attendent au tournant, le Premier ministre a préféré ne pas promouvoir de poids lourds. *«Barnier veut que les décisions se prennent à Matignon,* observe un ancien ministre. *Il a blindé son cabinet de fidèles mais n'a nommé aucun de ses proches. Il met des nains politiques qui seront ses exécutants.»*

Un retour en grâce pour les fillonistes

Le contingent LR de potentiels futurs ministres fait la part belle à des anciens soutiens de François Fillon et à la droite sénatoriale, menée par Bruno Retailleau, la plus conservatrice.

Carbonisés après 2017, les fillonistes bougent encore ! Pire, grincent déjà la gauche et une partie des macronistes, les fidèles de l'ex-candidat à la présidentielle sont en passe de décrocher des maroquins de premier plan dans le futur gouvernement. Après avoir été reçu par Michel Barnier à Matignon jeudi, Laurent Wauquiez a dévoilé devant ses troupes un casting aux airs de résurrection. Neuf sièges, dont trois ministres de plein exercice, seraient réservés à LR. Bruno Retailleau, Annie Genevard, Laurence Garnier, Patrick Hetzel… La liste des ministres filée par Wauquiez est garantie 100 % conservateurs. Trop marquée politiquement à la sauce libérale-réac? *«C'est le retour de la Manif pour tous, de Sens commun»*, lâche un vieux routier de la droite. Les positions de certains profils, sur le mariage pour les couples de même sexe ou l'IVG, obligent Matignon à temporiser. Rien n'est définitif d'ici à dimanche, date à laquelle la composition finale est promise, glisse un conseiller: *«Il y a un accord global, des noms sont verrouillés, mais ça peut bouger.»*

Puy-du-Fou. Côté LR, on défend la copie sans sourciller. *«Macron nomme un mec de droite, ce n'est pas anormal d'avoir des gens de droite au gouvernement. Et Barnier, ce n'est pas un progressiste…»* De là à voir la frange la plus raide des Républicains émarger aux côtés des macronistes, il n'y avait plus qu'un pas. Le même conseiller: *«Les juppéistes sont déjà au gouvernement. Les sarkozystes, avec Dati, ont franchi eux aussi le Rubicon.»* Restaient les fillonistes. Tête de pont LR dans l'hypothétique futur gouvernement, Bruno Retailleau pourrait décrocher l'Intérieur. Fervent soutien de Fillon en 2017, le chef des sénateurs LR n'est pas le plus modéré de son camp. Ancien cavalier au Puy-du-Fou, où il rencontre son mentor Philippe de Villiers, avant de se brouiller avec lui, le sénateur de la Vendée manifestait en 2013, écharpe tricolore en bandoulière, contre la loi Taubira. Venu du Mouvement pour la France (MPF), il rejoint l'UMP en 2012 et tisse alors des ponts avec Sens commun, l'émanation politique de la «Manif pour tous». Au Sénat, il a défendu lors de l'examen de loi immigration des positions applaudies par le RN, comme la suppression de l'Aide médicale d'Etat (AME). Lors des émeutes de juin 2023, il faisait un lien entre les violences et *«une sorte de régression vers les origines ethniques»* de la part des *«deuxième et troisième générations»* issues de l'immigration. Tollé immédiat, y compris au sein de LR.

«Cathos rigides». Autre filloniste de choc, Laurence Garnier, sénatrice de la Loire-Atlantique, était donnée au ministère de la Famille avant d'essuyer une bronca de la gauche. En cause, son opposition au mariage pour les couples homosexuels, son vote contre la pénalisation des thérapies de conversion ou son refus d'inscrire l'IVG dans la Constitution. *«Retailleau et Garnier,* glisse un conseiller LR, *ce sont des cathos rigides de l'Ouest…»* A l'Est, les autres figures de l'aile conservatrice LR s'appellent Patrick Hetzel et Annie Genevard. Porte-parole de Fillon en 2017, le député du Haut-Rhin pourrait atterrir à l'Enseignement supérieur. Cet ancien recteur était conseiller «éducation» de Fillon à Matignon. A l'Assemblée, Hetzel excelle dans l'obstruction parlementaire visant les textes sociétaux, comme la fin de vie ou la PMA. Députée du Doubs, Genevard est, elle, pressentie à l'Agriculture. Soutien de Fillon pendant la primaire de 2016, elle n'excluait pas de revenir sur la loi Taubira si son camp revenait au pouvoir.

LR bruisse également de l'influence du président du Sénat, Gérard Larcher. Une fidèle de son département des Yvelines, Sophie Primas, est annoncée au Commerce extérieur. Et le patron de la commission des lois au Sénat, François-Noël Buffet, pourrait récupérer les Outre-Mer. *«Le tempérament sénatorial colle avec le tempérament de Barnier»*, plaide un conseiller LR au Sénat. Outre le député Jean-Louis Thiériot, annoncé aux Anciens Combattants, Retailleau caserait aussi un fidèle, Othman Nasrou, fléché vers la Laïcité. Un autre conservateur pur jus, lui aussi ennemi du mariage pour tous.

VICTOR BOITEAU

Les images au cœur du procès des viols de Mazan

Les insoutenables vidéos et photos des violences subies par Gisèle Pelicot ne seront plus systématiquement diffusées, a annoncé le président de la cour vendredi. Un choix qui fait débat, alors que la victime elle-même voulait qu'elles soient montrées.

Par
JULIETTE DELAGE
Envoyée spéciale à Avignon

Elle voulait un procès dans la lumière. Que plus personne ne puisse ignorer l'existence de la soumission chimique et des dizaines de viols subis. *«La honte doit changer de camp»*, a martelé Gisèle Pelicot, en refusant que le procès de son ex-mari, Dominique Pelicot, et de ses 50 co-accusés se tiennent à huis clos.

Pourtant, après trois semaines d'audience, le président de la cour criminelle départementale du Vaucluse a finalement décidé vendredi de jeter un voile sur une partie des débats. Les vidéos et clichés des faits ne seront pas systématiquement diffusés, comme le réclamait l'avocat général, Jean-Francois Mayet, soutenu par la partie civile. Et quand ils le seront, le public sera à nouveau prié de sortir de la salle, en étant cette fois accompagné de tous les journalistes accrédités. A la sortie de l'audience, Me Stéphane Babonneau, avocat de Gisèle Pelicot, s'en est ému: *«Quand on entend qu'il faut protéger la dignité de madame Pelicot et des accusés en fermant les portes de la salle, il est difficile de ne pas avoir l'impression que c'est l'indignité que l'on veut protéger.»*



Gisèle Pelicot au tribunal d'Avignon, le 2 septembre. PHOTO ARNOLD JEROCKI

«POUR L'ÉGALITÉ DES ACCUSÉS»

La veille, des photos et vidéos des faits, filmés et répertoriés par Dominique Pelicot, ont pour la première fois été diffusées au cours de l'interrogatoire d'un accusé. Il était prévu qu'elles le soient à chaque fois que serait appelé à la barre un homme réfutant les viols, comme c'était le cas pour Jacques C., 72 ans, qui n'a reconnu que des agressions sexuelles. Ces quelques minutes de projection éprouvantes n'ont pas permis de trancher de manière certaine la nature des actes infligés mais nourriront d'une manière ou d'une autre la manifestation de la vérité judiciaire. *«Je souhaiterais que, pour l'ensemble des accusés, les images, photos et vidéos, soient regardées par votre cour»*, a déclaré le représentant du ministère public à l'ouverture de l'audience, rejetant *«toute idée de sensationnalisme»*. *«Ce sont des images terribles, mais je crois sincèrement que pour l'égalité des accusés, comme pour l'information de la cour, c'est important que ça puisse être fait*, a-t-il expliqué. *Je ne voudrais pas qu'après les réquisitions, la défense nous dise: il y a une demande de condamnation, mais les images, on ne les a pas vues, donc on peut les discuter.»*

Faut-il rappeler que sans ces milliers de documents visuels, le procès des viols de Mazan n'aurait jamais pu avoir lieu? Que sans la découverte de ces preuves pour la plupart irréfutables, Gisèle Pelicot n'aurait peut-être jamais su ce que son mari, et tous ces hommes qui peuplent les deux box et les bancs de la salle, lui ont fait subir? *«Mme Pelicot ne se souvient de rien. Et quand bien même elle se souviendrait de fragments, sa parole aurait été largement contestée et discutée»*, a souligné l'avocat général, soutenu par les deux avocats des parties civiles. *«Il est important que l'on puisse voir de quoi on parle*, a insisté Stéphane Babonneau. *Il faut donner l'opportunité aux accusés d'expliquer, comment, au moment de commettre ces actes, ils ne pensaient pas commettre un viol.»* L'avocate de Dominique Pelicot, Béatrice Zavarro, elle, considère que *«les précautions nécessaires»* aux diffusions ont été prises, en l'espèce en demandant l'accord systématique de Gisèle Pelicot.

«DÉBALLAGE NAUSÉABOND»

Le reste des bancs de la défense s'y oppose avec force. Et pour cause: bien qu'elles soient versées au dossier et consultables par les magistrats professionnels qui composent la cour, ces images témoignent dans le moindre détail des sévices infligés à Gisèle Pelicot. *«La justice du XXIe siècle ne doit pas s'abreuver des réclamations et demandes des réseaux sociaux, de ceux qui cherchent le sensationnalisme, de ceux qui cherchent la vengeance et non plus justice»*, tonne Paul-Roger Gontard. Son confrère Olivier Lantelme abonde, estimant que les descrip-

tions des vidéos faites par les enquêteurs suffisent. *«Désormais, il faut tout montrer !»* regrette-t-il, en pointant les écrans de la salle d'audience *«qui, auparavant, n'existaient pas, et devaient servir à la visioconférence.» «La justice, pour bien passer, n'a pas besoin d'un déballage nauséabond. Elle doit passer avec sérénité et dignité.»*
Après une courte suspension, le président, Roger Arata, acte finalement le maintien des diffusions au cas par cas. Sans prononcer un huis-clos partiel, il annonce que les journalistes ne pourront plus voir ces *«images indécentes et choquantes»*, projetées *«en la présence unique des seules parties au procès et de la cour»*. Avant d'enchaîner, avec l'interrogatoire du troisième co-accusé de la semaine, Cyrille D., 54 ans. Il s'exprime péniblement, dit avoir *«vrillé»*, cette nuit de septembre 2019. Il reconnaît le viol tout en expliquant, lui aussi, s'être laissé avoir par monsieur Pelicot – *«on s'était vus avant, il m'a mis à l'aise»* – puis avoir *«paniqué»* en comprenant ce qu'il se passait. *«La vidéo ne reflète pas du tout ce que vous dites à la barre*, l'interpelle Béatrice Zavarro. *Je n'y ai pas vu un homme apeuré, je n'y ai pas vu un homme envahi de peur…»* Aucune image ne sera projetée.

Applaudissements, huées, insultes… Un palais de justice sous tension

Dans la salle d'audience comme autour du tribunal, la pression s'est accentuée autour du procès ultramédiatisé, notamment entre les soutiens de Gisèle Pelicot et les coaccusés comparaissant libres.

Le rituel s'était installé durant la deuxième semaine de procès, à chaque pause ou fin de journée d'audience : contenu derrière un ruban de sécurité, le public, en majorité des femmes, parfois très jeunes, guette la sortie des protagonistes. Pour Gisèle Pelicot, des nuées d'applaudissements chaleureux et des mots d'encouragement. Pour les coaccusés placés sous contrôle judiciaire, c'est-à-dire comparaissant libres, des huées, provoquant parfois les réactions vives des intéressés. Après trois semaines d'audience, les tensions se sont accentuées à la barre comme devant le palais de justice d'Avignon, au point d'avoir nécessité un renforcement du dispositif de sécurité encadrant le procès, prévu pour durer jusqu'à décembre.
Dans la salle de retransmission des débats, où se précipitent chaque jour près d'une centaine de personnes, le tribunal a aussi rappelé les règles mercredi : les applaudissements, pourquoi pas, *«si c'est dans le respect»*, mais les huées doivent s'arrêter, *«par respect du principe de la présomption d'innocence»*. Et pour ceux, nombreux, qui attendent dans la file d'attente ou dans le hall du palais de justice, des petites affiches ont également été installées : *«Vous êtes dans une enceinte judiciaire. Nous vous remercions d'adapter votre comportement pour la sérénité des débats.»* Effet immédiat : depuis mercredi, seuls des applaudissements nourris accompagnent Gisèle Pelicot à sa sortie.

Tête basse. Si la grande majorité du public se mobilise surtout en soutien à la victime, qui a voulu que le procès ne se tienne pas à huis clos pour sensibiliser sur la question de la soumission chimique et pour que *«la honte change de camp»*, c'est autour des accusés, laissés libres ou relâchés après quelques mois en détention provisoire dans l'attente du jugement, que les tensions se concentrent. A l'ouverture des débats, ils n'étaient que quelques-uns à tenter de cacher leur visage face aux nombreux photographes et caméras, y compris de médias internationaux, autorisés à capter des images en amont de l'audience. Désormais, nombre d'entre eux arborent un masque et remontent leurs capuches avant de foncer, tête baissée, vers la sortie. Aux interruptions d'audience, certains des accusés préfèrent rester seuls, d'autres se déplacent par petits groupes, notamment ceux défendus par le même avocat. Comme pour d'autres procès, on les croise sur les marches du palais à la pause cigarette, ou attablés à l'heure du déjeuner dans les cafés voisins, les mêmes où se posent journalistes, avocats ou magistrats. Si l'on tend l'oreille, les conversations varient autant que leurs profils, du propos de comptoir aux débats en boucle sur l'affaire. Certains défient les caméras ou le public, voire invectivent les journalistes, jugés responsables de la divulgation de leur identité, notamment sur les réseaux sociaux où des listes de noms et des planches photos circulent de compte en compte.
Mardi soir, jour de l'audition de Dominique Pelicot, le ton est même violemment monté devant le palais de justice entre l'un des accusés et une femme venue soutenir la victime. Il a fallu l'intervention d'un avocat pour calmer les insultes. Clarisse, qui vient autant que possible suivre les audiences avec des amies, a de son côté surpris un petit groupe d'accusés en train de les injurier pendant une pause clope sur les marches du palais. *«Ils ont cru qu'on les regardait, qu'on les avait insultés, des policiers sont même venus nous voir pour nous dire qu'il fallait les respecter. On n'avait rien fait du tout, je n'ai pas compris*, raconte-t-elle, en haussant les épaules. *Franchement, je m'en fiche de ce qu'ils disent, de ce qu'ils pensent. Ce n'est pas pour eux que je suis venue.»*
A l'inverse, d'autres accusés rasent les murs, tête basse et bouche cousue, fuyant la foule. Des comportements pluriels, comme en écho parfait à la ligne de défense portée par leurs avocats en salle d'audience.

Offensives. Si Dominique Pelicot reconnaît avoir violé et drogué sa femme, assurant que tous les hommes qu'il a recrutés venaient en connaissance de cause, ils ne sont que 14 sur 50 à reconnaître les faits reprochés de viols ou agressions sexuelles – un des accusés, en fuite, est jugé en son absence. Parmi les 35 autres, incarcérés ou libres, qui nient tout ou partie des faits, les explications relayées par leurs avocats sont plus ou moins offensives. Les uns contestent l'intention de viol, affirmant qu'ils pensaient la victime consentante, d'autres assurent avoir agi sous l'emprise de Dominique Pelicot. D'autres encore s'estiment carrément victimes d'un complot. Un positionnement qui, au fil des auditions à la barre, se lit jusque dans leur comportement physique en salle d'audience : plutôt stoïques et tassés les premiers jours, on les voit désormais lever le menton et hocher vivement la tête lorsqu'un avocat tente d'installer un doute ou, lorsque l'une des robes noires hausse le ton pour réclamer le respect de la présomption d'innocence, bruisser de satisfaction.

JULIETTE DELAGE et STÉPHANIE HAROUNYAN
Envoyées spéciales à Avignon (Vaucluse)

Certains accusés défient les caméras ou le public, voire invectivent les journalistes, jugés responsables de la divulgation de leur identité, notamment sur les réseaux sociaux où des noms et des photos circulent.



LIBÉ.FR

En Martinique, «quand on est une famille nombreuse, on souffre»

Alors que le ras-le-bol contre la vie chère ne cesse de croître sur l'île, et que des violences ont de nouveau éclaté dans la nuit de mercredi à jeudi, notamment à Fort-de-France, trois habitants nous racontent leurs difficultés à boucler leurs fins de mois, entre privations et système D. PHOTO DPA. GETTY IMAGES



Après la nouvelle frappe dans la banlieue sud de Beyrouth, vendredi. PHOTO BILAL HUSSEIN. AP

Au **Liban,** l'effroi après la frappe israélienne dans le sud de Beyrouth

Trois jours après les explosions de bipeurs et talkies-walkies du Hezbollah, l'armée israélienne a mené vendredi une «frappe ciblée» contre des chefs de la milice dans la banlieue sud de Beyrouth. Les Libanais vivent dans l'angoisse d'une escalade annoncée.

Par **ARTHUR SARRADIN**
Correspondant à Beyrouth

L'HISTOIRE DU JOUR

C'est la troisième frappe qui touche la banlieue sud de Beyrouth en plein cœur depuis octobre. Les précédentes avaient laissé deux bâtiments éventrés, celle-ci deux immeubles effondrés. En quelques minutes, le Hezbollah a évacué la zone touchée, éloigné les habitants et les journalistes…

Depuis quatre jours, la capitale et le parti-milice sont en ébullition. A chaque jour son attaque israélienne d'ampleur. Vendredi soir, les informations parviennent au compte-gouttes dans les médias libanais, et les communiqués officiels chassent l'ombre des rumeurs qui se multiplient. La cible de la frappe serait Ibrahim Akil, un membre historique du Hezbollah qu'Israël accuse depuis plusieurs mois d'être à la tête de la force d'élite Radwan, active à la frontière libano-israélienne. Certains estiment même que l'homme aurait remplacé Fouad Chokor dans l'organigramme militaire du Hezbollah, le chef militaire du parti-milice tué en juillet dans une frappe sur la banlieue sud de Beyrouth. L'armée israélienne revendique avoir tué dix autres commandants du Hezbollah dans cette frappe.

Les minutes défilent presque aussi vite que les bilans du ministère de la Santé libanais s'actualisent… Un mort, puis cinq, puis finalement au moins douze. Soixante-six blessés, dont au moins huit dans un état critique. *«On n'est plus en sécurité nulle part…»* commente Hussam qui habite à quelques rues de ce quartier qu'il traverse tous les soirs à moto pour rentrer chez lui. Une heure plus tôt, le jeune homme se trouvait plus à l'ouest, dans un café avec ses amis. *«Une journée sans explosions, ça repose»*, commentaient-ils alors en regardant leurs téléphones posés sur la table. *«On espère qu'ils n'explosent pas»*, plaisantait encore Hussam en levant un sourcil. *«Moi, mon téléphone est cassé*, ajoute l'un de ses amis. *Avant-hier dans la rue, on les a tous jetés par terre quand on a entendu les détonations de talkies-walkies.»* Une paranoïa traverse le Liban depuis l'explosion simultanées de milliers de bipeurs et de talkies-walkies mercredi et jeudi dans une opération de sabotage attribuée à Israël. Pour la population, la crainte s'installe et grandit.

Camouflet. Le Hezbollah est en état d'urgence depuis mardi. Obligé de s'adapter à une situation inédite tout en essayant désormais de faire face chaque jour à une crise majeure. *«Cela fait des mois qu'on a reçu des consignes*, expliquait Tarek, un changeur de cash de la banlieue sud avant l'attaque de la nuit de jeudi à vendredi. *On a interdiction de pointer nos caméras de surveillance sur les routes face au magasin, au cas où les Israéliens les pirateraient. C'est le Hezbollah lui-même qui s'est assuré de l'installation des miennes.»*

Depuis le début du conflit, le Hezbollah avait déjà interdit l'utilisation des téléphones pour ses hommes et les connexions internet par crainte du piratage de données sensibles. Mais le camouflet de ces derniers jours laisse de nombreuses questions en suspens. D'après plusieurs sources proches du Hezbollah, le parti-milice *«examine pourtant d'ordinaire tout le matériel qu'il importe»*. D'après l'une de ces sources ayant déjà reçu du matériel fourni par le Hezbollah, *«ce matériel est systématiquement démonté, et scanné pour être certain qu'il ne contient aucun logiciel espion, ni micro»*.

Paranoïa. En attendant, le Hezbollah a dû s'adapter. Si on regarde de près les données fournies par le ministère libanais de la Santé, plus des deux tiers des blessés par l'explosion des bipeurs mardi se trouvaient au nord de la frontière où ont lieu les affrontements. Là-bas, le parti milice dispose pour ses combattants de nombreux autres moyens de communications. Certains demeurent évidemment inconnus, mais il est de notoriété publique que le Hezbollah dispose d'un réseau souterrain, véritable système de télécom parallèle, depuis plus de vingt ans. Ce dernier est au centre de sa stratégie de commandement en vase clos, même si depuis le début de la guerre, les craintes s'exacerbent quant à la probabilité d'agents israélien infiltrés au Liban pouvant intercepter les communications de ce réseau. Sur le terrain, la milice peut aussi compter sur un réseau rudimentaire de *«main en main»* consistant à communiquer par le va et vient de ses hommes des messages manuscrits. Un système empêchant les piratages informatiques, mais exposant ses combattants au feu israélien.

«Mais toutes ces attaques, elles sont aussi contre les Libanais, reprend Hussam qui quitte les lieux de la frappe dans la banlieue sud en colère, un sanglot dans la voix. *On va encore oublier ces civils qui ont été touchés aujourd'hui. Israël n'en a rien à foutre de nous ! Au contraire, nous tuer ça touche aussi au point faible du Hezbollah. Ça divise, ça crée la panique… On est aussi des cibles pour eux !»* Alors que la guerre est entrée dans une *«nouvelle phase»*, les Libanais vivent dans l'angoisse. Désormais, chacun se voit en cible potentielle. Car une chose est claire : la guerre ne se cantonne plus au sud du pays. La capitale n'est plus épargnée, l'escalade ne fait plus aucun doute.



LIBÉ.FR

En mer Rouge, union sacrée pour le sauvetage du «Sounion»

Après que le pétrolier, en flammes depuis le 23 août, a été remorqué au large de l'Arabie Saoudite à bonne distance des missiles houthis, la phase d'extinction de l'incendie devrait commencer ce week-end. Une opération dangereuse et complexe qui pourrait prendre plusieurs semaines. PHOTO REUTERS

«Contre la variole du singe au Rwanda, il nous faudra bien plus de vaccins.»

HASSAN SIBOMANA à la tête du programme de vaccination

Les épidémies épargnent rarement le continent africain, faisant d'autant plus durement ressentir sa dépendance aux vaccins importés. Mardi, le Rwanda a été le premier pays d'Afrique à avoir lancé une campagne de vaccination, grâce à un don d'un millier de doses contre le Mpox dont la résurgence affecte au moins quinze pays du continent. Si pour le moment le Rwanda est loin d'être le plus touché, sa proximité avec la république démocratique du Congo, épicentre de l'épidémie, a incité les autorités à réagir. *«Nous avons reçu un millier de doses et à la fin de ce week-end, nous espérons avoir vacciné 500 personnes. Comme il faut deux doses pour chaque vaccin, nous ne pourrons pas aller plus loin*, s'inquiète le responsable du programme de vaccination, joint à Kigali, Hassan Sibomana. *Nous sollicitons désormais d'autres partenaires et institutions.»* **M.M.**

A lire en intégralité sur *Libération.fr*

Elections en Allemagne : Olaf Scholz paria sur ses propres terres

ANALYSE

Moins on le voit, mieux on se porte ! Olaf Scholz n'est pas le bienvenu pour donner un coup de main à la campagne électorale du Brandebourg alors que l'extrême droite est en passe de gagner, ce dimanche, la troisième élection régionale dans l'est de l'Allemagne depuis début septembre.

Le chancelier est tellement impopulaire que le ministre-président social-démocrate (SPD) du Land, Dietmar Woidke, a décidé de ne pas s'afficher à ses côtés.

Après sa victoire en Thuringe le 1er septembre (33 %), et la percée en Saxe (30 %), l'Alternative für Deutschland (AfD) pourrait remporter aussi le Brandebourg, le grand poumon vert qui entoure Berlin, dernier bastion du SPD dans l'ancienne RDA. Le SPD, qui dirige la région sans discontinuer depuis la réunification de 1990, est au coude à coude avec l'AfD avec un léger avantage pour l'extrême droite, selon les derniers sondages.

Olaf Scholz, persona non grata sur ses propres terres. C'est un désaveu sanglant de la part de tous ses amis politiques. Le chancelier habite Potsdam, la capitale régionale, qui est aussi sa circonscription électorale.

Dans un contexte économique défavorable (Intel vient de repousser ses gigantesques investissements en Allemagne de l'Est) et après une série d'attentats islamistes perpétrés par des réfugiés, l'extrême droite a tout misé sur la peur des migrants et sur un vote sanction contre les «élites de la capitale». Une stratégie qui a payé dans les urnes : l'AfD a déjà remporté dans le Brandebourg les élections européennes, mais aussi les communales en juin.

Sur le marché de la porte de Nauen, dans le quartier bobo de Potsdam, les militants sociaux-démocrates parient sur un dernier *«sursaut démocratique»* en distribuant des tracts. *«Surtout, allez voter»*, lance aux passants Frank Reich, un militant qui reconnaît que les sujets nationaux (migration et sécurité) ont pris le dessus sur les thèmes régionaux (transition écologique, investissements dans la mobilité verte).

Menacé aussi à gauche par l'émergence d'un nouveau parti populiste, créé en janvier par Sahra Wagenknecht (crédité dans le Brandebourg de 14 %), le camp social-démocrate panique à l'idée de devoir quitter le pouvoir dans les régions mais aussi à Berlin. Le dernier sondage publié jeudi révèle que seulement 3 % des Allemands souhaiteraient que la coalition tripartite (SPD, écologistes et libéraux) reste au pouvoir après les législatives de septembre 2025.

En cas de défaite dans le Brandebourg, Scholz ne pourra plus prétendre sérieusement à une nouvelle candidature dans un an aux élections générales. La popularité du chancelier atteint péniblement les 18 %. Un taux jamais vu par un chancelier depuis 1949. Merkel n'était jamais tombée sous les 40 % même après la crise migratoire en 2015.

«Le SPD est très loin de ses prétentions [de garder le pouvoir]», s'est inquiété le maire SPD de Munich, Dieter Reiter, qui reproche à Scholz de prendre *«trop de temps pour décider»* et *«ne pas expliquer assez sa politique, voire pas du tout»*. Une défaite de Dietmar Woidke dans le Brandebourg, qui a promis de jeter l'éponge si l'AfD gagnait, ne serait plus seulement un nouveau *«revers électoral»*. Pour Olaf Scholz, ce serait le début de la fin. La presse recommande d'ailleurs déjà au SPD de suivre l'exemple des démocrates américains et de changer de monture tant qu'il est encore temps. Les sociaux-démocrates auraient encore une carte à jouer pour gagner le scrutin de 2025 en choisissant Boris Pistorius, le ministre de la Défense de Scholz, actuellement, et de loin, le responsable politique le plus populaire d'Allemagne.

Mais le chancelier aura-t-il la même lucidité que Joe Biden ? Pour l'instant, il n'a pas l'intention d'abandonner la partie. Dans une interview au quotidien berlinois *Tagesspiegel*, il a montré qu'il restait convaincu par lui-même, comme à son habitude. *«Je compte sur un résultat suffisamment fort qui nous permettra en 2025 de gouverner*, a-t-il déclaré. *Je suis un coureur. Je suis en bonne condition.»*

CHRISTOPHE BOURDOISEAU
(à Berlin)

Mort de Steve Maia Caniço à Nantes : le commissaire relaxé

Une déception pour la famille, un soulagement pour l'institution policière. Le commissaire Grégoire Chassaing, seul poursuivi pour la mort de Steve Maia Caniço, noyé dans la Loire après une intervention de la police durant la Fête de la musique à Nantes, dans la nuit du 21 au 22 juin 2019, a été relaxé vendredi par le tribunal correctionnel de Rennes. La justice a estimé que le commissaire de 54 ans, qui était poursuivi pour *«homicide involontaire»*, n'avait pas commis de *«faute caractérisée»* ayant pu aboutir à la chute du jeune homme dans le fleuve. Le 14 juin, au dernier jour de son procès, l'accusation avait pourtant requis la condamnation sans ambiguïté du fonctionnaire de police de 54 ans. C'est lui *«qui a conduit une action collective, laquelle a créé la situation qui a abouti in fine au décès de Steve»*, animateur périscolaire de 24 ans, avait estimé le procureur, Philippe Astruc.

Or le ministère public a trouvé des circonstances atténuantes au commissaire chargé de la sécurisation du site : les policiers sous ses ordres ont de leur propre initiative lancé une dizaine de grenades lacrymogènes en réponse à des jets de projectiles de fêtards refusant que la musique s'arrête à l'heure convenue.

Selon ses avocats, Grégoire Chassaing, désormais chef de circonscription à Lyon, n'a pas commis les fautes reprochées : *«à aucun moment»* il n'a manifesté une envie d'en découdre avec le DJ qui avait remis le son malgré ses demandes, et *«il ne peut pas empêcher la réaction individuelle de ses hommes»*.

Joint par *Libération* après le rendu du jugement, l'avocat de la défense, Louis Cailliez, évoque *«un immense soulagement et une délivrance»* et estime que *«le dossier s'est dégonflé lors de l'audience»*. Il salue *«la décision parfaitement motivée»* d'*«un tribunal qui a résisté à la pression»*. *«Le tribunal a non seulement considéré qu'il n'y a pas eu de faute grave de la part de Grégoire Chassaing, mais il a aussi dit qu'il n'a pas commis de faute tout court.»*

Les avocats des proches de Steve émettent quant à eux le souhait que le parquet fasse appel de cette relaxe. *«Il y a des éléments techniques qui ne semblent pas avoir été pris en compte à ce stade par le tribunal»*, a déclaré aux journalistes Me Cécile de Oliveira, rappelant que *«la décision de première instance n'est pas définitive à ce stade»*.

(avec AFP)

Violences sexuelles Mohamed al-Fayed mis en cause par 37 femmes

La BBC a révélé dans une enquête que le milliardaire égyptien, mort en 2023, un temps propriétaire du Ritz à Paris et de Harrods à Londres, et père de Dodi, décédé avec la princesse Diana en août 1997, est accusé par une quarantaine de jeunes femmes d'agressions sexuelles et viols. Il était *«l'exemple même de l'agresseur sexuel en série»*, assurent dans l'enquête de la BBC les avocats des anciennes employées qui l'accusent, originaires d'Australie, de Malaisie, d'Italie, de Roumanie, des Etats-Unis et du Canada. Des actions en justice, notamment contre le magasin Harrods, ont été lancées.

Série Kim Ye-ji, de médaillée olympique à tueuse à gages

L'athlète, dont l'habileté, le style et la nonchalance avaient conquis le public lors des JO, interprétera une tueuse à gages dans la future série *Crush*, a annoncé vendredi la société de divertissement Asia Lab. Main gauche dans la poche, main droite sur le pistolet, la Sud-Coréenne médaillée d'argent au tir à 10 mètres arborait l'un des styles les plus atypiques de Paris 2024, avec ses lunettes de tir bioniques et sa casquette blanche.

Répertoire

repertoire-libe@teamedia.fr / 01 87 39 82 95 / 01 87 39 82 89

SAMEDI 21

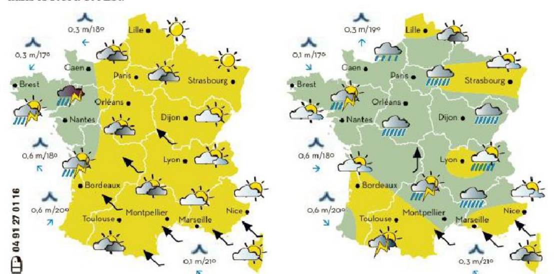
Un temps instable concerne les régions proches de l'Atlantique avec des averses pouvant prendre un caractère orageux. Sur le reste du pays, le temps est calme et sec avec de belles éclaircies dans le Nord et l'Est.

L'APRÈS-MIDI Des averses orageuses concernent l'Ouest. Les températures baissent dans l'Ouest mais restent estivales dans le Nord et l'Est.

DIMANCHE 22

Le temps est gris et pluvieux du Sud-Ouest au Centre. À l'Est, il y a encore de belles éclaircies.

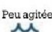
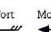
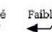
L'APRÈS-MIDI Le temps est globalement instable partout sauf en Alsace. À surveiller les cumuls de pluie sur le Languedoc et les Cévennes.



-10/0°	1/5°	6/10°	11/15°	16/20°	21/25°	26/30°	31/35°	36/40°

 Soleil
 Éclaircies
 Nuageux
 Pluie
 Couvert
 Orage
 Pluie/neige
 Neige



 Agitée
 Peu agitée
 Calme
 Fort
 Modéré
 Faible



FRANCE	MIN	MAX	FRANCE	MIN	MAX	MONDE	MIN	MAX
Lille	14	24	Lyon	12	24	Alger	21	26
Caen	13	23	Bordeaux	16	23	Berlin	11	22
Brest	14	21	Toulouse	17	24	Bruxelles	13	24
Nantes	13	19	Montpellier	16	23	Jérusalem	18	27
Paris	13	24	Marseille	19	24	Londres	15	22
Strasbourg	12	22	Nice	17	24	Madrid	15	23
Dijon	12	23	Ajaccio	14	23	New York	15	24

CLUB ABONNÉS Libération

Chaque semaine, participez au **tirage au sort** pour bénéficier de nombreux **privilèges** et **invitations**.



Rétrospective Apichatpong Weerasethakul «Des lumières et des ombres» au centre Pompidou

Avec une rétrospective intégrale de ses films et vidéos, une exposition, une performance et une publication, le centre Pompidou et le Festival d'automne à Paris mettent en lumière l'œuvre multiforme d'Apichatpong Weerasethakul : un parcours inédit dans le monde des images si singulières de l'artiste thaïlandais

15 × 2 billets journée «expositions + collection» à gagner



«Racine carrée du verbe être», de Wajdi Mouawad

Wajdi Mouawad imagine une fresque théâtrale étourdissante racontant la destinée d'une famille libanaise en pleine guerre civile, confrontée à l'exil : trouvera-t-elle refuge à Paris, Montréal, Rome ou au Texas ? Et si elle restait au Liban ? L'histoire de cette famille nous ramène à la question vertigineuse : et si ?

3 × 2 invitations à gagner, le 4 octobre à 17 h 30 au théâtre de la Colline



Avant-première et première de *Viet and Nam*, de Minh Quy Truong, à Paris

Découvrez *Viet and Nam* de Minh Quy Truong, sélectionné dans la catégorie Un Certain Regard au Festival de Cannes, en première ou avant-première à Paris. Les séances seront suivies d'une discussion avec le réalisateur.

7 × 2 invitations le 24 ou 25 septembre à gagner



«Tatiana», de Julien Andujar, du 3 au 19 octobre, au théâtre du Rond-point

Le 24 septembre 1995, Tatiana disparaît sans laisser de trace à la gare de Perpignan. Trente ans plus tard, son frère, Julien Andujar, nous livre une fiction autobiographique drôle et lumineuse dans un récit à la fois grave et fantasque.

7× 2 invitations, le 4 octobre à 20 heures à gagner

Pour en profiter, rendez-vous sur : **www.liberation.fr/club/**

À LA TÉLÉ CE SAMEDI

TF1
21h10. The Voice Kids. Divertissement. Présenté par Nikos Aliagas, Karine Ferri. **23h25. Stars des émissions cultes : que sont-elles devenues ?.** Magazine.

FRANCE 2
21h10. Le quiz des champions. Divertissement. Présenté par Cyril Féraud. **23h25. Quelle époque !.** Divertissement. Présenté par Léa Salamé.

FRANCE 3
21h05. Meurtres à Meaux. Téléfilm. Avec Carole Bianic, Julie Debazac. **22h40. Meurtres à Starsbourg.** Téléfilm.

CANAL+
21h05. Rugby : Bordeaux-Bègles / Racing 92. Sport. 3e journée - Top 14. **23h00. Canal Rugby Club, le debrief.** Magazine.

ARTE
20h50. Un joyau à la française, la cathédrale de Cologne. Documentaire. **22h25. Les éoliennes en mer.** Documentaire. Quelle cohabitation avec la nature ?.

M6
21h10. Pékin Express, l'épopée des Maharadjas. Jeu. Émission 2 (1 & 2/2). Présenté par Stéphane Rotenberg. **23h40. Débrief express, retour sur la course.** Divertissement. Émission 2.

FRANCE 4
21h00. La passion Van Gogh. Film d'animation. **22h30. Belmondo l'incorrigible.** Documentaire.

FRANCE 5
21h05. Échappées belles. Magazine. Le grand spectacle du Vercors. **22h40. Échappées belles.** Magazine. Un été en Suisse.

PARIS PREMIÈRE
21h00. Un culot monstre. Théâtre. Avec Olivier Lejeune, Julie Arnold. **22h50. Virginie Hocq ou presque.** Spectacle.

TMC
21h15. Columbo. Téléfilm. Portrait d'un assassin. Avec Peter Falk, Shera Danese. **23h05. 90' Enquêtes.** Magazine.

W9
21h10. La petite histoire de France. Série. Avec Alban Ivanov, Ophélia Kolb. **23h00. La petite histoire de France.** Série.

NRJ12
21h10. Young Sheldon. Série. 3 épisodes. **22h20. Young Sheldon.** Série. 4 épisodes.

C8
21h20. 100 jours. Magazine. Avec les gendarmes des autoroutes d'Alsace. **22h50. 100 jours.** Magazine.

TFX
21h05. Chroniques criminelles. Magazine. Lina : l'insoutenable mystère. Présenté par Karine Ferri. **22h10. Chroniques criminelles.** Magazine.

CSTAR
21h10. Ghost Hunters. Documentaire. Une nuit au musée. Une histoire de soldat. **23h00. Ghost Hunters.** Documentaire.

TF1 SÉRIES FILMS
21h00. Joséphine, ange gardien. Série. Carpe Diem. Avec Mimie Mathy, Alexandre Brasseur. **22h50. Joséphine, ange gardien.** Série.

6TER
21h10. MacGyver. Série. Train-train. Le fantôme. **22h40. MacGyver.** Série .

CHÉRIE 25
21h05. Candice Renoir. Série. Souvent l'un voit son bien ou l'autre voit son mal. **22h10. Candice Renoir.** Série.

RMC STORY
21h10. Retour à l'instinct primaire. Divertissement. Chasseurs nocturnes - Parties 1 & 2. **23h10. Retour à l'instinct primaire.**

LCP
21h00. Un monde en doc. Magazine. Le dernier visiteur. Présenté par Rebecca Fitoussi. **21h30. Débatdoc - Le débat.** Magazine. **22h30. Un monde en doc.** Magazine.

À LA TÉLÉ DIMANCHE

TF1
21h10. La chute du président. Action. Avec Gerard Butler, Morgan Freeman. **23h15. Bone collector.** Thriller. Avec Denzel Washington, Queen Latifah.

FRANCE 2
21h10. Permis de construire. Comédie. Avec Didier Bourdon, Éric Fraticelli. **22h40. Beau Geste.** Magazine. Présenté par Pierre Lescure.

FRANCE 3
21h05. Brokenwood. Série. On ne choisit pas sa famille. Avec Neill Rea, Fern Sutherland. **22h40. Brokenwood.** Série. Un bien-être qui fait mal.

CANAL+
21h05. Rugby : Stade français / Toulon. Sport. 3e journée - Top 14. **23h00. Canal Rugby Club, le débrief.** Magazine.

ARTE
21h00. Coco avant Chanel. Biopic. Avec Audrey Tautou, Benoît Poelvoorde. **22h50. Coco Chanel.** Documentaire. Une vie de légende.

M6
21h10. Zone interdite. Magazine. Écrans, sommeil, anxiété : nos ados en danger !. Présenté par Ophélie Meunier. **23h05. Enquête exclusive.** Magazine. Turkménistan : enquête interdite au cœur d'une extravagante dictature.

FRANCE 4
21h00. Le petit coiffeur. Théâtre. Avec Brigitte Faure, Charlotte Matzneff. **22h20. Le doc stupéfiant.** Documentaire. Céline : les derniers secrets.

FRANCE 5
21h05. Face à l'histoire : Léon Blum, une vie héroïque. Documentaire. 1er épisode : La naissance d'un leader. 2e épisode : Face aux loups. **22h35. Face à l'histoire : Léon Blum, une vie héroïque.**

PARIS PREMIÈRE
21h00. L'ouragan vient de Navarone. Film de guerre. Avec Robert Shaw, Harrison Ford. **23h10. Les canons de Navarone.** Film.

TMC
21h15. New York, unité spéciale. Série. Refus de soins. Passage à l'acte ?. **22h55. New York, unité spéciale.** Série.

W9
21h10. Si on chantait. Comédie. Avec Jérémy Lopez. **22h50. Babysitting 2.** Film.

NRJ12
21h10. Patrick Bosso - Sans accent. Spectacle. **23h30. Constance - Partouze sentimentale.** Spectacle.

C8
21h20. Mongeville. Série. Écran de fumée. Avec Francis Perrin. **23h00. Souviens-toi : vivre avec la maladie d'Alzheimer.** Documentaire.

TFX
21h05. Stars 80. Comédie. Avec Richard Anconina, Patrick Timsit. **23h15. Sous le même toit.** Film.

CSTAR
21h10. Chicago Fire. Série. Le centre de l'univers. Héros du quotidien. **22h45. Chicago Fire.** Série. 2 épisodes.

TF1 SÉRIES FILMS
21h00. Mission Pays Basque. Comédie. Avec Élodie Fontan, Florent Peyre. **22h50. Coup de foudre à Jaipur.** Série.

6TER
21h10. Speed 2 : Cap sur le danger. Film d'action. Avec Sandra Bullock, Jason Patric. **23h30. Speed.** Film.

CHÉRIE 25
21h05. Les petits meurtres d'Agatha Christie. Série. Mademoiselle Mac Ginty est morte. **22h55. Les petits meurtres d'Agatha Christie.** Série.

RMC STORY
21h10. Habitations en péril. Documentaire. Chaos au Mississipi - Parties 1 & 2. **23h05. 100 jours avec la police de la route.** Documentaire.

LCP
21h05. La séance de Rembob'INA. Magazine. Le comte de Monte-Cristo - Épisode 3 : les scélérats. **22h30. Ces idées qui gouvernent le monde.** Magazine.

Libération
www.liberation.fr
113, avenue de Choisy, 75013 Paris
tél : 01 88 47 98 80
contact @liberation.fr

Edité par la SARL Libération
SARL au capital de 23 243 662 €
113, avenue de Choisy, 75013 Paris
RCS Paris : 382.028.199

Principal actionnaire
Presse Indépendante SAS

Cogérants
Dov Alfon, Amandine Bascoul-Romeu

Directeur de la publication
Dov Alfon

Directeur de la rédaction
Dov Alfon

Directeur délégué de la rédaction
Paul Quinio

Directrices adjointes de la rédaction
Stéphanie Aubert, Lauren Provost, Alexandra Schwartzbrod

Directeur artistique
Nicolas Valoteau

ABONNEMENTS
Site : abo.liberation.fr
abonnement @liberation.fr
tarif abonnement 1 an France métropolitaine : 384€
tél : 01 55 56 71 40

PUBLICITÉ
Libé plus
113, avenue de Choisy, 75013 Paris
publicite @liberation.fr

PETITES ANNONCES & CARNET
10, bd de Grenelle 75015 Paris
tél : 01 87 39 80 20
annonces @teamedia.fr

IMPRESSION
Midi Print (Gallargues), POP (La Courneuve), Nancy Print (Jarville), CILA (Héric)
Imprimé en France
Membre de l'ACPM.
CPPAP : 1125 C 80064. ISSN : 0335-1793.

ACPM

LE TRI + FACILE

Origine du papier : France
Taux de fibres recyclées : 100 %
Papier détenteur de l'Eco-label européen N° FI/37/01
Indicateur d'eutrophisation : PTot 0.009 kg/t de papier

1	2	3	4	5	6	■	7	8	9	10	■	11	12	13
14						■	15				■	16		
17						■	18				■	19		
■	■	20				21					22			
23	24						■	■	25					
26			■	■	27		28	■	29					
30			31	32	■	33		34				■	■	■
■	35				36							37	38	■
■	■	■	39						■	40				41
42	43	44				■	45		46	■	■	47		
48						■	■	49		50	51			
52						53	54						■	■
55			■	56				■	57				58	59
60			■	61				■	62					
63			■	64				■	65					

CASE TOUJOURS

Par **ANTOINE HINGE**

N°104 : Podium

■ **HORIZONTALEMENT 1.** Elle protège de la pluie ou des MST **7.** Bide **11.** Solo de l'espace **14.** Tamise la lumière **15.** Cong-eau **16.** *J'ai demandé _ Lune* (Indochine) **17.** Avantagera **18.** A la courge farcie **19.** Calciné, sans son écorce **20.** L'or pour les cordes **23.** Méthode sportive **25.** Proue, peu ou prou **26.** Papy de l'Est **27.** Capitaine de soirée **29.** Pierres irisées **30.** Gens du pas-voyage **33.** Proton, par exemple **35.** L'argent au rugby **39.** Piège à lapin **40.** Dans cette grille, vous voici face à une entrée de plus (ou presque) **42.** Langue officielle d'Afghanistan **45.** Petit boulot **47.** Cf. 48- **48.** Avec 47-, appellation sur un camembert **49.** Comme un bébé **52.** Le bronze pour Moscou **55.** C'est pas sorcier : rouquin dans le bouquin **56.** Pense-bête **57.** Tant qu'elle gagne, elle reste pareille **60.** Fraction de krone **61.** Orsenna du fauteuil 17 **62.** Traités, pour des cuirs **63.** Allez, au pif. **64.** Dieu, à l'endroit dans les solutions (mais ici, on l'a fait à l'envers) **65.** Electro-pistolets.

■ **VERTICALEMENT 1.** i.e. **2.** Abonnement court **3.** Proto-société qui manque de fraternité **4.** Débutera l'effeuillage **5.** On distingue celui du 6 de celui du 8 **6.** Couverts de Sn **7.** Décolle soudainement **8.** Roi de Shakespeare et reine de France **9.** Personnage de Popeye **10.** . (à colorer en vert) **11.** Qu'on peut déguster dans un couscous **12.** Coin où dormir **13.** Pas bien hautes **21.** Chic, c'est Marant **22.** O (à colorer en orange) **23.** Disque des années 90 **24.** Tablette goût pomme **28.** Mamie du Sud **31.** Plaçai en hauteur **32.** Fantasmes d'ailleurs **34.** Fait des travaux **36.** Poulet destiné à un pâté **37.** Atome caractérisé par son nombre de masse **38.** L'Irlande aux Irlandais **41.** Déchiffrée **42.** Pour le couturier du dimanche, il fait une différence de taille **43.** Princesse qui n'a rien contre une grasse mat **44.** Répliquez plus vrai que nature **46.** A tree could hide it **50.** Frappa à votre porte **51.** Proches des larmes **53.** Kusturica, cinéaste de l'*Underground* **54.** Pâtisserie forte de café **58.** Cagnotte pour les vieux jours, en bref **59.** Essentiel, au début.

Solutions du week-end dernier

S	Q	U	E	L	E	T	T	E	■	A	C	M	E	S
S	U	R	N	O	T	E	E	S	■	N	A	O	M	I
S	O	U	F	F	E	R	T	S	■	E	R	N	I	E
M	I	M	A	■	I	R	A	E	■	M	A	T	S	■
■	■	■	N	E	N	E	■	■	L	I	M	E	■	■
A	V	O	C	A	T	D	U	D	I	A	B	L	E	■
N	O	N	E	S	■	E	N	E	E	■	A	I	R	E
G	Y	M	■	E	F	F	A	N	E	R	■	M	R	T
E	O	I	N	■	R	E	I	S	■	I	S	A	A	C
■	U	N	E	S	O	U	R	I	S	V	E	R	T	E
■	■	F	R	I	C	■	■	M	A	E	L	■	■	■
■	N	O	V	E	■	B	R	E	F	■	E	Z	R	A
A	E	R	E	R	■	O	U	T	R	E	N	O	I	R
N	A	M	U	R	■	P	A	R	A	P	E	N	T	E
A	L	E	X	A	■	S	T	E	N	O	S	E	E	S

CARNET D'ÉCHECS

Par **PIERRE GRAVAGNA**



Andreea Navrotescu (2 350) – Fiona Steil-Antoni (2 191)
TCh-FRA Top 16 GpBChartres 2022.
Trait aux blancs

La Française Andreea Navrotescu vient de réaliser un véritable et rare exploit. Comme le font la quasi-totalité des pros, elle aurait pu «assurer» en proposant nul dès que le partage du point garantissait sa victoire dans le Mémorial Menchik Challengers, un tournoi fermé féminin où elle ne partait pourtant pas favorite. Organisé à Londres du 30 août au 3 septembre, le Menchik affichait une moyenne Elo proche des 2 200. La grand maître française n'était classée, avec un Elo de 2 271, qu'au 4e rang. Derrière des joueuses aussi chevronnées que Elmira Mirzoeva (2 282), Aleksandra Lach, (2 278), ou encore la mieux classée, Julia Antolak (2 307). Navrotescu a joué à fond. Neuf victoires en autant de parties ! Elle réalise un tournoi parfait, gagne 71 points Elo et décroche son ticket pour le Memorial Menchik 2025.

Solution de la semaine dernière : 36...Fe3 +! 37.Rh1 Df1 + 38.Rh2 Fg1 + 39.Rh1 Ff2 + 0–1

IDÉES/

Grégoire Ming «Le désir anglais naît des rêves de transgressions de classe et de genre»


PAYOT

Dans sa passionnante «Histoire érotique de l'Angleterre», le chercheur explore les paradoxes d'un pays partagé entre pudibonderie affichée et liberté sexuelle souterraine.



Par
AGNÈS GIARD

Le chercheur indépendant Grégoire Ming, diplômé d'Oxford, signe une magistrale *Histoire érotique de l'Angleterre* (Payot) parue mercredi. L'occasion pour lui de brosser, en 28 chapitres, l'étonnante fresque d'un pays «ouvert» autant que corseté. Un pays qui accueille toutes les minorités, où 10 % des députés sont queers, est aussi celui qui a réprimé longtemps le SM ou le porno. Pratiques, lieux, personnalités, tout y passe: la première lesbienne moderne, les drag queens pionnières de l'histoire, les fuck les plus retentissants de la presse à scandale, les ragots sexuels concernant la famille royale… Grégoire Ming raconte tout, avec un enthousiasme qui force le lecteur à réviser ses positions. L'Angleterre, pas si puritaine, finalement?

Pourquoi un livre sur l'érotisme anglais?

Je suis à moitié anglais, et à moitié suisse. J'avais envie de parler de mon pays, mais à l'envers, c'est-à-dire par le biais de ses corps, ses trous de serrure et ses *dark rooms*. En tant que *millennial queer*, j'avais aussi envie d'inscrire mon expérience vécue, celle d'un pays festif, inclusif, hédoniste… Car c'est cela la réalité au XXIe siècle. Personnellement, je n'ai jamais rencontré d'Anglais coincé.

Votre ouvrage part d'une énigme…

L'Angleterre compte parmi les pays où la vie sexuelle commence le plus tôt. Comment l'expliquer? Cette société jouisseuse tire ses excès du combat qu'elle livre contre un appareil judiciaire historiquement répressif. Je voulais sonder ce gouffre qui sépare les pratiques et les lois, montrer l'évolution des mœurs au cours des deux derniers siècles. Pour écrire ce livre, qui représente un an de travail à temps plein, j'ai compulsé les archives parlementaires, les revues médicales du XIXe siècle, les guides du monde de la nuit, les journaux intimes. Je me suis perdu dans le labyrinthe des annales judiciaires. J'ai aussi longuement épluché les petites annonces victoriennes par colonnes entières. Dans mon livre, ces voix hésitantes ou résignées, coquines ou fluettes, revoient le jour pour la première fois, cent cinquante ans plus tard.

L'érotisme britannique trouverait son origine dans l'expansion de l'empire colonial.

Je commence au début de l'ère victorienne, car c'est à ce moment que tout se configure. Dès les années 1850, l'expansion du réseau ferroviaire favorise la construction de banlieues infinies. A la faveur de cette distinction qui s'opère entre domicile et travail, une solide classe moyenne s'affirme, avec son ennui et ses désirs potentiels de vies doubles. L'anonymat des villes est porteur de promesses. Le brassage des corps, le trafic des biens boostent des fantasmes mais cristallisent aussi des tensions. Il faut penser l'érotisme anglais comme une insubordination dans un pays, hier comme aujourd'hui, fortement marqué par le positionnement de l'individu selon les classes sociales. Le désir anglais naît des rêves de transgressions de classe et de genre. En témoigne l'histoire d'amour qui lia un avocat de la gentry et sa bonne, Hannah Cullwick, dont les photographies furent jugées si scandaleuses qu'elles furent placées sous scellés pendant cinquante ans.

A vous croire, il existe un quiproquo concernant l'ère victorienne. Elle n'était pas si guindée que ça?

Les observateurs de l'époque étaient pris de court, voire choqués par la liberté des passantes. On rapporte qu'en 1860, un touriste à Londres pouvait être accosté jusqu'à 17 fois alors qu'il faisait à peine un demi-mile (800 mètres) dans le centre-ville. Soit une «dame galante» tous les 50 mètres. Dans les pubs, les casernes ou les jardins publics, les hommes étaient tout aussi disponibles. Cela en dit long sur la pauvreté et la demande. N'oublions pas qu'au moins 75% des Victoriens appartenaient à la classe ouvrière. Les familles vivaient entassées dans une seule pièce. Je cite longuement le témoignage d'une prostituée. Document rarissime, cette femme explique, avec pudeur, que, dès l'âge de 13 ans, *«les mystères du sexe»* n'en étaient plus pour elle. Sous Victoria, les librairies de romans X, les étalages de photographies osées avaient pignon sur rue dans les recoins les plus chauds des centres urbains.

Quid de cette phrase connue pour inciter les femmes à remplir le devoir conjugal: «Allonge-toi et pense à l'Angleterre»?

Les clichés les plus tenaces sur les victoriennes relèvent de la farce. Concernant cette fameuse formule – *lie back and think of England* – il se trouve qu'elle date de… 1954. Son auteur est un écrivain-humoriste français, Pierre Daninos. Il l'inventa de toutes pièces dans *les Carnets du major W. Marmaduke Thompson*. Idem pour l'abracadabrantesque anecdote des pieds de piano couverts, soi-disant par pudibonderie. Cette histoire, cousue de fil blanc, nous vient d'un romancier et commodore anglais, Frederick Marryat, qui l'improvisa lors d'un voyage aux Etats-Unis comme gag pour épater ses interlocuteurs américains. Elle n'a rien d'une réalité historique.

Le puritanisme anglais est-il pourtant bien réel?

Je pense que l'image que se font les étrangers de l'Angleterre est fortement influencée par leur fréquentation des classes dominantes qui, non sans hypocrisie, écrivent l'histoire et les lois. Mais les valeurs imposées par l'élite sont-elles réellement partagées? J'ai voulu écrire une histoire du désir qui passe par celles et ceux que l'on entend beaucoup moins, les femmes, les personnes queers, racisées, les pauvres. Prenons la baignade sous les

Illustration érotique datant de l'ère victorienne, vers 1880. PHOTO IMAGEBROKER. SUNNY CELESTE

victoriens: la grande bourgeoise anglicane se cachait, effectivement, dans des chariots balnéaires pour faire trempette au bout des plages. Ce qu'on ignore souvent, en revanche, c'est que les ouvriers, eux, se baignaient nus à la mer. On le voit sur les photos. Par ailleurs, la nudité des hommes est aussi attestée dans les piscines municipales anglaises jusqu'à la fin du XIXe siècle. Chose amusante: mettre un costume de bain s'appelait «baignade à la française». Autre exemple fascinant, j'évoque le cas de Norma Jackson en 1931 qui offre un rare aperçu de l'acceptation d'une femme trans dans les milieux ouvriers du nord-ouest du pays. Idem pour les *female husbands*, ces hommes trans qui vivaient au cœur de la vie sociale populaire au début du XIXe siècle, en tant que bistrotiers, scieurs ou matelots. Ou encore l'étendue de la culture drag, pétillante et insolente, en pleine rue dans la Londres canaille des années 1870.

Les punitions corporelles font-elles partie de cette culture érotique?

La question est très intéressante, car la Londres victorienne était la capitale mondiale du SM, avec ses bordels spécialisés. Beaucoup d'étrangers s'en émouvaient. Les Français avaient baptisé la flagellation le «vice anglais». Il faut penser ces pratiques à l'aune du châtiment corporel dans les internats. Le coup de canne *(caning)* était chose courante jusque dans les années 60. Dans le cadre scolaire, il fut officiellement interdit en 1987 pour l'école publique et en 1999 pour le privé. Mais, ne l'oublions pas, la culture anglaise reste celle des plaisirs. Il faut faire un petit tour dans n'importe quelle ville anglaise de nuit: mêlées de corps dénudés, ivres, hilares, bruyants.

Vu d'ici, l'Angleterre est le pays de l'extravagance, des perversions… Quels exemples pouvez-vous en donner?

Le 8e duc de Bridgewater, Francis Henry Egerton, ne dînait, par misanthropie, qu'en compagnie de ses chiens en frac; par un grand matin de 1994, la secrétaire d'un député de droite découvrit qu'il était mort, en lingerie féminine, auto-asphyxié par un sac de supermarché; Joe Carstairs, détentrice de plusieurs records mondiaux en course de horsbord, multimilliardaire des années 20, largua tout pour s'offrir une île au large des Bahamas, dont elle fit un paradis pour ses innombrables amantes, choisies parmi les jeunes femmes du Gotha et du star system; en 1936, le père Harold Davidson, prêtre anglican marié, affirma avoir aimé plus de 2000 femmes avant de mourir, avalé tout cru par un lion en cage nommé Freddie; Tom Driberg, député travailliste, passait sa vie dans les toilettes publiques car il aimait les fellations. Il fut piégé dans les pissoirs de Moscou par l'un des agents les plus craquants du KGB…



GRÉGOIRE MING *UNE HISTOIRE ÉROTIQUE DE L'ANGLETERRE* Payot, 368 pp., 22 €.

Le loup n'est pas dans la forêt, il est dans la maison

Dans «De grandes dents», Lucile Novat émet une hypothèse audacieuse sur une interprétation universellement refoulée du «Petit Chaperon rouge». Et si le plus grand des dangers n'était pas dans la forêt?

Dans son ouvrage *De grandes dents: enquête sur un petit malentendu* (éd. la Découverte), la professeure de lettres Lucile Novat met en lumière une hypothèse étonnante et pourtant évidente, jamais lue auparavant, sur *le Petit Chaperon rouge*. Son interprétation est tellement limpide qu'elle en est vexante. Et ni Bruno Bettelheim, le psychanalyste spécialiste des contes, ni Yvonne Verdier, l'ethnologue qui s'est tant intéressée aux loups-garous des contes, ni même Jennifer Tamas, professeure de littérature à Rutgers University (New Jersey) et autrice de plusieurs livres sur le sujet, n'avaient osé la formuler. Pourquoi autant d'aveuglement? Parce que sa thèse est indicible, impensable. Tellement insensée, même, que Lucile Novat avance, en introduction, qu'une fois que le lecteur l'aura lue, il l'oubliera. Il la refoulera.

Flottant. Reprenons ce conte que tout le monde connaît par cœur. Une petite fille harnachée d'une cape rouge sang est envoyée par sa mère dans une forêt dangereuse pour aller déposer à sa mère-grand des galettes et un petit pot de beurre. Malgré les avertissements, le chaperon n'est pas pressé de s'y rendre. Elle arrache des fleurs qu'elle perd en chemin, ne se précipite pas dans sa course contre le loup. En fait, elle traîne. Arrivée bon an mal an devant la maisonnette, elle récite la formule absconse *(«tire la chevillette, la bobinette cherra»)*. C'est là que l'interprétation diffère: la morale du conte, selon Charles Perrault, est qu'il ne faut jamais s'écarter du chemin prescrit pour ne pas finir mangée par le loup. Mais alors pourquoi s'enfermer ainsi à triple tours, demande Lucile Novat? Le danger ne serait-il pas plutôt ce qui se cache à l'intérieur, à l'abri des regards, plutôt que dehors? Une fois dans la maison, l'enfant se précipite à la fenêtre pour tirer les rideaux et y faire entrer la lumière. Et si le chaperon espérait que ce qui s'y passe soit vu? Lucile Novat, elle, y voit. Le loup, métaphore d'un membre de la famille, est une figure ambigüe auprès de laquelle le chaperon se glisse en tremblant, pas dupe. En bonne professeure de français, l'autrice note qu'ici le genre est flottant, tant pour désigner le loup que pour le chaperon qui est tour à tour «une fille» ou «un enfant». Si le lecteur s'imagine, indulgent, qu'il s'agit d'une étourderie de l'auteur, Lucile Novat insiste en disant que *«chez Perrault, c'est du travail d'orfèvre, tout est écrit au cordeau: si ça se répète, ça doit se répéter carré – si variation il y a, c'est qu'elle est significative»*. Le loup parlant, coiffé d'un bonnet, n'est pas un animal mais un personnage familier soudainement étranger, la définition même d'*unheimlich*.

L'anthropologue Dorothée Dussy, citée dans le livre, explique que l'inceste, largement pratiqué par notre espèce, contrairement à ce qu'a écrit Lévi-Strauss, se caractérise par le fait de ne pas en parler. Le refus de voir cette interprétation du conte y participe; le loup est bien plus dangereux lorsqu'il est sous un drap, dans une chambre familière, que tapi dans l'ombre de la forêt! Comme on l'a vu dans l'affaire Pelicot, et comme dans tellement d'affaires d'inceste et de viols avant, *«8% des agressions pédocriminelles sont perpétrées par des inconnus. […] Dans 92%, la victime connaît son agresseur»*. Elle cite le rapport de la Commission indépendante sur l'inceste et les violences sexuelles faites aux enfants, qui doit hélas aujourd'hui caler une table bancale au fond de l'Assemblée: *«Dans près d'un cas sur deux, les viols et agressions sexuelles sont commis en présence et au su des autres membres de la famille.»*

L'anthropologue Dorothée Dussy, citée dans le livre, explique que l'inceste se caractérise par le fait de ne pas en parler.

Anecdotes. L'autre trouvaille brillante dans *De grandes dents*, c'est sa forme. Comme dans *la Lettre volée* d'Edgar Allan Poe, il y a un secret qui se cache dans la composition du texte, au sens graphique. Sa forme respecte le canon du genre: chaque chapitre, qui dévoile petit à petit sa trouvaille, se gratifie de conséquentes notes de bas de page. Et c'est là, dans ce lieu inattendu, que se cache le nœud du livre, sa véritable histoire. Plutôt que de garder une scientifique distance nécessaire à la rigueur de l'essai, Lucile Novat transgresse (tiens donc) toutes les règles de l'art: ces espaces «sous la ligne», dessous (en deçà?) sont le lieu d'anecdotes personnelles sur les raisons profondes qui la mènent à écrire ce livre. On n'avait pas lu pareilles tartines de bas de page depuis Iegor Gran, dans un autre genre – humoristique, cette fois. Il y a aussi beaucoup d'humour chez Lucile Novat, qui joue sur tous les registres de langue, déclenchant ici et là de nécessaires fous rires.

Comment se sortir du secret, de l'innommable? Comment dire? Il semble que la réponse soit ici non seulement dans le texte mais par le texte. Elle conclut son remarquable essai par un conte *«dont vous êtes le Perrault»*: pour dominer les monstres ou les fuir, la littérature peut être une voie. Chercher, enseigner ou mieux, écrire un livre à soi dont vous êtes le lecteur-héros, voilà une bonne façon de tuer le loup.

MARIE-ÈVE LACASSE

DE GRANDES DENTS: ENQUÊTE SUR UN PETIT MALENTENDU **de LUCILE NOVAT, éd. La Découverte, collection Zones, 160 pp., 16 € (e-book: 11,99 €).**

IDÉES/



SI J'AI BIEN COMPRIS...

Par
MATHIEU LINDON

Trump, complotiste et comploté

Etre assassiné revigore oncle Donald, tant que ça ne va pas trop loin. Et Emmanuel Macron, sont-ce les électeurs qui ont ourdi un complot contre lui ?

Si j'ai bien compris, aujourd'hui où Donald Trump accuse Joe Biden et les démocrates d'avoir suscité les attentats contre lui par leur *«rhétorique»* – mot qui semble apparaître pour la première fois dans la bouche ou sous les doigts de l'ancien président –, il est navrant que ces démocrates ne soient pas à la hauteur, question complotisme. On déplore qu'ils aient si peu d'imagination, ou trop de respect pour l'intelligence de leurs électeurs. Car, enfin, pourquoi ne pas supposer que les républicains ont engagé à grands frais un tireur d'élite pour tirer l'oreille de Donald Trump ? Et c'est comme pour l'assassinat de Kennedy : ce n'est certainement pas un hasard si on a fait taire à grande vitesse ce pseudo-assassin. Pour le crime (qui n'a pas eu lieu) du golf, évidemment que le coupable a été recruté par les équipes de Donald Trump, histoire de requinquer sa campagne devenue flaccide, et que, en échange de quelques semaines de prison, il sera immédiatement gracié par le président réélu et magnanime, avant sans doute de devenir ministre de la Justice.

Il paraîtrait que les républicains sont les uniques dépositaires du brevet de l'urne miraculeuse et qu'un électeur sur cinq qui vote Kamala Harris voie en fait son vote abonder électroniquement le compte de Donald Trump. Il semblerait aussi que les démocrates, malgré leur répugnance à utiliser le même vocabulaire que celui qui sait *«attraper les femmes par la chatte»*, appellent les gens par leur nom et Trump un sale con – «Donald le connard», dirait-on en français. Sans compter qu'en réalité Donald Trump est une femme latina née de parents nord-coréens qui a déjà pratiqué l'avortement et sort d'un hôpital psychiatrique après être entrée clandestinement aux Etats-Unis. Son état civil a été trafiqué et celle qui se fait passer pour Donald Trump, de son vrai nom Maria Putassia, bien connue de tous les familiers du «bunga bunga» poutinien, est, à 124 ans, la doyenne de l'inhumanité.

On s'étonne, dans ces conditions, de la discrétion d'Emmanuel Macron après un dimanche d'élections européennes et deux de législatives où il a enquillé les désastres, sans compter le Covid-21 et les gilets jaunes que les extrêmes qu'il ne cesse de combattre lui ont flanqués dans les pattes. Bien sûr que si les suffrages avaient été décomptés honnêtement et que ces sept années précédentes, depuis son élection en 2017, s'étaient passées autrement, bien sûr qu'il aurait encore la majorité absolue à lui tout seul et qu'on érigerait partout sa statue à la place de celles de l'abbé Pierre. Quant aux LR, maintenant qu'ils ne sont plus victimes mais complices du complot macroniste, leur heure est revenue. La question qui nous hante, *«à qui profite le complot ?»*, a une réponse évidente. Il semble en tout cas assuré qu'il n'est pas au bénéfice des électeurs, ce qui est l'évidence même car, dans le cas inverse, il n'y aurait pas besoin de complot, encore que les électeurs sont parfois si bêtes, imaginez-vous.

Il va cependant falloir que le complot soit drôlement fin et mené de main de maître pour que les électeurs acclament Michel Barnier, quand on comprendra qu'Emmanuel Macron a fait exprès d'enchaîner les raclées dans l'espoir de se débarrasser de ces macronistes ingrats à la Gabriel Attal qui prétendaient à l'indépendance, bien fait pour leurs gueules. Et le complot à gauche ? C'est la droite qui tire les ficelles de François Ruffin, devenu franchement insoumis pour oser s'attaquer à l'insoumis suprême – ni Dieu, ni César, ni tribun, mais Jean-Luc Mélenchon soi-même – dont le concordat avec les socialistes aurait établi l'infaillibilité. Si j'ai bien compris, les complots tombent comme à Gravelotte et, puisqu'ils nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs. ◄►

HÔTEL EUROPA

Par **TERREUR GRAPHIQUE**



ÉCRITURES

Par
JAKUTA ALIKAVAZOVIC

Réhumanisation générale



Un rassemblement en soutien à Gisèle Pelicot, à Paris le 14 septembre. PHOTO ALINE DESCHAMPS

Ne plus tolérer l'intolérable ? Si les mots ont la capacité de faire ployer le réel, ce n'est ni leur devoir ni leur raison d'être. Et si c'était plutôt aux esprits, à la société de bien entendre, une fois pour toutes ?

Vous souvenez-vous de David Copperfield ? Ce personnage si attachant de Charles Dickens, ce petit orphelin qui traverse un pays, une époque et une société – l'Angleterre victorienne – où un enfant démuni est une proie par excellence ? David Copperfield et Dickens ne sont pas la raison pour laquelle je suis devenue romancière, mais ils ont contribué à une idée de la littérature qui m'a longtemps portée.

Dans cette idée, il y a les mots et il y a le monde. Et si l'on trouve les mots – ceux qu'il faut, ceux qui disent au mieux le monde tel qu'il est –, ce dernier ne pourra que changer. Il n'aura pas le choix – croit-on. Il suffit de trouver les mots. Alors, ces mots, on les cherche, on les cherche, on croit les avoir trouvés. On les dit, on les écrit, et : rien. Rien du tout. C'est qu'on a dû mal faire, se dit-on. Mal dire. Mal écrire. Qu'à cela ne tienne. On y retourne. On va les chercher de nouveau. Car il suffit de trouver les mots. C'est une conviction, c'est une foi. C'est une force, c'est une faiblesse. Parfois, même, c'est une maladie.

C'est qu'il y a des antécédents, vous comprenez. La littérature a déjà fait ployer le réel. Ainsi, je pense tant à David Copperfield parce que j'ai entendu dire, dans ma jeunesse, que c'est Dickens qui a inventé l'enfance maltraitée, exploitée. Quand je dis qu'il l'a «inventée», je veux dire en réalité qu'il en a créé le scandale. L'inacceptabilité. Avant lui, les choses sont comme elles sont. Après lui – après ses romans, après ses personnages –, les choses sont insoutenables. Elles doivent changer ; alors elles changent. C'est la littérature. Ce n'est pas son devoir, ce n'est pas sa raison d'être. Mais c'est sa capacité.

Or je me pose désormais des questions que je ne m'étais jamais posées. Par exemple : qu'est-ce que c'est que cette humanité que l'on doit convaincre de ne pas traiter les gens comme des choses ? De ne pas les exploiter, les violer, ni les tuer ? Les abus, il y a toujours eu des gens pour les dire. Pour les écrire. Pour les dénoncer. Il y a toujours eu des gens qui n'étaient pas dupes. Le réel, les choses comme elles sont, leur violence ordinaire et extraordinaire : ce ne sont ni les rescapé·es ni les témoins qui manquent.

Il y a toujours eu des gens qui survivaient et qui, après avoir survécu, racontaient. Y a-t-il toujours eu des gens pour les entendre ? Cela, c'est moins sûr. *«Et si ce qu'on appelle "l'indicible", "l'innommable", plutôt que d'être une question de parole, n'était pas une question d'ouïe ?»* : voilà ce que des voix contemporaines viennent nous dire, et je les entends. Parmi elles, Beata Umubyeyi Mairesse, Camille Kouchner ou encore Lio : *«La parole se libère mais il faudrait que l'oreille se détende aussi, non ? S'il n'y a pas d'oreille, on peut crier dans le désert très longtemps.»*

Nous autres, c'est notre force et notre faiblesse : on se dit qu'il suffit de trouver les mots. Et le jeu de dupes, c'est le suivant : par les mots, on parviendrait à «humaniser», ou plutôt «réhumaniser» les victimes. Une fois cette réhumanisation accomplie, l'opinion publique ne pourrait plus tolérer l'intolérable (notons que c'est ainsi que l'on conseille de s'adresser aux tueurs en série, si l'on a le malheur de tomber entre leurs griffes). On pourrait parler d'un «effet Copperfield» – même si, en réalité, Dickens aurait influé bien moins qu'on ne le pense sur les politiques publiques de son temps. Ah, il est terrible, le moment où l'on constate que ce qu'on veut dire au monde, le monde le sait déjà, et qu'il s'en moque.

Mais la question qui me taraude, c'est : pourquoi ? Pourquoi y a-t-il donc besoin de «réhumaniser» qui que ce soit ? Pourquoi serait-ce le travail des mots et non celui des oreilles, des regards, des esprits ? Pourquoi la «réhumanisation» de certain·es d'entre nous devrait-elle être une affaire de savoir-faire stylistique, de compétence rhétorique ? Pourquoi n'est-ce pas à chacun·e de prendre ses responsabilités et d'humaniser, de «réhumaniser» non pas ce qui se trouve à l'extérieur – les victimes – mais ce qui se trouve à l'intérieur : son propre regard ? Sa propre (j'ose le mot) conscience ?

On dit souvent que *«l'art nous sauve»*, qu'il est *«tout ce qu'il reste»*. Mais qu'est-ce que ça veut dire ? La vérité, n'est-ce pas que, tous les jours, l'art échoue à nous sauver – y compris de nous-mêmes ? De ce manque d'humanité tapi, sinon au cœur des individus, du moins au cœur des foules qu'ils forment, même malgré eux ?

Par exemple, pourquoi, face aux quatorze pages de noms d'enfants morts assassinés à Gaza avant leur premier anniversaire, faudrait-il encore faire des discours, plaider des causes ?

Oui, je sais, je suis naïve. Ce n'est pas nouveau. Je me radicalise dans cette naïveté. Elle est une discipline. Elle est une forme d'art. Elle m'aide à trouver les mots. ◆



Avec l'IA, Maisie Cousins a recréé Blobbyland, le parc d'attractions de son enfance. PHOTO MAISIE COUSINS



Amandine Kuhlmann dans *Cash me Online*. PHOTO A.

Par **CLÉMENTINE MERCIER** Envoyée spéciale à Vevey (Suisse)

La biennale de Vevey a le sens de l'algorithme

Autopromo satirique sur les réseaux, enquête sur les fermes à clics, reconstitutions de souvenirs par l'intelligence artificielle… Pour la neuvième édition du festival d'arts visuels suisse, «Libération» a sélectionné six photographes lancés à l'assaut du grand bain des images numériques.

Le paysage sublime du lac Léman et de ses montagnes bleues n'a pas masqué l'absence de Sasha Kurmaz, lauréat du grand prix, à l'ouverture de la neuvième biennale de l'image de Vevey. Au musée Jenisch, l'Ukrainien présente un journal intime déchirant. Sur des bouts de cartons et des papiers de fortune, le photographe a collé ses photos de Kyiv en guerre avec du gros scotch: bâtiments pilonnés par les missiles russes, sacs de sable, soldats blessés, corps d'un homme à terre, regard rouge d'effroi, verre fondu dans les décombres, autoportrait de l'auteur dans un miroir brisé… Témoignage de la vie quotidienne à l'arrière du front, cette pièce maîtresse – un travail encore en cours – ramène la géopolitique au cœur de la biennale d'arts visuels suisse, et une certaine gravité dans ce festival réputé pour son approche ludique et ses installations en plein air. *«En 2022 et 2023, j'ai pu faire des courts voyages à l'étranger, un outil que je trouve extrêmement efficace pour la diplomatie culturelle,* explique Sasha Kurmaz par mail. *Mais cette année, il est presque impossible d'obtenir une autorisation de sortir. Tous les hommes en Ukraine sont désormais perçus comme une ressource pour la défense de l'Etat […]. Nous nous trouvons aujourd'hui dans une situation où des athlètes, des scientifiques, des artistes et des danseurs de premier plan meurent à la guerre.»* Ce journal bricolé (intitulé *Red Horse* en référence au cheval rouge d'un des quatre cavaliers de l'Apocalypse), les ordinateurs et les réseaux sociaux nous lient encore pourtant au photographe, resté à Kyiv. *«On est toujours plus connectés alors que simultanément tout semble plus que jamais déconnecté»,* martèle le directeur du festival, Stefano Stoll. Alors la connexion parlons-en, puisque c'est le fil rouge de la biennale.

Nombreux sont les artistes, parmi les 50 invités, qui interrogent l'image numérique et ses infrastructures. Trente ans après le basculement dans l'ère numérique, la photographie est en tension, tiraillée entre l'argentique et sa dématérialisation sur les écrans. Devenue banale image, quasi low-cost, la distinguée photographie est d'autant plus en tension qu'elle est désormais une poussière de pixels des réseaux sociaux et un jouet des algorithmes. L'arrivée de l'IA l'a, en outre, carrément pulvérisée, comme pour la frapper un peu plus d'artificialité. *«Photoshop, c'était pour les bisounours»,* conclut Stefano Stoll. Pourtant, les artistes trouvent dans les mutations de leur médium matière à réflexion. Dans une perspective critique, ils y puisent des sujets, comme Romain Mader qui s'est, avec humour, appliqué à suivre les algorithmes de recommandations des sites de vente en ligne pour s'habiller. Ils concrétisent aussi leurs tiraillements comme ceux d'Oliver Chanarin qui a conçu une stupéfiante installation, clou du festival, où ses sensibles tirages argentiques sont manipulés par un robot de type Amazon, programmé par un mystérieux algorithme. Grâce à l'IA,

IMAGES/



KUHLMANN





En haut, les circuits autonomes de Lisa Barnard. En bas, les objets restés dans les cartons du photographe Philippe Halsman.
PHOTOS LISA BARNARD ET HENRY LEUTWYLER

toute la jeune génération explore quant à elle la mémoire. Alors que nos photos de famille menacent de disparaître dans l'obsolescence des disques durs, les jeunes photographes réinventent le passé grâce à ce nouvel outil. C'est une tendance forte du festival. La photographie a donc décidément bien changé. Tous les objets restés dans les cartons de la star Philippe Halsman, mort en 1979 (pellicules, flash, ampoules, cravates, et même savonnettes d'hôtels) photographiés par Henry Leutwyler le montrent, avec nostalgie. Focus sur six photographes qui plongent dans la lessiveuse de l'image algorithmique pour en révéler les contours.

Jack Latham va à la ferme à clic

Enquêter sur les fermes à clics, ces usines à followers qui monétisent des «likes» et des «vues» en voilà un sujet difficile pour un photographe. Mais ça n'a pas freiné Jack Latham, habitué à traquer l'invisible, les affaires classées, les théoriciens du complot et les clubs secrets masculins de l'élite mondiale. Aidé par une enquêtrice hors pair, Sofia Krysiak, le photographe a progressivement percé le secret de cette activité illégale. Ensemble, ils ont été jusqu'au Vietnam là où c'est autorisé – sauf s'il s'agit d'obtenir de l'argent directement des médias sociaux (YouTube ou Spotify). Sur les images du projet *Beggar's Honey*, des colonnes d'ordis et des murs de téléphones portables dans des petites chambres anonymes. Pour le festival, Jack Latham a même fabriqué une ferme à clic miniature pour en montrer le fonctionnement.

> L'arrivée de l'IA a pulvérisé la photographie comme pour la frapper un peu plus d'artificialité.

Amandine Kuhlmann en quête de likes

Pour être connue, il faut réussir. Pour réussir, il faut être connue. Telle est l'équation que tente de résoudre Amandine Kuhlmann dans *Cash Me Online*, sa vidéo satirique… avec plus ou moins de succès: *«Tout ça pour 28 followers…»* Afin de comprendre comment devenir une égérie Instagram et TikTok, la photographe a embauché un coach dont elle applique les conseils. Elle utilise des filtres et des profils virtuels, se dandine face à son téléphone, fait l'amour à sa camera, sa «ring light» portative (lumière circulaire) pour seule partenaire. Et elle finit allongée dans la boue, en maillot de bain léopard, sous la pluie, le sourire aux lèvres…

Anna Gali redécouvre son fils perdu

Tomeu, le fils de la photographe, est mort d'une overdose à 18 ans en 2017. *«Je savais que quelque chose se passait mais je ne savais pas quoi exactement.»* Pour comprendre ce drame, Anna Galí se fait aider par des amis pour débloquer l'ordinateur et les comptes de son fils. Elle découvre alors la double personnalité numérique de Tomeu: un jeune homme qui documente et publie sur les réseaux sociaux son histoire avec les drogues, GHB, cocaïne et même MDAI, une drogue de laboratoire. *«Je ne sais pas comment il l'a eue, il s'est sans doute fait passer pour un chercheur en envoyant un mail. Les jeunes ont souvent une double ou une triple personnalité sur Internet,* raconte l'autrice de *Time on Quaaludes and Red Wine. En tant que parent, c'est mieux que l'on ne sache pas tout, mais les réseaux sociaux rendent ce sujet plus compliqué. Il fallait que cette histoire soit vue et connue pour aider les autres.»* Natures mortes d'objets, photos de famille et textes numériques composent aussi le livre glaçant édité par le festival.

Lisa Barnard et le vol des chauves-souris

Les intelligences artificielles sont entraînées sur des images. A haute dose, elles ingurgitent des films et des photographies pour affiner et accroître la productivité. Sans que l'on en ait bien conscience, ces programmes s'imposent comme une manière dominante de voir le monde. Mais au fond, atteindront-ils un jour la conscience? Et cette question de la conscience n'est-elle pas éminemment politique? C'est la problématique que pose Lisa Barnard dans *Yolo*, un projet encore en cours, avec des photos de circuits de voiture autonome et des modélisations de trajectoires de chauve-souris. Utilisées comme modèles pour les IA, les chauves-souris ont un appareil sensoriel biologique, l'écholocalisation, pour naviguer et percevoir des objets. Etant des mammifères, on suppose qu'elles ont une expérience consciente. Mais au fond, que connaît-on vraiment des chauves-souris?

Maisie Cousins recrée son doudou par IA

Nouvel outil de production numérique, les générateurs d'images par IA sont bien pratiques. Sans passer par la mise en scène, ni le casting, ils créent des images grâce à des *prompts* (instructions à la machine). La Britannique Maisie Cousins, connue pour ses gros plans sensuels, a recréé le parc d'attractions de son enfance, Blobbyland, aujourd'hui disparu, dans *Walking Back to Happiness*. Petit tour sur Internet pour voir la ressemblance avec les photos d'alors: les images de synthèse par IA sont des petits doudous convaincants.

Benjamin Freedman pense en 3D

Les images générées par IA, comparables à de la purée de photographie, commandées par du texte, ont encore plein de défauts et d'hallucinations. Mais une autre technologie permet de réaliser des images à partir de rien: les CGI *(«computer generated imagery»)* ou effets spéciaux à base de programmes d'animation utilisés dans le cinéma. En s'appropriant cette technique dans *Positive Illusions*, Benjamin Freedman a reconstitué de toutes pièces ses souvenirs. Grâce au logiciel de modélisation Blender 3D, cet ex-accro des jeux vidéo a recréé un voyage d'enfance avec ses parents. Tranche de pastèque pleine de fourmis, nappe à carreaux, gros plan de jus d'orange. Etrangement, une émotion se dégage de ces images virtuoses créées sans aucune matière de départ. ◆

«(DIS) CONNECTED ENTRE PASSÉ ET FUTUR»
Jusqu'au 29 septembre à Vevey

IMAGES/

Série/ «The Penguin», bête et méchant



Colin Farrell est méconnaissable dans un spin-off sans intérêt. PHOTO MACALL POLAY

Ni film noir ni récit fantastique, le spin-off de «Batman» avec Colin Farrell dans le rôle du super-vilain est un triste pastiche scorsesien, sur fond de crime organisé italo-américain.

De quoi l'événement inédit que constitue la sortie toute proche de deux produits culturels de masse se déroulant dans fameuse ville fictive de Gotham City (*The Penguin* et *Joker : folie à deux* le 2 octobre) sans qu'aucun n'en fasse apparaître le personnage consubstantiel – un certain Batman – est-il le symptôme ? Ni d'un imbroglio de droits (malgré les rumeurs qui circulaient en début d'année) ni d'un crépuscule consommé des héros offrant à leurs antagonistes une popularité désormais plus forte (même si la tendance s'observe, et le *Joker* de Todd Phillips a par exemple mieux marché que le *Batman* de Matt Reeves), mais plus bêtement d'une atomisation de la production hollywoodienne en essaims de spin-off qui ne se justifient plus que par une stricte logique d'occupation de marché.

Patibulaire. Suivre le calendrier des sorties au rayon fantastique et super-héros procure le sentiment d'être moins le destinataire d'œuvres qu'un pion perdu dans la partie d'échecs en haute altitude que se livrent Marvel, DC, *Star Wars*, bientôt *Dune* à coups de séries inodores.

Le prestige de la marque HBO, récemment lancée en France, aurait pu faire l'effet d'un garde-fou contre cette vaporisation de l'industrie. Il suffira sans doute à aimanter bon nombre de fans du chevalier noir à une série qu'ils croiront taillée dans le même écrin de sophistication gracile que le film auquel elle fait suite, et qui avait ressuscité le personnage du Pingouin sous l'apparence apocryphe d'une armoire à glace patibulaire interprétée par un Colin Farrell méconnaissable.

Difficile de ne pas les imaginer sévèrement déçus par cette morne chronique de son ascension dans un *underworld* criminel rendu à l'anarchie après la mort du principal baron de la pègre à la fin du film de 2019, chronique qui ne cherche à hériter d'aucune des voies ouvertes par la profuse filmographie de Batman ces dernières décennies.

Ni film noir ni récit fantastique, sans la moindre trace de fantaisie post-expressionniste à la Tim Burton, pas plus que de l'esprit pop, comique et queer de la série d'Adam West, et évidemment sans l'ombre d'un super-héros, *The Penguin* s'assume, se revendique presque en rendez-vous manqué, servant pour toute compensation aux spectateurs de passage une triste pitance de crime organisé italo-américain en forme de pastiche scorsesien.

Induction. Suffoquant dans un *fat suit* pachydermique, Farrell s'essaie à un périlleux exercice mi-De Niro mi-Pesci où la vague «performance» – le mot est généreux – supplante tout principe d'incarnation et de foi, à l'image d'une série dont on doute que quiconque ait fait l'effort de vraiment croire : inerte machinerie scénaristique, écriture quasi pavlovienne où chaque scène est l'induction rigoureusement programmatique de la précédente, énième corbillard ronronnant d'un Hollywood zombie.

THÉO RIBETON

THE PENGUIN mini-série en huit épisodes sur Max.

Série/ «Le monde n'existe pas» pose un certain ringard

Sous ses grands airs de série lettrée où un journaliste parisien retourne sur ses terres, la nouvelle création d'Erwan Le Duc accumule les effets désuets d'une mauvaise télévision policière hexagonale.

Adam (Niels Schneider) est un journaliste assis : voilà des années qu'il n'a pas quitté son bureau au *Monde*, enlisé dans une léthargie de plumitif industrieux enchaînant jour et nuit les dépêches sans mettre un pied sur le terrain, jusqu'au jour où un flash télévisé annonce dans la salle de rédaction le meurtre d'une femme dans la petite ville qui l'a vu grandir. Se targuant d'une connaissance des lieux et de leurs habitants, il obtient d'y être envoyé, sans révéler à ses supérieurs sa connaissance intime du principal suspect en cavale, et son besoin d'aller se confronter à son passé.

Gauloise. Erwan Le Duc, auteur de réussites singulières dans un registre comique *(Perdrix, Sous contrôle)* et lui-même ancien journaliste, est aux commandes de cette adaptation du roman éponyme de Fabrice Humbert, dont il rapatrie l'action, qui se déroulait entre New York et un bled imaginaire du Colorado en guise d'échantillon archétypal d'Amérique profonde. Guerches-sur-Isoire, bourgade imaginaire du Nord, vient donc nous servir de Colorado, et ramener le récit à un décor français, pour ne pas dire un terroir – terroir physique, terroir social regorgeant de sociotypes familiers, le tout devant un arrière-fond de true crime sordide embrumé dans la fumée de Gauloise.

Vieux pot. Mais c'est surtout à un terroir télévisuel que cède malheureusement *Le monde n'existe pas*, pas assez autonome ou maturée pour s'extirper d'un vieux pot de série policière hexagonale, totalement empêtrée dans une collection infinie de conventions d'écriture, d'effets théâtraux d'un autre âge au goût de dimanche après-midi sur TF1, de toutes ces façons empesées que l'on peut avoir de poser son regard ou sa voix quand on s'adonne au vieux numéro de l'enquêteur taciturne confronté aux fantômes du passé. L'ensemble compose une sorte de catalogue de figures de style du ringardisme années 2000, où passe d'ailleurs une certaine américanité, peut-être héritée du roman adapté, mais qui fait l'effet d'un mauvais polar du câble (on a parfois l'impression de regarder la série en VF), et que Le Duc tente en vain de compenser par l'adjonction, en fait encore plus lourde, de références littéraires, de marqueurs de culture : la victime s'appelle Lola Montès, les ados se draguent en lisant du Racine, et cela devrait suffire à faire passer le tout pour un *Twin Peaks* français ; ce n'est pourtant pas beaucoup plus que de l'*elevated Candice Renoir*.



Niels Schneider joue un journaliste. PHOTO ARTE. IMAGE ET COMPAGNIE

THÉO RIBETON

LE MONDE N'EXISTE PAS d'ERWAN LE DUC. Sur Arte.

Jeu vidéo/ «Astro Bot» fait son robot-joie


Astro Bot semble avoir été préparé à la même sauce que les meilleurs *Mario*. SONY

Le jeu de la Team Asobi regorge d'idées sensorielles, où chaque geste est accompagné de sa vibration distinctive dans la manette.

Quand Sony a annoncé qu'*Astro Bot* serait la principale exclusivité de cette fin d'année, la plupart des observateurs – nous compris – en ont conclu que 2024 serait un petit cru pour la maison PlayStation et que la profonde crise que traverse l'industrie du jeu vidéo avait fini par rattraper l'agenda des superproductions. Pas qu'on ait quoi que ce soit à reprocher à Astro, mais le petit robot de la Team Asobi n'a jamais vraiment joué les premiers rôles. Après avoir servi de produit d'appel pour le casque VR de Sony, le précédent jeu, *Astro's Playroom*, était carrément offert aux acheteurs de la PlayStation 5 à la manière d'une démonstration technique des capacités nouvelles de sa manette à retour haptique (le même système qui permet à l'écran d'un smartphone d'émettre un retour à son utilisateur sous forme de vibrations).

Surtout, on craignait que la direction artistique du titre, très passe-partout et mettant souvent en scène l'univers Sony, couplée cette année aux célébrations des 30 ans de la marque PlayStation, ne donne lieu à une débauche d'autopromo indigeste. Les premières secondes du jeu produisent exactement cet effet : Astro y chevauche un vaisseau en forme de PS5 avant d'être attaqué par un extraterrestre lambda (vert avec soucoupe).

Exhausteur de saveur. Et puis la partie se lance. En quelques secondes, toutes les réticences s'évaporent. C'est toute la différence entre une vidéo de jeu et l'expérience de son interactivité. Non seulement le robot bouge admirablement bien mais chaque geste, du saut au catapultage d'ennemis, est accompagné de sa vibration distinctive dans la manette. La chose est difficile à mettre en mots tant elle est sensorielle et nouvelle. Que le robot chausse des patins à glace et, dans la paume, on a l'impression de sentir la finesse de la lame. Que l'on se voit confier une paire de gants de boxe posés sur ressorts et c'est toute l'élasticité rebondissante du dispositif qui semble prendre possession de nos avant-bras. Gadget plaisant dans *Astro's Playroom*, le dispositif haptique accompagne et définit maintenant toute l'expérience du joueur, agissant comme un exhausteur de saveur. Sensation unique, parfaitement nouvelle, qui introduit une forme d'intimité, de relation charnelle dans le jeu de plateforme. On tire, on lance, on agrippe, on s'embourbe, on boxe, on se transforme en aimant géant, avant de jouer les équilibristes sur une bille de plomb lancée sur un tapis de fakir géant… Plus tard, on deviendra la bille.

A chaque niveau, son dispositif. Accueilli comme un cadeau. Un nouvel outil dont il s'agit de découvrir l'utilité et la joie qu'il procure. Un sac à dos permet de s'élever à la manière d'un ballon de baudruche avant qu'un autre n'autorise à créer ses propres plateformes pour s'inventer son chemin. Ailleurs, on devient éponge, capable de grossir au contact de l'eau et d'asperger de flotte les ennemis. Impression d'assister à l'éclosion d'une nouvelle forme d'artisanat. D'un bout à l'autre, *Astro Bot* regorge d'idées, d'animations et de niveaux d'une densité superbe. Chaque saut, chaque animation, chaque blague cachée participe à provoquer un sentiment d'émerveillement que même les vieux gamers rabougris ne pourront réprimer.

Mini-jeu d'éveil. Une grosse partie des clins d'œil du jeu visent d'ailleurs sans ambiguïté ce public-là, en mettant en scène les innombrables ambassadeurs de l'ère PlayStation (de *Spyro* à *Bloodborne*) qui surgissent d'un niveau à l'autre quand les niveaux ne sont pas carrément pensés comme des temples aux sagas *Uncharted* ou *Horizon*… Mais paradoxalement, c'est moins à Sony qu'on pense en traversant le jeu qu'à Nintendo. Parce qu'on y croise des clones officieux de Donkey Kong et d'innombrables hommages, certes. Mais surtout parce que le jeu semble avoir été préparé avec la même sauce secrète que celle dans laquelle ont trempé les meilleurs *Mario* – de *64* à *Wonder*, en passant par *Galaxy*. Parce que tout ce travail et cette inventivité ne servent qu'un seul objectif: provoquer de la joie.

C'est une chose bien rare que de parvenir à «usiner» la joie. Le meilleur exemple est peut-être donné à la fin de chaque grand monde d'*Astro Bot*. Le joueur s'y voit récompensé d'un bout de la PS5 endommagée qu'il doit réparer. Pas vraiment excitant sur le papier. Sauf que Team Asobi transforme l'atelier de réparation en un mini-jeu d'éveil sensitif, avec ces *moves* uniques. L'affaire ne dure que quelques secondes, formidables. Etrange moment où un bonhomme de 45 piges ou une enfant de 10 ans en ressortent le cœur plein de la même certitude: l'impérieuse nécessité de créer un jeu uniquement destiné à couper de la glace à la tronçonneuse pour prolonger cette jubilation étrange.

MARIUS CHAPUIS

***ASTRO BOT* de TEAM ASOBI sur Playstation 5.**


Le film de Lang a bénéficié de colossaux moyens techniques et humains. MURNAU FOUNDATION

Blu-ray/ «Les Nibelungen», histoire de la violence

Longtemps maudit, détourné à des fins de propagande par les nazis, le somptueux diptyque de Fritz Lang s'inspirant d'une légende germanique est un bijou complexe. Il sort en Blu-ray à l'occasion de son centenaire.

C'est un centenaire discret et pourtant, sans lui, les brumes enchantées de l'heroic fantasy n'auraient probablement jamais gagné les salles obscures. Sans *les Nibelungen* (1924) de Fritz Lang, épopée fantastique de quelque quatre heures trente, sertie d'éclats et de ténèbres dans un écrin pictural, moderniste et art nouveau, pas de *Seigneur des anneaux*, d'*Excalibur* ni de *Game of Thrones*. Et pourtant… difficile de dissiper le parfum de soufre qui le précède.

Violent jusqu'à l'hubris

Maudit. Comme le trésor des filles du Rhin, source de chaos, passé de mains en mains, du nain Alberich au héros Siegfried, du falot Gunther au félon Hagen, pour finir englouti dans les eaux troubles du fleuve, le somptueux diptyque de Lang, s'inspirant d'une fameuse légende germanique du XIIIe siècle, est un bijou maudit, longtemps couvert d'opprobre et soustrait au regard, avant qu'une restauration en 1986, puis en 2011, n'en ressuscite la splendeur, mise en lumière dans ce beau coffret Blu-ray édité par Potemkine. La raison de sa disgrâce? L'idéologie nationaliste dont le film serait empreint. Le fait est qu'il fut amplement salué par Goebbels, et qu'il fera l'objet d'une récupération par les nazis en 1933, un remontage du film, détourné à des fins de propagande, réduit à sa première partie, *Siegfried*, dans une version plus courte assortie d'une voix off. Le second volet, *la Vengeance de Kriemhild*, échevelé et violent jusqu'à l'hubris, véhiculant des idées trop subversives à leur goût –notamment, le caractère mortifère des valeurs «germaniques» exaltées (héroïsme, fidélité, esprit de revanche).

Air du temps vicié. Sans doute le film de Lang n'est-il pas exempt de suspicion, ne serait-ce que parce qu'il s'emparait d'un récit fondateur du nationalisme allemand autrefois adapté à l'opéra par Richard Wagner, pangermaniste convaincu, dans sa tétralogie *l'Anneau du Nibelung*. Wagner, dont le cinéaste se démarquait toutefois (pas de dieux dans son film, juste des hommes), au point de faire appel à un autre musicien, Gottfried Huppertz, pour sublimer ses images.

En 1923, l'Allemagne exsangue connaissait une instabilité économique et politique affolante (l'hyperinflation, le putsch avorté de Hitler à Munich). La théorie du «coup de poignard dans le dos» selon laquelle la dernière guerre n'avait été perdue qu'à cause d'une trahison d'ennemis de l'intérieur (comprenez: les communistes, les syndicalistes, les juifs etc.) infusait les esprits. Ecrit par son épouse et scénariste Théa von Harbou (sympathisante du Parti nazi contrairement à Lang qui s'exilera aux Etats-Unis), le diptyque porterait çà et là les traces de cet air du temps vicié –la mort de Siegfried, transpercé d'une lance dans le dos, le nez crochu et les doigts griffus du nain Alberich, parangon des caricatures antisémites qui s'étalaient alors dans la presse, le peuple des Huns présentés comme une horde de sauvages hirsutes…

Mais le seul filtre de l'idéologie ne saurait contenir toute la complexité d'un film qui ne cesse d'invalider les valeurs qu'il est censé vanter: la fameuse loyauté des Burgondes, constamment mise à mal dans le récit, truffé de trahisons et de mensonges, quand elle ne mène pas tout simplement au chaos et à la guerre totale. Siegfried dont la blonde chevelure et la silhouette athlétique présentent toutes les caractéristiques de la beauté aryenne, s'avère être un héros bien naïf, sans grande épaisseur, qui ne doit sa force qu'à la magie (le fameux heaume d'invisibilité), et qui ne sera jamais réellement maître de son destin, condamné à n'être qu'un pion, un acteur au service de desseins écrits par les autres, endossant volontiers la pose triomphale du héros qu'on veut bien lui faire jouer –voir, à cet égard, la merveilleuse analyse de séquences par la critique Louise Dumas dans les bonus particulièrement soignés.

Les Burgondes, peuple hiératique, civilisé, dont le palais et les costumes ornés de motifs géométriques sublimes (inspirés des artistes de la Sécession viennoise tels Carl Otto Czeschka ou Koloman Moser) ressemblent à un ballet de statues désincarnées, civilisation décadente, sans vie, vouée à disparaître, dirigée par un roi (Gunther), faible et impuissant. Kriemhild, l'épouse fidèle de Siegfried qui se muera dans le deuxième volet en une sorte d'ange exterminateur, sera tout de même la cause involontaire de sa mort: fallait-il qu'elle soit naïve pour ne pas comprendre qu'elle mettrait son aimé en péril en trahissant par deux fois ses secrets –d'abord en révélant le subterfuge qui lui fit prendre la place de Gunther auprès de l'amazone d'Islande Brünhild afin de la soumettre, puis en livrant au conseiller Hagen le point de vulnérabilité entre ses deux omoplates, seule parcelle de son corps n'ayant pas baigné dans le sang fortifiant du dragon…

Vengeance impitoyable. Splendeur plastique, dopée par les colossaux moyens techniques et humains que la dispendieuse production d'Erich Pommer lui a alloués –un dragon en 17 mètres actionné mécaniquement sera construit pour l'occasion, ainsi que la citadelle burgonde richement décorée, la nature domptée (fleurs naturelles recréées en studio, etc.) –, *les Nibelungen*, avec sa structure narrative complexe en récits enchâssés, permet à Lang de rebattre quelques motifs qui lui sont chers: l'enchaînement inéluctable des causes et des effets (on est moins dans le registre de l'épopée que de la tragédie), le cycle de la violence incontrôlable, la vengeance impitoyable –thème récurrent de son œuvre, de *Furie* à *l'Ange des maudits*.

Enfin le recours au fantastique qui émaille tout le film permet à Lang de mettre en exergue la fascination que le cinéma comme médium exerce sur lui, engageant une réflexion sur l'image thaumaturge, le visible et l'invisible, et notamment dans la fascinante séquence dans la caverne d'Alberich, métaphore des salles obscures, dont la boule lumineuse se fait caméra, et les parois de sa grotte un écran où se projettent mille rêves dansant. La magie du cinéma en somme.

NATHALIE DRAY

LES NIBELUNGEN – SIEGFRIED (2h29) et ***LA VENGEANCE DE KRIEMHILD*** (2h10) de FRITZ LANG Coffret deux Blu-ray. Editions Potemkine.

IMAGES/

Que des numéro 10

Les choix culture de «Libération»


DR

Expo «Bonne Journée» de Pauline Bastard
Après quatre ans à arpenter le magasin et l'entrepôt d'Emmaüs à Grenoble, l'artiste propose des œuvres créées avec des travailleurs en réinsertion dans une exposition malicieuse autour de la seconde main. Jusqu'au 26 octobre à la galerie 22,48 m², Romainville.


DR

Cinéma «Ma Vie Ma Gueule»
Dans sa dernière comédie attachante et fantaisiste, la cinéaste Sophie Fillières, disparue en juillet 2023, donne à voir les déambulations solitaires de son alter ego incarnée par Agnès Jaoui, formidable en quinqua frontale et libre. En salles.


DR

Danse «Il Cimento dell'Armonia e dell'Inventione»
En revisitant *les Quatre Saisons* de Vivaldi, les chorégraphes Anna Teresa de Keersmaeker et Radouan Mriziga offrent une férocité renouvelée au tube. Au théâtre de la Ville à Paris jusqu'à dimanche, puis en tournée.


LAURA STEVENS

Musique «In Waves»
Le DJ londonien Jamie «xx» Smith, membre fondateur de The xx, sort son deuxième album studio, neuf ans après la réussite de son premier album dance et solo. Un grand disque de fin d'été, de pop électronique dense et vibrante, qui contourne toutes les évidences de l'époque.


LE LÉZARD NOIR

Manga «La Résidence où l'on meurt en silence»
Le très beau et jamais plombant manga de la Japonaise Nazuna Saitô décrit le quotidien d'une barre HLM. A travers le portrait de ses résidents vieillissants, se dessine une communauté qui tente de poursuivre son chemin avec grâce.


UNIVERSAL

Cinéma «Speak No Evil»
Remake d'un film danois très remarqué, l'excellent long métrage d'épouvante de James Watkins avec James McAvoy installe une mécanique infernale entre deux familles que tout oppose, et dont le week-end vire au cauchemar. En salles.


HIROYUKI ITO

Musique Le festival Musica à Strasbourg
La 42e édition du festival strasbourgeois, dédié à la création contemporaine, s'est ouverte vendredi avec *De Staat*, un classique de 1976 du compositeur néerlandais disparu Louis Andriessen, influencé par les répétitifs américains, qui cite *la République* de Platon.


AURIMAGES

Rétro «Refaire l'amour : la comédie romantique dans tous ses états»
Genre souvent méprisé mais cathartique, la romcom hollywoodienne connaît un regain d'intérêt. Le Forum des images, à Paris, la met à l'honneur avec une rétrospective foisonnante. Jusqu'au 1er décembre.


SOFIA ALAZRAKI

Danse «Fuck Me», «Love Me» et «Kill Me»
Avec leur parfaite symétrie de titres, les trois spectacles de la chorégraphe et performeuse argentine Maria Otero livrent une introspection radicale entre résilience et jubilation. Au théâtre du Rond-Point (75008), jusqu'au 29 septembre.


DR

Patrimoine Les vingt ans du Musée précaire Albinet
En 2004, le plasticien suisse Thomas Hirschhorn montait à Aubervilliers une création éphémère et visionnaire. Elle bénéficie d'une «célébration critique» à l'occasion des journées du patrimoine ce samedi.



VOUS REPRENDREZ BIEN UN PEU D'ACID ?

La programmation de l'Acid, section parallèle défricheuse du Festival de Cannes, a droit à sa reprise dans plusieurs villes de France. L'occasion de découvrir, parmi les neufs films présentés, le gracieux documentaire *Ce n'est qu'un au revoir* de Guillaume Brac, chronique des dernières semaines d'une classe de terminale à l'internat, chouchou de *Libé* de l'édition 2024. Du 20 au 22 septembre au Louxor à Paris, les 4 et 5 octobre au Comœdia à Lyon, du 4 au 6 octobre dans plusieurs salles de Marseille et du 4 au 6 octobre au Cinématographe de Nantes. PHOTO ACID



Thibaut de Longeville «On l'appelait Mehdipedia»

Portrait d'un compositeur surdoué de l'univers du rap et, en creux, d'une France de l'immigration des années 90, la série documentaire «DJ Mehdi: Made in France» examine le parcours d'un personnage hors norme. Le réalisateur, ami d'enfance du musicien tragiquement disparu en 2011, raconte la genèse et les étapes de ce projet.

Par
ALEXIS BERNIER

«*Vous ne le connaissez peut-être pas*», dit d'entrée au spectateur Thibaut de Longeville, le réalisateur des six épisodes de la formidable série documentaire en ligne sur Arte. Pourtant, son ami d'enfance Mehdi Faveris-Essadi a joué un rôle unique sur la scène musicale française, rap puis électronique. Figure solaire, dotée d'un charisme et d'une intelligence au-dessus de la moyenne, DJ Mehdi a été plus qu'un talentueux beatmaker, c'est-à-dire le compositeur des instrumentaux sur lesquels les rappeurs s'expriment. Né à Asnières d'une mère tunisienne et d'un père français, élevé à Aubervilliers, cet enfant de l'immigration et du métissage a été la colonne vertébrale du hip-hop «hardcore» des années 90, mais aussi le trait d'union avec la French Touch électronique de la deuxième génération en jouant un rôle essentiel au sein du label Ed Banger, au côté de son ami Pedro Winter. Ce documentaire, aussi détaillé que rythmé, raconte avec images d'époque, anecdotes et témoignages de proches, le parcours d'une personnalité magnétique, talentueuse et complexe, passée de la colère du rap à l'hédonisme de la house, de producteur de l'ombre à DJ d'envergure internationale et star en devenir. Après avoir composé et réalisé d'innombrables albums à succès, d'Ideal J au 113, et seulement deux albums sous son nom, ce *Lucky Boy* (titre de son deuxième disque solo en 2006) au statut aujourd'hui quasi légendaire est mort à 34 ans en 2011 dans un accident atroce sur lequel le film a le bon goût de ne pas s'attarder. Un gâchis désespérant alors qu'il avait encore tant à offrir, à commencer par un album de Carte blanche, le duo nostalgique de la house de Chicago, formé avec le Britannique Riton qui, lui aussi victime du tragique accident, ne s'en est jamais totalement remis. Le film explore toutes les vies de Mehdi, son époque et ses désirs, même si quelque chose dans sa personnalité angélique échappe à l'analyse. Ce qui rend la série et Mehdi d'autant plus intrigants.

Comment réussit-on à faire produire une série documentaire de quatre heures en six épisodes sur une personnalité de l'ombre?
J'ai voulu lancer l'écriture de ce qui devait à l'origine être un film dans la semaine qui a suivi le décès de Mehdi, il y a treize ans, comme un exercice thérapeutique. Mais sa famille n'était pas prête. J'ai attendu que le deuil se fasse moins douloureux. Le dossier que j'avais préparé se fondait sur un fil rouge, l'exceptionnel parcours de Mehdi depuis son enfance à Gennevilliers jusqu'au sommet du rap français avant de devenir un DJ électronique d'envergure internationale. Je possède ma propre petite structure de production et c'est sous cette bannière que je suis allé seul faire la tournée des plateformes. Il me fallait un budget conséquent pour raconter cette histoire avec une écriture permettant d'accrocher les jeunes générations, c'est essentiellement à elles que je veux m'adresser. Netflix, Amazon, Canal +… tous m'ont dit: *«C'est passionnant, mais on ne le fera jamais parce qu'il est trop peu connu.»* Quand j'ai rencontré Arte, en revanche, tout est allé très vite, même s'ils m'ont prévenu qu'ils n'auraient pas le financement du projet que j'envisageais. Aussi important qu'ait été le budget au regard des canons de production d'Arte pour une série non diffusée à l'antenne,

En 2002, DJ Mehdi enregistre son album «DJ Mehdi (The Story of) Espion» au Studio Black Door, à Paris.
PHOTO XAVIER DE NAUW

MUSIQUE/

il était insuffisant, d'autant que les quatre épisodes prévus sont vite devenus six. J'y suis allé quand même par amour pour mon ami disparu, apportant moi-même une petite partie du budget grâce à des boulots dans la pub. En tout cas, Arte et mon coproducteur, Unité, se sont révélés de formidables partenaires tout au long des deux ans et demi de travail.

La série est construite sur trois axes : l'histoire de Mehdi, celle du rap français puis de la scène électronique des années 2000, mais aussi l'histoire de l'immigration, avec une réelle dimension politique. C'est pour cela que vous l'avez appelée *DJ Mehdi : Made in France* ?

Absolument. Je voulais raconter le travail et le parcours d'un beatmaker, mais il me semblait indispensable que le contexte social et politique dans lequel il se déroule soit évoqué. Cette histoire est aussi un peu la mienne, parce que j'ai connu Mehdi à l'adolescence, mais surtout parce que je suis comme lui un enfant du métissage. Nous avons grandi tous deux dans un contexte extrêmement hostile, avec la montée du FN, les crises des banlieues, les insultes racistes au collège… Raconter, dans cette France qui le rejette, ce parcours d'excellence d'un fils d'immigré qui a eu un apport considérable à la vie artistique française et à son rayonnement international, est indubitablement politique. Cette histoire n'aurait pu se passer qu'en France.


GETTY IMAGES
INTERVIEW

On découvre son étonnante précocité et son côté bricoleur ingénieux, capable de fabriquer des samplers à partir de rien…

Il était super geek à l'adolescence, tout en ayant une personnalité très affable. On parle d'un enfant de 13 ans qui n'est pas issu d'une famille de la musique ou du son et qui bricole tout lui-même. Grandmaster Flash a révolutionné la pratique des DJ en inventant le crossfader permettant de passer d'une platine à l'autre, mais il était adulte et électricien de formation. Mehdi, lui, était un prodige. Si les structures n'existaient pas pour sa musique, alors il suffisait de les créer. Dans ces années-là, il n'y avait pas de labels pour le rap. Par nécessité, la génération de Mehdi a créé ses propres entreprises, ses boîtes de production, ses marques de sape… et a créé des emplois. Le rap nous a construits.

Ideal J et la Mafia K'1 Fry, 113, Pit Bacardi, Diam's et même Solaar… Mehdi semble avoir été la cheville ouvrière et le centre de gravité du rap parisien de la deuxième génération.

C'est celui qui navigue entre tous. Il y avait d'autres beatmakers de talent à l'époque, mais Mehdi se distinguait par sa recherche viscérale d'originalité. Il ne voulait pas faire du son «à l'américaine», mais inventer sa propre écriture et particulièrement avec le 113. Il voulait sublimer les mots des rappeurs avec une musique d'une sophistication folle pour des disques réalisés dans l'urgence et avec très peu de moyens. Pour Mehdi, s'il fallait des violons, il suffisait d'aller en chercher. Il était intransigeant mais sa séduction et son talent lui ont ouvert de nombreuses portes.

On comprend qu'il a souhaité tirer le rap vers le haut avec des instrumentaux ambitieux, tout en collaborant avec des rappeurs qui se réclamaient de la rue et de sa violence. On a le sentiment d'un bon élève qui fraye avec des durs. Vous dites qu'il avait un côté hippie…

Malgré la violence, il était convaincu du génie créatif de ses amis de la Mafia K'1 Fry. Ce n'était pas : «Je travaille avec vous, mais je suis sophistiqué et vous des sauvages.» En revanche, il ne partageait pas leur mode de vie. Eux vivaient encore chez leurs parents dans la cité, Mehdi, qui a été en couple très jeune, avait son appartement et appréciait la stabilité. Il fréquentait assidûment les restaurants, car il a toujours été très gastronome. Dans le rap on revendique souvent d'être un voyou, c'est généralement faux, avec la Mafia K'1 Fry c'était plutôt vrai. En revanche, aucun de ses membres ne faisait du rap pour s'enrichir, uniquement par amour de la poésie. J'ai vu des mecs arriver en studio, poser leurs armes sur la console et s'asseoir pour lire et commenter leurs textes, en travaillant leurs rimes ouvertes ou fermées. Mehdi, qui n'était absolument pas un voyou, travaillait avec eux, car il avait repéré leur potentiel artistique et voulait le développer. A l'époque, la Mafia K'1 Fry ne se déplaçait jamais à moins de cinquante, s'incrustait partout et faisait peur. Je me souviens d'une édition des Francofolies ou pendant que la Mafia semait le chaos, Mehdi et moi mangions des huîtres dans un restaurant de La Rochelle. Mais, s'il était extrêmement doux, il a aussi composé parmi les instrumentaux les plus durs du rap français.

Le rap et la house ont une racine commune, comment expliquez-vous qu'en France l'antagonisme entre les deux univers ait été si fort et que Mehdi soit pourtant passé de l'un à l'autre ?

C'est une histoire de classes sociales. Les musiques électroniques ont été adoptées par les classes moyennes et aisées, le rap au contraire par les banlieues défavorisées. Deux mondes, les riches et les pauvres pour simplifier, qui s'ignoraient et se défiaient. Il faut rappeler qu'en France, quand on est issu des quartiers, on n'entre pas dans les boîtes de nuit. Ça n'a pas aidé à l'adoption de la culture house-techno par les cités. De la même manière, les jeunes des centres-villes avaient bien souvent peur d'aller dans les MJC découvrir des concerts de rap. Les deux mondes ont vite eu trop de clichés en tête sur les uns et les autres pour se mélanger. Mehdi a été le connecteur de ces deux univers. Les créateurs de la French Touch n'avaient pas tous non plus envie de se mélanger avec la scène hip-hop. Hubert Boombass de Cassius, qui a eu une femme noire et des enfants métis, a une lecture éclairée de cette réalité. C'est lui et son compère Philippe Zdar *[mort tragiquement quelques années plus tard dans des circonstances proches de celles de DJ Mehdi, ndlr]* qui en sympathisant avec Mehdi lorsqu'ils travaillaient pour MC Solaar entrouvrent une porte qui ne s'est plus refermée.

On a l'impression qu'en rencontrant la famille du label Ed Banger (Pedro, Cassius, Justice…) Mehdi se lâche, découvre la fête et même son corps. Comme expliquez-vous cette deuxième vie ?

Mehdi était quelqu'un de très cérébral. On l'appelait «Mehdipedia», car il savait tout et passait son temps à s'informer. Et soudain il a laissé s'exprimer sa sensualité. Elle était présente à son époque rap, mais c'est un milieu où on ne l'exprime pas de la même manière. Mehdi dansait déjà sur scène quand il était DJ du 113, mais lorsqu'il a commencé à se mettre torse nu en boîte, déployant son sex-appeal avec une telle énergie, cela a surpris. Ses copains du rap disaient : *«Il est devenu fou»*. Beaucoup lui ont reproché de laisser s'exprimer cet aspect de lui-même.

Cela arrive au moment où son ami d'enfance Kery James se convertit après le meurtre du rappeur Las Montana de la Mafia K'1 Fry. Est-ce que la radicalité de Kery James joue un rôle dans l'évolution de Mehdi ?

Profondément. Ils étaient aimantés l'un à l'autre depuis l'enfance et leur groupe Ideal J. Kery était aussi un prodige, écrivant, dès l'adolescence, des textes d'une force folle. Les deux se challengeaient sans arrêt, mais pour Mehdi, il n'y avait pas meilleur rappeur que Kery et pour Kery il n'y avait pas meilleur beatmaker que Mehdi. Quand Kery, qui a bien connu la violence, s'est converti à la manière d'un Cat Stevens devenant Yusuf Islam, cela a profondément affecté Mehdi. Kery s'est mis à basculer dans une pratique de l'islam ultrarigoriste, décidant un temps d'arrêter le rap, refusant toute utilisation d'instruments à vent et à corde, et voulant s'affirmer comme un leader spirituel. Mehdi, qui lui avait toujours été élevé dans la religion musulmane, respectant le ramadan, tout en ayant une vision moderne de sa religion, a traversé une période de questionnement intime. Pourtant, confronté au radicalisme et à l'ascèse de son ami, Mehdi a fait le chemin inverse. Il s'est dirigé vers un monde sans interdit. Séduit par la liberté de la scène électronique, il refusait les stéréotypes. Le monde du rap lui en a beaucoup voulu.

Vous racontez que c'est Mehdi qui trouve le nom du label Ed Banger et que, en coulisses, il est le premier à sentir le potentiel du morceau *Waters of Nazareth* de Justice. Or, au même moment il cherche la lumière en devenant DJ et en sortant des disques solos. L'ombre et la lumière sont deux faces d'une même pièce chez Mehdi ?

C'est toute son histoire. Il a toujours eu le sens de la mise en scène, dès les concerts d'Ideal J. Sans minorer le rôle de Pedro Winter, je pense qu'il a eu un rôle essentiel auprès de Justice en les poussant à aller dans la direction de *Waters of Nazareth* avec ce son de «turbine» totalement neuf, plutôt que d'essayer de refaire un autre tube comme *We are Your Friend*. Pedro et lui se complétaient parfaitement.

Réaliser un film sur son meilleur ami, n'est-ce pas risquer l'hagiographie ?

La tentation existe, c'est indéniable. J'ai pris garde à ne pas fantasmer mon pote. Je suis lié à son fils, qui vient d'avoir 18 ans et a peu connu son père. Il m'a récemment demandé s'il était vraiment le «saint» qu'on lui décrit systématiquement. Evidemment non et je lui ai raconté les sales coups qu'il m'a joués. Mehdi n'était pas un superhéros, lui aussi avait des défauts, mais dans son cas ils ne comptent pas au regard de ses qualités. Ce n'est pas un Gainsbourg dont les failles sont constitutives de sa personnalité au point qu'on est obligé de les évoquer. Je vous mets au défi de trouver quelqu'un qui a du mal à dire de Mehdi.

Quelques mots pour qualifier DJ Mehdi ?

Erudit, curieux, original, généreux… Gourmand, dans tous les sens du terme. ◆

DJ MEHDI : MADE IN FRANCE
Série documentaire en 6 épisodes. Arte.tv

MUSIQUE/



PLAYLIST

TALES & AHLAM
Dakhilo
D'un côté, Célinatique une chanteuse d'origine libanaise et, de l'autre, Bab le DJ-producteur. Avant le premier EP, une mise en jambes avec un titre jubilatoire, entre house old school et chanson moyen-orientale. So spicy.

CHIEN MÉCHANT
Carte Aventure
La bande-son electro acid percutante nous ramène au temps de l'electroclash, mais la douceur de la voix et de la mélodie est plutôt ancrée dans une chanson française seventies. Et ça fonctionne. A plein tubes même.

LA RÉÉDITION

Thin Lizzy 76, année héroïque



THIN LIZZY
JAILBREAK
JOHNNY THE FOX
(Panthéon / Universal)

Les fans français qui se réunissent tous les ans en juin à l'Empreinte à Savigny-le-Temple à l'occasion du Thin Lizzy Fest vont pouvoir se réjouir. Deux albums essentiels de leur groupe préféré bénéficient d'une copieuse réédition. Sortis tous les deux en 1976, *Jailbreak* (mars) et *Johnny the Fox* (octobre) sont la meilleure démonstration de cette alliance rare entre heavy metal (les guitares en furie) et soul (la voix et les mélodies du regretté chanteur-bassiste Phil Lynott). Si chaque disque renaît en vinyle version couleur, c'est le coffret cinq CD plus un Blu-ray audio qui retient vraiment notre attention. Même si on trouve certains points communs avec les précédentes éditions «de luxe» de 2010, chaque album se voit accompagné par un CD de démos, versions alternatives, lives et inédits. On apprécie aussi la présence d'un concert enregistré à Cleveland, toujours en 1976. La meilleure manière encore de se rendre compte de l'énergie sensuelle de Thin Lizzy étant le live. Enfin, pour vivre une expérience sonore unique, le Bluray audio propose *Jailbreak* et *Johnny the Fox* en mixage dolby Atmos. De quoi alimenter les conversations de certains au moins jusqu'en juin 2025.

P.Ba.

LA DÉCOUVERTE

LSDXOXO Underground star

La house lourde qui tourne au ralenti, les gimmicks r'n'b, la production pointilleuse, les beats qui passent de léché à gras en un battement de cils, le dynamitage des chapelles électroniques et le concassage savant de ce qui subsiste, l'extrême sensibilité de ses inclinaisons pop, les tatouages, la non-binarité, l'ivresse des clubs underground, l'indépendance chevillée au corps… Difficile de faire plus contemporain que l'Américain LSDXOXO qui, jusqu'à son nom à épeler lettre à lettre, incarne à la perfection le son de notre époque, ses interrogations, ses doutes et aussi ses lubies. Avec son premier véritable album *DOGMA*, sorti sur son propre label après de nombreux très longs EP, le Philadelphien, installé de longue date à Berlin où il a fait ses armes aux platines, semble tourner le dos à son passé de clubber.
Si *Delusions of Grandeur (D.O.G.)*, son EP sept titres paru en 2023, était de son aveu même un outil de communication entre le DJ et le dancefloor, LSDXOXO endossant parfois le rôle d'un Green Velvet des débuts qui aurait été nourri aux influences jungle, techno, Baltimore club et ghetto house, *DOGMA* ralentit le tempo.
Fruit d'une période de quatre ans de *«découverte de soi et de guérison»*, inventif, inclassable et protéiforme, l'album empile les couches sonores, épaissit le son et démontre en onze titres toute la pertinence de la synthèse opérée par LSDXOXO. Reste désormais à trouver comment transcender l'éphémère pour continuer à briller.



SAM IBRAM

BENOÎT CARRETIER

LSDXOXO
DOGMA
(Fantasy Audio Group / Because Music)

ON Y CROIT



MOLLY DANIEL

Nilüfer Yanya Confessions intimes

La Britannique est de retour avec un album empreint d'un certain classicisme où il est beaucoup question de sa personnalité complexe.

A l'heure des playlists toutes puissantes et de l'écoute morcelée sur les plateformes, pourquoi sortir un album? Depuis quelques années, la question tourne, obsessionnelle, dans le cerveau de nombreux artistes. A juste titre. Mais visiblement, ce n'est pas un sujet pour cette chanteuse et guitariste britannique. Après nous avoir ravis il y a seulement un an et demi avec le lumineux et énergique *Painless*, on la retrouve déjà sur le devant de la scène avec onze chansons, peut-être moins électriques et énervées, mais tout aussi secouantes, émotionnellement parlant. Les lignes brisées, voire cabossées de son précédent disque ont laissé place à l'épanouissement de mélodies savantes, mais dépouillées, entre folk, pop et jazz. En studio avec son alter ego Will Archer, le tandem ainsi formé imagine une œuvre intime, cinématique par instants, dominé par le scintillement de la guitare acoustique. Ce retour en toute beauté vers une certaine forme de classicisme (oublié, les flirts drum'n'bass ou rap) est heureusement toujours dévié de l'autoroute du déjà-vu par les trouvailles ludiques de la production.
Même le questionnement un peu bateau («qui suis-je?», «où vais-je?», «pourquoi je fais ça?») qu'on comprend en filigrane de l'album réussit, sous l'emprise de la chaleur du voile délicat de sa voix, à nous remuer. Très vite, l'enchaînement merveilleux entre le grinçant *Method Actor* et l'apaisé *Binding* permet d'assimiler les milles facettes d'une personnalité complexe, mais dont la musique procure l'impression d'une parfaite limpidité à l'image aussi du presque tube *Ready for Sun (touch)*. Une belle réussite à mettre encore au compte de l'éternel label Ninja Tune, responsable également en cette rentrée de l'excellent *Cascade* de Floating Points. Avec quand même un léger bémol: le visuel de la pochette, un peu trash, inutilement racoleur, donnant à la sensible Nilüfer l'apparence d'une quelconque starlette de pacotille r'n'b. Mais pourquoi? Cela ne nous empêchera d'attendre son prochain disque avec impatience. La connaissant, cela ne devrait pas trop tarder.



NILÜFER YANYA
MY METHOD ACTOR
(Ninja Tune)

PATRICE BARDOT

Vous aimerez aussi

JONI MITCHELL
THE HISSING OF SUMMER LAWNS (1975)
Les mélodies en lignes brisées sont une des spécialités de la *«Lady from the canyon»*. Jazz-folk aventurier.

BECK
MELLOW GOLD (1994)
Pour son premier album, le Californien futur scientologue (beurk) épatant en malaxant les styles en mode lo-fi. Grand art.

CAT POWER
YOU ARE FREE (2003)
Débarrassée d'artifices de production, la fragilité de Chan Marshall bouleversante dans cette réinvention folk-rock.

VICTOR SOLF
Tout peut durer
On l'avait un peu perdu de vue. On retrouve l'ancien Her en pleine mutation, notamment vocale puisqu'il chante désormais en français. C'est une réussite. Comme un James Blake tricolore. Saisissant et troublant.

BLASÉ
Ice Comfortable
Moitié du duo Haute, entendu chez Agoria, le chanteur franco-américain séduit avec ce titre aux arrangements ludiques, subtilement balancé entre organique et électronique. On va s'intéresser à l'album.

DUSTER
Cosmotransporter
Inexplicablement en tendance sur TikTok, le duo californien Duster, impeccable depuis sa reformation de 2018, revient avec un album de treize titres entre shoegaze et slowcore, où le tempo sait s'accélérer. La preuve.

tsugi RADIO
Retrouvez cette playlist et un titre de la découverte sur *Libération.fr* en partenariat avec Tsugi radio


DR

CASQUE T'ÉCOUTES ?

Anne Le Ny

Actrice et réalisatrice

«Rhythm and blues et brushing impeccable: tout ce que j'aime»

On vient de retrouver ce visage familier de la fiction française dans la série *Ouija, un été meurtrier* sur France 3 (en replay sur la plateforme france.tv). Alors qu'elle termine le montage de son nouveau film en tant que réalisatrice, *Histoire d'un mariage*, avec Elodie Bouchez et Omar Sy, Anne Le Ny répond avec humour à notre questionnaire musical.

Quel est le premier disque que vous avez acheté adolescente?
La BO de *West Side Story* après avoir découvert le film en salle avec mon père, lors d'une reprise au Kinopanorama. Je l'ai écoutée en boucle, plaquée pendant des semaines contre l'armoire dans laquelle se trouvait la platine familiale. Le fil du casque était particulièrement court.

Votre moyen préféré pour écouter de la musique?
MP3.

Où préférez-vous écouter de la musique?
En marchant dans Paris. La traversée de la passerelle des Arts dans le sens rive droite-rive gauche peut sublimer n'importe quel morceau (ou presque).

Le dernier disque que vous avez acheté?
Je n'achète pas de disque, juste des morceaux sur mon téléphone. Le dernier, c'est *Silvera* de Gojira. Je ne les connaissais pas avant la cérémonie d'ouverture des JO. J'ai écouté en traversant le pont des Arts: ça le fait.

Est-ce que vous écoutez de la musique en travaillant?
J'ai fait (quand j'écrivais, jamais quand je répétais un texte), je ne fais plus: je suis bien trop influençable.

La chanson que vous avez honte d'écouter avec plaisir?
Le Chasseur de Michel Delpech.

Le disque que tout le monde aime et que vous détestez?
Les Mots bleus de Christophe.

Le disque qu'il vous faudra pour survivre sur une île déserte?
J'ai zéro chance de survie sur une île déserte, je ne sais ni pêcher, ni allumer un feu, ni construire une cabane. J'essaierai donc de m'éteindre dignement au son du Requiem de Fauré interprété par The Sixteen sous la direction de C. Elin Manahan Thomas à Saint Martin in the Fields.

Quelle pochette de disque avez-vous envie d'encadrer chez vous comme une œuvre d'art?
Ça ne me viendrait absolument pas à l'idée d'encadrer chez moi une pochette de disque. Et pourquoi pas une boîte de Campbell's soup tant qu'on y est?

Un disque que vous aimeriez entendre à vos funérailles?
Si j'ai vraiment la capacité d'entendre ce qui se passera à mes funérailles, je préférerais qu'il n'y ait pas de musique, afin de ne rien manquer de tout le bien qu'on dira enfin de moi ce jour-là.

Savez-vous ce que c'est que le drone métal?
Une arme de destruction massive?

Votre plus beau souvenir de concert?
Patti Smith, avec mon grand frère. Mon tout premier concert.

Allez-vous en club pour danser, draguer, écouter de la musique sur un bon sound-system ou n'allez-vous jamais en club?
Jamais en club.

Votre film musical préféré ou votre musique de film préférée?
Tous en scène de Vincente Minnelli!

Quel est le disque que vous partagez avec la personne qui vous accompagne dans la vie?
L'album *21* d'Adele, ce qui demande beaucoup d'optimisme car ça ne parle quand même que d'échecs amoureux…

Le morceau qui vous rend folle de rage?
It's a Man's Man's World de James Brown. Monument de vanité boursouflée et de condescendance macho.

Le dernier disque que vous avez écouté en boucle?
Je n'écoute plus rien en boucle depuis ma surexposition à *West Side Story* à 11 ans. J'ai épuisé mon capital «écoute obsessionnelle» sur un seul album.

Le groupe dont vous auriez aimé faire partie?
The Ronettes. Rhythm and blues et brushing impeccable: tout ce que j'aime.

La chanson ou le morceau de musique qui vous fait toujours pleurer?
Ma plus belle histoire d'amour. Barbara…

Recueilli par **ALEXIS BERNIER**

SES TITRES FÉTICHES
JEANNE MOREAU
Le Tourbillon (1962)
THE BEATLES
Eleanor Rigby (1966)
BRUCE SPRINGSTEEN
The River (1980)

NE PAS CONFONDRE: DAVE ET DAVE

Ils s'écrivent de la même manière mais n'ont rien en commun



Dave des Pays-Bas

De son vrai nom Wouter Otto Levenbach, Dave, le chanteur néerlandais à la blondeur aveuglante, a connu la gloire en France à l'époque où Maritie et son mari Gilbert Carpentier régnaient sur les variétés télévisées. Dans les années 70, le couple en avait fait un des invités réguliers de leurs shows aux décors guimauves et aux costumes pailletés, *Numéro Un* ou *Top à*, aux côtés de Joe Dassin, Carlos, Sheila ou de l'inévitable Sardou. Les plus anciens ne peuvent avoir oublié ses tubes *Vanina* ou *Du coté de chez Swann*. Après une traversée du désert dans les années 80, Dave connaît un retour de gloire en devenant animateur de télévision, vendeur de fromage hollandais dans des pubs rigolotes et icône queer au kitch totalement assumé, après un courageux coming out.



Dave du Royaume-Uni

De son vrai nom David Orobosa Omoregie, Dave, qui se fait parfois appeler Satan Dave, est un rappeur anglais né à Brixton en 1998. Séduit par le hip-hop dès son plus jeune âge, il publie son premier EP, *Six Paths*, en 2016 à seulement 18 ans. Comme beaucoup de ses camarades, ses textes mélangent réflexions sur la déliquescence de la société britannique et propos plus intimes. Son premier album, *Psychodrama*, sort en 2019 et remporte le très prestigieux Mercury Music Prize. Le suivant, *We're All Alone in This Together*, est tout aussi chaleureusement accueilli en 2021. Pourtant, tout comme son homonyme hollandais, c'est à la télévision qu'on le retrouve ensuite, comme réalisateur de plusieurs de ses propres clips, mais aussi comme acteur dans la série policière *Top Boy*. Coïncidence?

AGENDA

Faire dialoguer musique et patrimoine. Voilà l'ambition de l'association poitevine Echobuage, organisatrice de **Rendez-vous #1** entre les murs d'une église de Poitiers. A l'occasion des Journées européennes du patrimoine, le quatuor à cordes de l'ensemble Ars Nova et la compositrice américaine Christina Vantzou feront pour l'occasion dialoguer les partitions minimalistes du compositeur estonien contemporain Arvo Pärt et les compositions électroniques de Vantzou. Pointu.

Ce samedi à Poitiers, église Saint-Jean de Montierneuf.


Yoa est au Havre, ce samedi. PHOTO LARA DENOVA

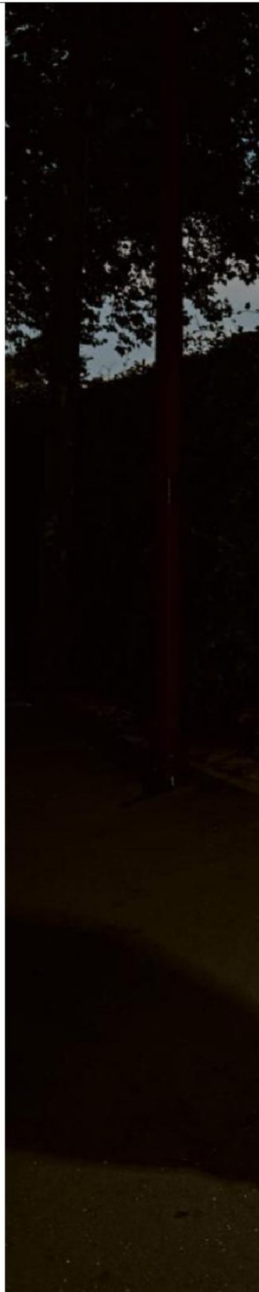
Quel meilleur terrain de jeu pour un festival que le patrimoine architectural unique d'une ville comme Le Havre ? Unique en France, **Béton Le Havre** associe ainsi architecture, à travers des conférences, ateliers et balades, et une programmation musicale éclectique. Au programme de cette dernière nuit de festivités, entre autres, les épatantes Vanille et Yoa, les trublions Isaac Delusion et l'indestructible pilier French Touch Etienne De Crécy.

Ce week-end au Havre.

Plus au sud, le festival marseillais **Utopia** est l'un des autres immanquables de cette fin septembre. Entièrement dévolu aux cultures électroniques, Utopia investit le site de la Friche la Belle de Mai pour deux nuits pied au plancher. Rendez-vous ce vendredi d'ouverture des hostilités avec Ellen Allien, Elise Massoni, Paula Temple, Canblaster ou encore François X. Lourd.

Vendredi à Marseille, Friche la Belle de Mai.

LIVRES/


Lucie Taïeb, à Paris, le 18 septembre.

Recueilli par **FRÉDÉRIQUE ROUSSEL**
Photo **FRÉDÉRIC STUCIN**

Lucie Taïeb «Penser ensemble les strates de ce paysage minier»

Rencontre avec l'autrice de «la Mer intérieure», récit documentaire et littéraire sur les traces de villages de l'ex-Allemagne de l'Est, rasés pour exploiter des mines aujourd'hui reconverties en lacs.

Le lieu fait écho: rendez-vous à la Petite Sœur, c'est le titre exact du dernier livre de Mariana Enríquez, qui se trouvait à cette même place dans les pages de samedi dernier. Chez l'écrivaine argentine, «la petite sœur», c'est Silvina Ocampo, la nouvelliste et compatriote excentrique. A Paris, la Petite Sœur, c'est le nom d'un bar sur l'exquise place Michel-Audiard, dans le XIVe, et «la petite sœur» ici, c'est s'en remettre un.

Déjà au comptoir, Lucie Taïeb débarque de Brest où, universitaire, elle enseigne les études germaniques en ses débuts de semaine. Son premier livre, le recueil de poésie *Tout aura brûlé* a été publié aux Inaperçus (2013), son premier roman *Safe* est paru à l'Ogre (2016), le deuxième *les Echappées* (2019) a eu le Wepler, et son premier récit documentaire *Freshkills* est sorti en 2019 (Varia puis La Contre-allée). Un peu multipistes donc, Lucie Taïeb inaugure en cette rentrée la collection «Terra Incognita» chez Flammarion, qui veut explorer le monde en quête de nouveaux concepts et idées. *La Mer intérieure* emmène dans une région minière, le bassin de la Lusace, dans le Brandebourg, en ex-Allemagne de l'Est, où des villages ont été rasés malgré l'opposition des habitants pour exploiter des mines à ciel ouvert, puis les cratères ont été comblés avec des projets de parcs ou de lacs. A travers un récit documentaire et littéraire, troué de poésie, l'écrivaine arpente des paysages et des lieux de vie, écoute les témoins, ramène au jour ce qui est toujours là, et ce qui est en elle.

Comment avez-vous eu l'idée d'enquêter sur ces villages disparus ?

En 2018, j'étais à Berlin, en train de terminer *Freshkills*, sur l'une des plus grandes décharges du monde, et j'avais envie de partir de nouveau dans un lieu. Or quelqu'un me raconte qu'enfant, il jouait sur le site d'une ancienne mine. J'entends d'autres récits similaires. De nombreux enfants ont dû faire du toboggan dans des mines désaffectées. Et quand j'apprends qu'une mine va être transformée en lac, j'ai pensé à quelque chose de purement schématique: une inversion des triangles, le tas de déchets transformé en parc et le creux de la mine à l'abandon devenu un lac.

Pourquoi le lieu vous attirait-il ?

Je m'intéresse en général à l'identité d'un lieu. Ce lieu a été une mine, et désormais c'est un lac qu'on promeut déjà. Ce qui m'intéresse aussi, c'est cette énergie de promotion d'une nouvelle identité et ce que ça suppose d'effacement. Le discours qui dit que ce sera bientôt un lac où on finira par oublier que c'était une mine est une tentative de penser ensemble les différentes strates de ce qu'a été ce lieu.

Une maison au bord d'un cratère, un couple âgé dans des ruines… Pourquoi débuter par cette image ?

Beaucoup d'images m'ont marquée dans ce projet, celle du couple Domain en particulier. Figures de résistance, ils ont refusé de partir. Deux personnes qui traversent un village dévasté en désignant des espaces qui ne sont plus là ont quelque chose de déchirant. Je voulais ouvrir le récit avec eux.

Aimez-vous partir d'une image ?

Je travaille avec une image, ou avec une scène dans mes romans, dans une contemplation qui étire le temps. La photographie devient alors autre chose qu'une image figée d'un moment. C'est une manière de percevoir aussi des lieux. Je peux m'y replonger et être en contact avec des strates intérieures. Quand je n'ai pas d'appareil, j'ai aussi une manière de prendre des photos mentalement pour pouvoir décrire après. Dans mes fictions, je pose une scène dans mon imaginaire, une image figée, qui devient comme plusieurs extraits arrêtés d'un film. Comme si je venais dans la scène et que j'explorais cet espace imaginaire.

Les mines à ciel ouvert de la région de Lusace ferment progressivement pour arrêter les centrales polluantes à charbon. Quelle était la position des habitants des lieux dont vous parlez ?

Ils n'étaient pas du tout anticharbon et sont souvent mineurs. La mine s'étend et elle dévore leur village, mais ils veulent quand même le sauver. Il y a des tensions et des ambivalences. Un militant écologiste qui a occupé un village m'a expliqué que le combat de sa vie, c'est la lutte contre le charbon, contre les émissions de CO_2, à la différence des habitants eux-mêmes.

La chute du Mur n'a rien changé au processus…

Les personnes en parlent avec un sentiment d'absurde. Avant la chute du Mur, on savait qu'on n'avait pas une grande latitude. On pouvait juste écrire à Honecker et protester en vain. Il y a donc eu cette illusion: maintenant qu'on est en démocratie, on va pouvoir faire valoir nos droits. La réponse amère de la démocratie, c'est oui vous pouvez, mais si la loi qui permet de détruire des villages n'existe pas, on se débrouillera pour la créer. Après la chute du Mur, le maire d'Horno qui avait lutté pour protéger son village, disait ainsi qu'on lit la Loi fondamentale *[la Constitution, ndlr]* comme un livre policier. On imagine le *page turner* ! C'est terrible. Et après il y a la compensation. On détruit, donc c'est bien normal d'en donner une. Ce sont des pratiques courantes. On détruit un village, on en propose un autre, on détruit l'habitat naturel des chouettes, On crée un perchoir. On a l'impression d'une forme de justice, en réalité c'est un blanc-seing pour toutes les destructions. On promet de réaménager la Spree dans son cours d'origine. Allez parler à des géologues ou des géographes de ce que c'est que le cours d'origine d'un fleuve !

Vous allez aux Archives des villages disparus (VAD), on a l'impression d'être en pleine fiction.

Le nom est fou. Je ne savais pas exactement où j'allais. C'est en sortant du musée, que j'ai compris que j'étais dans le nouveau village. Il a été cofinancé par l'entreprise suédoise qui a racheté la mine. Sans faire du journalisme, cela m'intéresse de prendre ce qui est là, d'en rendre compte et ensuite de dire «oui mais». Il n'y a pas un mot au VAD sur la lutte des militants écologistes et sur la milice de la mine qui les a délogés avec la police. Le récit est un consensus entre villageois et représentants de la mine.

Pourquoi le choix d'un récit documentaire ?

J'ai rêvé que j'étais une géographe ou une anthropologue, mais je ne

savais pas ce que je cherchais et je ne savais pas non plus exactement ce que j'étais. Mais j'avais exclu l'idée d'écrire un roman. Là, il y a un village, il y a des voix, et une grande partie du livre est un travail d'écoute, de lecture, de retranscription et de traduction de l'allemand. Il n'y a aucune règle en littérature et ce n'est pas une prescription, mais je ne me sentais pas de prendre ces voix pour les mettre dans ma fiction. Ma fiction, c'est mon théâtre, mes obsessions. Elles reviennent ici, mais ne sont pas au centre. Le centre de gravité, c'est l'histoire des villages, de leurs habitants et de leur lutte. J'ai pensé à un récit littéraire, en songeant par exemple à un texte admirable, *Yucca Mountain* de John d'Agata (Zones sensibles, 2012), une enquête sur le stockage des déchets nucléaires mêlés à des éléments biographiques.



LUCIE TAÏEB
LA MER INTÉRIEURE. EN QUÊTE D'UN PAYSAGE EFFACÉ
Flammarion, 176 pp., 21 € (ebook : 14,99 €).

Vous aussi vous tressez votre récit d'éléments autobiographiques, entendez-vous des échos ?
Au départ, je voulais écrire l'histoire d'un paysage en mutation, mais je n'avais pas anticipé les effets qu'elle aurait sur moi. Le Brandebourg, c'est quand même très loin de moi, même si je suis germaniste. Or j'ai vraiment été bouleversée par les images, les récits, par cette vie au bord de l'abîme. Quand j'ai commencé à écrire, d'autres choses ont surgi. Je me sers de mes sensations, de mes ressentis pour essayer de comprendre quelque chose des lieux. Je suis mon propre outil de perception, comme un appareil photo ou un enregistreur, sauf que c'est ma sensibilité. Dans cette méthodologie bien huilée, il y a parfois des résonances que je ne contrôle pas. J'ai l'impression que le deuil de ma mère et des épisodes parfois fictionnalisés peuvent donner à comprendre quelque chose de la part spectrale de cette histoire.

Est-ce nouveau cette dimension intime dans vos livres ?
Dans *Freshkills*, c'est souterrain. Avec celui-ci, pas mal d'éléments autobiographiques sont ressortis avec l'écriture. J'ai laissé ceux dont l'étrangeté était telle que ça devait faire sens, et ceux sur la mort de ma mère, parce que la question de la perte faisait écho. L'indécence de la compensation est aussi assez flagrante. L'expérience de la perte est universelle, mais quand on perd quelqu'un qu'on aime, il n'y a pas de compensation. Et la façon de le raconter est importante. Si je prends l'histoire de ces villageois par la fin, ce sont des losers. Partir de leur lutte donne un autre récit. Ce que je ne racontais pas, c'est que j'ai perdu ma mère à 18 ans, une histoire triste qui n'a aucun intérêt en tant que tel. Par contre, une femme enceinte apprend qu'elle est malade, et pendant dix-huit ans, elle se bat pour accompagner son enfant jusqu'à l'âge adulte, a une autre valeur.

Vous lisez *Michael Kohlhaas* de Henrich von Kleist, sur une injustice et une exigence de réparation. Pourquoi ?
Avoir *Michael Kohlhaas* en contrepoint faisait partie de mon projet d'origine, travailler sur les affects de la perte. Que fait-on quand on vous propose cette mutation que vous n'êtes pas prêt à accepter, voir votre village rasé, la mine fermée. C'est amertume sur amertume. Mon idée était que la réponse pouvait être la violence, la guerre. On n'accepte pas et la colère nous dévore. Mais ce n'est pas ce qui s'est passé ou très peu. *Michael Kohlhaas* me permettait de revenir sur la question de la compensation. On lui a saboté ses deux chevaux et il demande qu'on les lui rende. L'injustice et l'impunité du prince génèrent la fureur. Quel affect peut répondre à la violence d'Etat ? Ce peut être la mélancolie, le désespoir, la colère…

Vous déterrez la violence passée.
C'est l'intérêt de venir de l'extérieur. Les personnes qui vivent là ont subi ces violences et n'ont parfois pas pu les digérer. Quand je vois le nouveau village, je peux me dire qu'il y a des enfants qui y naissent et il a l'air plutôt chouette. En même temps, je peux me permettre, moi dont ce n'est pas l'histoire, de voir l'absence du village qu'ils ont perdu. Tout comme je peux me permettre de dire la violence inouïe subie de destruction, de mépris, de déni de justice. A la fois la ressentir d'une certaine manière, sans qu'elle me soit adressée, et la faire exister. L'attention actuelle sur des lieux comme la mine est significative de l'intérêt croissant pour ce qui est à l'extérieur d'une espèce de bulle fictive, d'une vie où l'énergie arrive, et on ne se demande pas d'où elle vient. Les déchets repartent, on ne se demande pas où ils vont. Le hors-champ est de plus en plus présent. Pendant longtemps, on ne s'est pas soucié du village disparu ni de l'espace de la décharge, maintenant on s'en soucie.

A plusieurs moments, vous parlez d'une présence près de vous, vous-même à une autre époque. Qu'est-ce que signifie ce dédoublement ?
Il y a de la fiction dans mon texte. Le dédoublement aborde la question du vrai, de l'identité. Cette idée se trouve également dans mes romans : nos propres identités figées sont elles-mêmes des identités fictives qui existent telles qu'elles pour être fonctionnelles dans un monde où les individus doivent être efficaces. Je crois au contraire qu'on a des identités fluctuantes, floues, on se raconte qui on est, on se souvient de qui on a été… Tout est dans *la Recherche*. Il y a une stratification des différentes personnes qu'on a été au cours de nos vies. Il en va de même des paysages.

Vous donnez quand même une vraie matérialité à la jeune fille que vous étiez en 2000.
C'est une croyance. Cet endroit où on est, un café qui s'appelle la Petite Sœur, avant c'était un restaurant avec un autre nom, et même s'il n'est plus là, je pense que d'une certaine manière, il est toujours là. Donc moi, si je vais à Berlin en 2000, et que j'y retourne en 2018, ce que j'ai vécu en 2000 à Berlin m'a induit à avoir des espèces de courts-circuits temporels. Et je peux me croiser. C'est peut-être irrationnel, j'y crois. Ça me permet de retourner dans des lieux et d'essayer de percevoir les choses absentes. ◆

LIVRES/ POCHES

CHRIS DE STOOP
LE LIVRE DE DANIEL
Traduit du néerlandais par Anne-Laure Vignaux. Christian Bourgois, 320 pp., 10,50 €.



«C'était une figure connue, on le considérait comme quelqu'un d'à part, quelqu'un vivant en dehors du temps, en dehors de la société. [...] Il faisait ce qu'il avait à faire, vivait sa vie et, à la fin, il disparaîtrait en même temps que sa vieille ferme.»

Susie Boyt, lignée de cœur Le duo fragile d'un bébé et sa grand-mère

Par VIRGINIE BLOCH-LAINÉ

Dans ce splendide roman britannique, l'humain est étudié de pied en cap, depuis l'état de nourrisson jusqu'au troisième âge. Les femmes y sont plus présentes que les hommes. Mais les mères, même quand elles sont là, ne donnent pas toujours le meilleur d'elles-mêmes à leur fille. Le titre, *Amours manquées*, évoque, non pas des relations amoureuses, mais des mères qui passent à côté de leur fille. L'histoire se passe à Londres. Ruth, la narratrice de tous les chapitres sauf du dernier, est professeure. Elle est la mère d'Eleanor, qu'elle a élevée seule. Le père d'Eleanor les *«gratifiait»* de sa présence une heure par semaine. On ignore pourquoi, mais Eleanor va très mal. Qui est responsable de ce mal-être? La cause d'ailleurs en revient-elle à quelqu'un en particulier? Cette incertitude constitue l'essence du genre romanesque ainsi que l'une des qualités de ce livre qui en fourmille. Eleanor est toxicomane et ne voit quasiment jamais Ruth qui, elle, essaie sans relâche et délicatement de conserver des liens avec sa fille et de la protéger comme elle le peut. Si bien que lorsque Eleanor met au monde une fille à son tour, avec un homme qui disparaît très vite, Ruth propose de s'occuper de l'enfant, Lily. La façon dont les parents acceptent cette offre est déconcertante: Lily glisse des bras de ses parents à ceux de sa grand-mère. Rien n'est appuyé dans *Amours manquées*, rien n'est violent, la colère n'éclate pas, personne ne crie alors que les personnages souffrent. Ruth a un génie maternel. Elle observe bien Lily, elle lui laisse de l'autonomie, elle l'admire et la décrit en des termes qui manifestent de l'esprit. Ruth remarque l'humour de Lily, notamment: *«Quelle brillante idée d'être bébé et de passer beaucoup plus de temps à rire qu'à pleurer.»* Elle se dit aussi: *«Hors de question que Lily ait une enfance* rapiécée, *un service de réparation, quelque chose de décousu et de provisoire. Je refusais de* prendre le relais. *Elle recevrait tout ce qu'on pourrait lui donner.»* Ruth est souvent entourée de sa meilleure amie, Jeane, également professeure, ironique et plus pessimiste que Ruth sur la nature humaine. Jeane se méfie d'Eleanor et en parle sévèrement, ce qui n'est jamais le cas de Ruth. La fin du roman confirme que Jeane est une femme formidable.
Le texte suit l'évolution d'année en année du couple fragile et soudé que forment Ruth et Lily. Eleanor est toujours présente, soit à travers les souvenirs que nous en livre Ruth, soit parce qu'Eleanor approche sa mère. L'autrice d'*Amours manquées*, Susie Boyt, est née en 1969. Ce roman est son septième et le premier traduit en français. Boyt aime ses personnages et ne les juge pas, un talent qu'on ne peut s'empêcher de rapprocher du fait que Susie Boyt est l'arrière-petite-fille de Sigmund Freud (et la fille du peintre Lucian Freud). Dans des pages magnifiques, elle regarde la mort en face. Lily prend la parole dans le dernier chapitre et rapporte les gestes et les mots qu'a sa grand-mère avant de s'éteindre. Lily pense alors: *«Il faudra que je pense à faire des blagues dans mes derniers instants.»*

SUSIE BOYT AMOURS MANQUÉES
Traduit de l'anglais par Stéphane Vanderhaeghe, la Croisée, 240 pp., 21,10 € (ebook: 15 €).

Richard Ford, Charcot au pays de «Fargo» Retour du héros au long cours Bascombe

Par PHILIPPE LANÇON

Frank Bascombe, le héros à la vie presque ordinaire de Richard Ford, est né au roman en 1986, dans *Un week-end dans le Michigan*. Il avait 38 ans, soit quatre ans de moins que son créateur, quelques échecs et un deuil impossible. L'un de ses deux fils était mort, enfant, d'un cancer. Il en est de nouveau question dans *le Paradis des fous*: plus on vieillit, plus le miroir qu'on promène au bord de la route reflète des souvenirs qui nous définissent et nous ralentissent. Ensuite, il avait divorcé. Après avoir publié un recueil de nouvelles, il avait renoncé à être écrivain pour devenir journaliste sportif. Dès la première page de son existence, il avait ce ton de constat fataliste, raisonnablement optimiste, qui a permis au lecteur, ce directeur des ressources humaines, de l'embaucher en CDI: *«Pendant ces douze années ma vie n'a guère été désagréable, et elle ne l'est pas plus aujourd'hui. Pour l'essentiel elle a même été formidable. Bien qu'en vieillissant les choses m'effraient chaque jour davantage, et qu'il me semble toujours plus évident que des catastrophes risquent de vous arriver à tout moment, et vous arrivent bel et bien, peu d'inquiétudes réelles m'empêchent vraiment de dormir.»*
Une nouvelle catastrophe intime est arrivée, vous allez voir, mais, à 74 ans, Frank Bascombe dort quand même, que ce soit dans un vieux camping-car glacé ou dans la chambre d'un motel du Midwest. Il reste un écrivain raté, un moraliste sur la route, un père honorable et, somme toute, *un solide Américain*. Qui continue sur le même ton: *«Avec l'âge, la réticence et l'acquiescement se confondent souvent.»* Ce double mouvement définit aussi bien le caractère du personnage que le style de l'auteur, cette prose à la fois électrique et grise, naturaliste et raffinée, d'une neutralité nerveuse. Plus que jamais et même un peu trop dans *le Paradis des fous*, le lecteur est entre tension musculaire et mauvaise digestion. Il ne sait jamais si c'est trop dur ou trop mou.

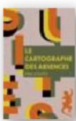
Trou dans le cœur. Dans les trois autres livres qui lui furent consacrés après *Un week-end dans le Michigan* et avant *le Paradis des fous* (*Indépendance, l'Etat des lieux, En toute franchise*), Frank Bascombe était devenu agent immobilier. Retraité, il le reste: on est en Amérique, ce pays où le repos semble aussi rare que la seconde chance. Il a eu pas mal d'aventures, épousé une autre femme, qui s'éloigne en effectuant des voyages humanitaires en Asie. Il a toujours des rapports difficiles avec sa fille, mariée à une femme. Quand elle lui pose une question, agressive et agacée, il ne répond pas ce qu'il pense, car *«les lesbiennes ne croient jamais ce que disent un homme, que je sache»*. Il a fait un léger AVC et il a un petit trou dans le cœur. Il est toujours démocrate, ce qui nous vaut ce portrait de Trump, vu à la télé à l'aéroport de Detroit: sa *«face bouffie [...] remplissait l'écran avec ses yeux globuleux, sa lippe et ses bras croisés à la Mussolini. Je ne pouvais pas en détacher les yeux, ses membres boudinés, son menton prognathe, cette façon de regarder dans toutes les directions pour quêter une approbation qui ne lui suffisait jamais»*. La politique, c'est physique; mais aussi moral: *«Les républicains se figurent tous qu'ils veulent ouvrir les portes aux gens, mais à condition d'entrer les premiers.»* Bonne définition de la droite.
Il y a beaucoup de «moralités» molles ou obscures, dans *le Paradis des fous*, par exemple ceci: *«Villes et cités survivent et prospèrent, toutes tant qu'elles sont, en orientant les comportements humains vers une idée fabriquée à la structure lâche – la témérité délibérée par exemple – afin que leurs habitants successifs ne souffrent pas d'un aléatoire confondant.»* On voit à peu près ce qu'il veut dire, et qui s'applique bien à ce magma puissamment informe qu'est la ville américaine, mais on s'y perd à peu près autant que dans un quartier de Los Angeles – ou dans *le Paradis des fous*. On tombe aussi sur des sentences assez claires: *«Le centre commercial ressemble à un hôpital où la maladie est la norme.»* La laideur américaine sature le paysage du dernier épisode de la vie de Frank Bascombe. Il débute dans le Minnesota et s'achève sur le mont Rushmore, dans le Dakota du Sud, avec vue sur les grandes gueules de pierre.
C'est la Saint-Valentin. Il regarde le pays froid et hideux qu'il traverse comme s'il était mort, et cependant bien vivant. Tout est pesant, mais tout mérite d'être vécu. Il se demande ce qu'est le bonheur, cette idée vaine. Ça le conduit, en homme concret, à se poser des questions sans réponses: *«Pourquoi nous ne faisons pas les choses? Question bien plus riche que: Pourquoi nous les faisons?»* Alain, l'auteur des *Propos sur le bonheur*, faisait comme lui le lien entre bonheur et volonté. Il lui aurait dit que si un homme se plaint de ne pas avoir fait de sa vie ce qu'il voulait, c'est qu'il ne le voulait pas vraiment. Le philosophe normand a cette phrase qui, d'une certaine façon, s'applique à Frank Bascombe: *«On peut aussi appeler destinée cette puissance intérieure qui finit par trouver passage.»* Mais quel passage?



Ça sent le mauvais café et ça caille sec. Ici au

Nacelles. Si Frank est momentanément installé à Rochester, Minnesota, c'est pour y accompagner son second fils, Paul, atteint à 47 ans d'une maladie épouvantable et incurable: la maladie de Charcot. Une célèbre clinique neurologique, Mayo, a pris celui-ci en charge. On est dans un roman américain: les détails de la maladie ne nous sont pas plus épargnés que ceux des supermarchés et des

MIA COUTO
LE CARTOGRAPHE DES ABSENCES
Traduit du portugais par Elisabeth Monteiro Rodrigues.
Métaillé, 360 pp., 12 €.



«Le lendemain matin, on me remet une drôle de boîte dans ma chambre d'hôtel. Je pose le paquet sur le lit. Des documents dactylographiés, des photographies et de vieux papiers gribouillés tombent sur le drap.»

MARIE-HÉLÈNE LAFON
LES SOURCES
Le Livre de poche, 128 pp., 7,40 €.



«Ils se sont mariés un 30 décembre, et elle pense souvent qu'elle est entrée, en se mariant avec lui, dans une sorte d'hiver qui ne finira pas. Toujours elle a vu des vaches, des prés, des fermes, c'est son monde et elle n'en a pas rêvé d'autre.»



Québec, en 2016. PHOTO BERTRAND CARRIÈRE. AGENCE VU

motels, ces *«eaux territoriales du kitsch»* où les deux hommes naviguent, le plus jeune ne cessant de dire des cochonneries au plus vieux et de se casser la gueule. Ils forment un duo picaresque, dans le genre Don Quichotte et Sancho Pança, mais leurs dialogues sont trop longs. Le meilleur du livre est dans les portraits des gens qu'ils croisent, des ours plus ou moins joviaux perdus dans la neige et le bricolage. Ça sent le mauvais café et ça caille sec, comme dans *Fargo*. Frank a décidé que lui et son fils prendraient la route pour aller voir le mont Rushmore. Pour cela, ils ont acheté un camping-car au Paradis des fous, *«comptoir de bord de route [...] qui propose à la vente et à la location des voiturettes de golf, des fosses septiques, des toilettes sèches, des motoneiges, des nacelles d'élévation, d'immenses drapeaux américains, des pierres tombales prêtes à graver, des toboggans aquatiques en pièces détachées, et une flotte de vingt-cinq véhicules de loisir dans la neige verglacée»*.
Le titre original, *Be Mine*, signifie: sois à moi. Le titre français est une trahison admissible: le roman est un bric-à-brac qui ressemble à cette Samaritaine pour pauvres du Midwest, et qui conduit naturellement vers la mort. L'Amérique que Frank traverse avec son fils semble elle aussi atteinte d'une maladie de Charcot, mais ce qui s'éteint en elle, ce ne sont pas les nerfs: c'est le goût et ce qu'on pourrait appeler l'art de vivre. ◆

RICHARD FORD
LE PARADIS DES FOUS
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Josée Kamoun, L'Olivier, 375 pp., 24 € (ebook: 16,99 €).

Tamás Gyurkovics, prises de tête d'un héros

Le parcours de Zvi Spielmann, chargé de gérer les jumeaux d'Auschwitz

Par **NATALIE LEVISALLES**

Ce livre se présente comme un roman mais c'est en réalité une version légèrement fictionnalisée d'une enquête historique. Il n'en est pas moins intéressant, notamment parce que, grâce à lui, on découvre qu'il existe aussi une banalité du bien.
Tel-Aviv, Israël, années 50. Zvi Spielmann a une femme, deux enfants, une famille aimante et chaleureuse, un poste de comptable au théâtre Cameri. Comme tous leurs voisins de la rue Bitzaron, les Spielmann sont des survivants des camps. Avant même que, en 1961, soit jugé Adolf Eichmann (à propos duquel Hannah Arendt avait proposé le concept de banalité du mal), d'autres procès, moins retentissants mais très suivis, se tiennent dans le pays. Ceux des juifs qui auraient plus ou moins collaboré avec les assassins. Personne n'accuse Zvi mais lui se sent coupable. Il est par ailleurs torturé par des migraines. Métaphore un peu lourdingue de la culpabilité? On verra.
L'autre sujet de ce récit, c'est la présence d'enfants jumeaux à Auschwitz. A son arrivée dans le camp après avoir été déporté de Hongrie, Zvi Spielmann, 29 ans, est chargé de gérer trente jumeaux âgés de 9 à 15 ans sur lesquels le docteur Mengele pratique ses expériences «médicales». Les garçons ne doivent pas avoir la moindre égratignure. *«Le docteur dit dès le début qu'une pomme gâtée ne lui sert à rien. Il faut la jeter aux ordures, sinon elle va pourrir tout le panier.»* Spielmann surveille les enfants, comme on le lui a ordonné. Pour le reste, il prend des initiatives. Il leur donne des cours – histoire, géographie, allemand – et surtout, il en fait des *«compagnons d'armes»*: pas de cafardage, mise en commun de la nourriture et utilisation des prénoms au lieu des sobriquets qui sont de mise dans le camp. Un jour particulièrement terrible, une odeur atroce monte des fossés où brûlent les corps des Tziganes assassinés. Zvi fait une promesse: *«Quand la guerre sera finie, je raccompagnerai chacun de vous à la maison.»*

> «Le docteur [Mengele] dit dès le début qu'une pomme gâtée ne lui sert à rien. Il faut la jeter aux ordures, sinon elle va pourrir tout le panier.»

Procès symbolique. Janvier 1945, le camp est libéré, Zvi prend la route avec les trente garçons. Traversée de la Pologne, des antisémites toujours en forme, des militaires soviétiques indifférents. Mais ils rencontrent aussi bonté et compassion. Un soldat leur trouve un train, un paysan ouvre une grange. A Jaroslaw, des gens leur offrent pain et lait caillé, *«comme s'ils éprouvaient des remords à cause d'une faute ancienne qu'ils auraient commise contre nous»*. Au bout de quarante jours, le groupe arrive à la frontière hongroise. Ils se séparent.
Quarante ans plus tard, on retrouve Zvi à Tel-Aviv, avec ses migraines et son sentiment de culpabilité. En l'absence de Mengele qu'on n'a pas retrouvé, un procès symbolique est organisé à Jérusalem en 1985, avec le témoignage des survivants, dont les jumeaux. Quand Spielmann arrive au bout des 45 minutes qui lui ont été accordées, il se tait, attend les accusations et les insultes. Un tonnerre d'applaudissements éclate dans la salle. Fin du récit ou presque.
On l'a dit, le livre de Tamás Gyurkovics n'est pas vraiment un *«roman inspiré de la vie de Zvi Spiegel»*. En dehors de deux chapitres, il est inspiré de la thèse universitaire soutenue par l'historien Yoav Heller en 2013 sous le titre: *The History of Zvi Spiegel: The Experience of Mengele Twins and Their Protector During the Holocaust and its Aftermath*. Dommage que l'éditeur n'ait pas jugé bon de le mentionner. D'autant que l'auteur ne s'en cache pas du tout; il en parle longuement dans une interview donnée en 2019 au média *168* au moment de la parution du livre en Hongrie.

Malaise. Gyurkovics a donc repris l'impressionnant travail de Heller. Tout était déjà là, dans les moindres détails, le travail au théâtre Cameri, la migraine et aussi le malaise, le silence. Près de 300 pages d'une formidable enquête historique. L'exposé précis des faits, la description infiniment perspicace du parcours complexe d'un homme tourmenté, la pénétrante analyse des enjeux éthiques et psychologiques. Le plus bouleversant peut-être, c'est que, même quand son rôle de guide et de sauveur des jumeaux est reconnu, Spiegel (son vrai nom) reste mal à l'aise, il n'a jamais voulu endosser le costume du héros.
Et puis il y a la réflexion passionnante de l'historien sur l'évolution de Zvi Spiegel. Comment, de type plutôt bien, mais ordinaire, banal, il s'est transformé jusqu'à devenir l'homme qui prend en charge les enfants, leur apprend la solidarité et risque sa vie pour sauver les leurs. ◆

TAMÁS GYURKOVICS MIGRAINE. UNE HISTOIRE DE CULPABILITÉ. Traduit du hongrois par Natalie Zaremba-Huzsvai et Charles Zaremba, Viviane Hamy 404 pp., 23,50 € (ebook: 16,99 €).

LIVRES/ POCHES



RACHID BENZINE
LES SILENCES DES PÈRES
Points, 144 pp., 6,95 €.

«Il a fallu qu'il meure pour que je revienne. Vingt-deux années. Les mêmes visages. Ceux d'enfants devenus pères, de pères devenus grand-pères, de petits-enfants qui grandissent à l'ombre des mêmes tours. Tout disparaîtra avec eux.»

Emma Becker de «Mal joli» en pis L'amour, le sexe… un roman qui démarre bien puis s'étiole

Par **QUENTIN GIRARD**

Emma Becker aime les hommes. Elle sait qu'elle ne devrait pas, que ce serait plus simple de les trouver nuls (ce qu'ils sont) et de s'en débarrasser comme de vieilles chaussettes une fois consommés, mais elle ne peut pas s'en empêcher. Avec elle-même, son corps, sa vie, ses états d'âme, elle en a fait le sujet principal de ses préoccupations littéraires (au moins, comme ça, ils servent à quelque chose). Dans *le Mal joli*, l'autrice décrit sa passion amoureuse adultère tout en se débattant avec sa culpabilité de femme qui a un compagnon et deux enfants. Le pitch vous rappelle quelque chose? C'est normal, c'est à peu près le même que *l'Inconduite* (2022), son précédent ouvrage chez Albin Michel, son éditeur principal qui la porte au moment des rentrées littéraires (entre-temps, elle a publié l'excellent et discret *Odile l'été*, chez Julliard, l'année dernière).

Les 80 premières pages (sur plus de 400) disent le meilleur d'Emma Becker: on retrouve sa liberté absolue de ton, son humour, ses réflexions sur l'amour, les tromperies, le sexe, les corps, sa capacité à ne rien s'épargner, à traiter tous les détails, même les plus intimes. On se dit qu'on a là la grande écrivaine de l'adultère de notre époque. Et aussi de l'anulingus, ce qui n'est pas le moindre des titres de gloire.

L'autrice est à la campagne, elle s'ennuie. En bonne Bovary, elle a bien un amant du coin sous le coude, mais bon. Elle écrit: *«L'histoire avec Pierre-André, semblable à toutes celles qu'il avait pu avoir avec les autres femmes de la région, sentait le confort, les petits arrangements qui ne blessent personne. Et ne blesser personne, c'est moralement juste, ça n'empêche ni de dormir, ni d'aimer son enfant et son mari – mais comment j'allais faire pour m'esquinter, moi? Puisqu'il semblerait que toute ma vie s'articule autour de la contemplation autour de ma personne morcelée, recomposée, éclatée à nouveau.»*

Un jour, elle rencontre un écrivain journaliste, de droite tendance fasciné par Brasillach et les auteurs d'extrême droite. Il a un nom à particule et la réputation d'être un bon amant: un certain Antonin de Quincy d'Avricourt (Nicolas d'Estienne d'Orves dans la vraie vie). Très vite, ils s'écrivent, se revoient. Il arrive ce que vous imaginez. Elle raconte: *«Antonin soutient que je l'ai sucé, là, devant la cheminée. J'aurais sorti sa queue de son pantalon et il aurait basculé en arrière, le tronc dans un fauteuil, le cul sur sa liseuse. Ça ne m'étonnerait pas de moi.»* Elle dit: *«Lorsque je le regarde, c'est comme si le reste autour devenait flou; c'est ainsi que les beaux mecs se déplacent dans le monde, avec un spot éternellement braqué sur eux, des relents de fête battant son plein.»* Elle se demande: *«J'ai beau chercher, dans le train du retour, parmi ma riche biographie sexuelle, je n'ai pas mémoire d'une rencontre m'inspirant autant d'inquiétude.»* Elle réfléchit: *«C'est un bon amant, avec ou sans moi, et serait-il possible qu'encore une fois je me crois amoureuse alors que je suis juste bien baisée?»*

Puis, petit à petit, le roman s'étiole. Il s'empêtre dans des échanges épistolaires qu'on est vite tenté de sauter. On retrouve les mêmes défauts que dans *l'Inconduite*, une forme de bavardage, l'impression que le texte aurait gagné à être plus resserré. Peut-être aurait-il fallu fusionner les deux romans, garder les réflexions plus poussées sur la maternité du premier et l'histoire d'amour plus intéressante du second. Au fil de la lecture s'empare une lassitude, un sentiment de répétition: on referme l'ouvrage en se disant qu'on ne le conseillera pas. Les semaines passent et finalement, il nous reste en tête: ses questionnements sur la liberté d'une femme, la douleur de la séparation avec son amant, l'inventivité sexuelle qu'Emma Becker défend sans tabou ni honte, les rapports de classes et politiques, son étonnement renouvelé face à un milieu mondain autour duquel elle tourne depuis quinze ans, qui la fascine et qu'elle finit par pénétrer dans tous les sens du terme, autant de sujets qui méritent, tout de même, qu'on s'attarde à notre tour sur *le Mal joli*.

EMMA BECKER LE MAL JOLI
Albin Michel, 409 pp., 21,90 €.

La jeune fille et le couple Robbe-Grillet Emmanuelle Lambert retourne à l'Imec

Par **CLAIRE DEVARRIEUX**

Vingt ans, vingt-cinq ans après, comment envisage-t-on la jeune fille qu'on a été? Emmanuelle Lambert, née en 1975, évoque à la troisième personne la stagiaire qui aimait *«fouiller les boîtes d'archives»* dans la cave de *«l'Institut»* vers 1998. Elle s'active à la photocopieuse lorsque *«le Chef»* – il ne sera jamais appelé autrement – apparaît pour lui demander ce qu'elle fait. *«Elle avait répondu "Des photocopies", il avait dit "Pour quoi faire", et elle: "Pour faire des copies." […] Il avait souri mais d'un seul côté, on aurait dit qu'il ne parvenait pas à s'amuser en entier: "N'oubliez pas de remettre les originaux à leur place." Un temps. "Bien sûr que non, je préfère les perdre." C'est comme ça qu'ils s'étaient rencontrés, avec le Chef.»* Le titre du roman, *Aucun Respect*, ne fait pas référence à cette insolence, vaillante défense des tempéraments timides. C'est le naturel de sa relation avec Alain Robbe-Grillet qui attire à l'héroïne cette remarque amusée de la part du numéro 2 de l'Institut.



Les Robbe-Grillet à Venise, 2006. XAVIER LAMBOURS. SIGNATURES

On aura reconnu la petite association devenue institution, l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (Imec) qui abrite désormais dans le Calvados, à l'Abbaye d'Ardennes, un riche fonds d'archives d'écrivains et d'éditeurs. L'étudiante refuse le contrat qu'on lui propose car, sérieuse, elle a un cursus en lettres à terminer. Mais elle revient deux ans plus tard s'occuper des archives de Robbe-Grillet, donc travailler avec lui. Elle n'est pas spécialement qualifiée, ne l'a pas lu. A l'en croire, elle remplit d'autres critères. *«On ne pouvait être sûr que d'une chose: dans l'histoire Robbe-Grillet, on avait besoin d'une jeune fille. Et d'une jeune fille pas trop chère, on avait été très clair sur ce point. Qu'elle le veuille ou non, c'était à ce profil-là qu'elle correspondait.»*

Corail. Très vite il est question d'une exposition. Elle ouvrira en 2002 et la jeune recrue fait la navette entre Paris où elle vit et la Normandie où l'écrivain a son château. Avec *Aucun Respect*, le train Corail, wagon fumeurs, encore en circulation ces années-là, entre en littérature. A l'arrivée, saucisses pommes de terre avec le maître des lieux (sous-pull, pantoufles), et bientôt, longs thés avec sa femme, Catherine Robbe-Grillet, dont les agendas permettent de remplir un fastidieux cahier des charges: la chronologie et la liste exhaustive de tous les voyages accomplis par le pape du Nouveau Roman. *«Madame»*, alias Jean de Berg puis Jeanne de Berg, dominatrice SM dans son autre vie, ou vie parallèle, discute volontiers de ses activités avec la visiteuse. Celle-ci comprend mal qu'on puisse dire *«ce que je fais, c'est d'utilité publique»*, à propos de sévices consentis. Réponse de l'intéressée: *«Mais vous vous rendez compte de ce que les gens ont dans la tête? Si vous saviez à quoi ils rêvent! Et croyez-moi, ça touche tous les milieux sociaux! Tous!»* Elle ne convie pas la jeune fille à ses mises en scène. Elle est irrémédiablement *«normale»*. Et puis elle risquerait de rire.

Emmanuelle Lambert a déjà écrit sur ses années Robbe-Grillet. Universitaire, elle disait «je» dans un texte de 2005 paru dans la revue *Sociétés et représentations* («Alain Robbe-Grillet et ses archives»). Dans *Mon Grand Ecrivain* (2009), elle usait de la deuxième personne. Ce bref essai fut édité aux Impressions nouvelles par Benoît Peeters, qui figure sous le prénom d'Eloi dans *Aucun Respect*. Seul le couple Robbe-Grillet, magnifique, à la fois exposé et protégé par sa célébrité, apparaît sous son patronyme. Pour certains lecteurs, l'identité des protagonistes sera transparente. Le Chef est Olivier Corpet (1949-2020). Seules comptent les présences que la romancière choisit de ressusciter, ses collègues et amies mères de famille, ou tel responsable, *«de cette sorte d'hommes dont la séduction naît d'une apparente générosité»*. Souvent, dans ses phrases, l'analyse nourrie par l'expérience épaule le sentiment.

Art. Et elle, la jeune fille au tournant du siècle? C'est quand même elle le sujet. Elle évite la drague, la drogue et la fête, dort beaucoup, ne ressemblera jamais aux créatures des magazines, apprend à déminer les processus de domination, entretient quelques illusions, couche avec un beau garçon. C'est une innocente parmi des adultes obsédés de sexualité. *«Sa seule ambition, du moins la seule qu'elle pouvait se formuler en termes précis, c'était la beauté. Pas la beauté physique, ne nous emballons pas. La beauté tout court. L'art. Qui disait ça? "Mon ambition, c'est la beauté." Qui? Personne, enfin. L'absolu, ce cousin de province du ridicule.»* Dans ce *«Personne, enfin»*, c'est Robbe-Grillet qu'on entend.

EMMANUELLE LAMBERT
AUCUN RESPECT Stock, 226 pp., 20 € (ebook: 14,99 €).

INTRODUCTION À L'HISTOIRE DES SENSIBILITÉS
CHRISTOPHE GRANGER ET SARAH REY
La Découverte, 128 pp., 11 €.



«Les sens ont-ils une histoire ? Comment changent les manières de voir, de sentir ou de toucher ? Comment se transforment ce qui s'offre à l'œil ou au nez des individus et la valeur qu'ils attribuent à ces messages sensoriels ?»

GABRIELLE RICHARD
HÉTÉRO, L'ÉCOLE ?
Préface inédite de l'autrice.
Pocket, 224 pp., 8,60 €.



«L'école […] est l'un des principaux lieux de transmission de ces pressions normatives, qui s'exercent autant par les pairs, par le personnel scolaire, par la culture institutionnelle que par les modèles mêmes d'éducation à la sexualité.»

ROMANS

FABIENNE PÉRINEAU
OSER SORTIR ET CRIER
Récamier, 220 pp., 20 €
(ebook : 13,99 €).



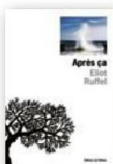
Une famille bourgeoise, une sœur aînée, quatre frères dont *«le frère du milieu»* puis *«le frère le plus proche»*, et elle, la benjamine, qui attend de pouvoir fuir. Tout arrive. Elle a 18 ans, et une vocation qui lui permet d'oublier son enfance confisquée par le frère du milieu. *«Depuis qu'elle a découvert qu'on pouvait dire d'autres mots que les siens, les siens étant impossibles à dire, elle ne pense qu'au théâtre.» Agatha*, de Marguerite Duras, sert de catalyseur. Agatha, c'est elle. Duras accepte de remodeler son texte afin qu'il devienne une pièce. Montée par *«Pierre T.»* (Pierre Tabard), professeur de la jeune actrice à l'école de la rue Blanche où elle a été admise, Agatha triomphe quatre mois au Théâtre Essaïon. Mais les traumatismes sont comme les blessures mal soignées. Il y a des séquelles. Une histoire d'amour qui tourne mal amène la comédienne à porter plainte. Puis à raconter à la famille ce que le frère du milieu lui a fait subir. Les parents et le frère le plus proche sont morts, cancer, accident. On n'en parle pas. La fratrie fait bloc contre la traîtresse. Laquelle, à 40 ans, relit, effarée, *Agatha*, pour y découvrir que les mots naguère salvateurs traitaient de la passion de l'inceste. Il faudra du temps, dans ce roman vrai qui la met en scène, pour que Duras redevienne une héroïne. **Cl.D.**

JEAN-BAPTISTE DE FROMENT
LA BONNE NOUVELLE
Anne Carrière, 224 pp., 20 €
(ebook : 13 €).



Le roman se passe dans l'Allier. Hermine de Larmencour vient d'enterrer son mari, Paul, un châtelain, lorsque sa cuisinière lui annonce que celui-ci ne repose plus dans sa tombe et qu'il a été aperçu ici et là dans le département. Plus les jours passent, plus Paul est repéré. Hermine est une femme à laquelle on ne raconte pas d'histoires. Elle ne croit pas en Dieu, elle a un caractère bien trempé, elle est drôle, aime jouir de la vie sans entraves et saisit d'emblée la ressemblance entre cette affaire et un film des Monty Python. Cependant, elle non plus ne comprend pas pourquoi Paul n'est plus dans le cimetière. Le titre biblique de ce livre n'est pas à prendre seulement à la plaisanterie. Le Vatican envoie un prêtre pour éclairer cet éventuel miracle. Le monde a les yeux braqués sur ce mystère. *La Bonne Nouvelle* se singularise par l'humour et l'énergie qui le portent. L'auteur caricature, sans clichés et sans méchanceté mais avec un sens aigu du ridicule des choses, la bourgeoisie mais aussi plus largement la bêtise actuelle. **V.B.-L.**

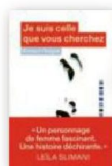
ELIOT RUFFEL
APRÈS ÇA
L'Olivier,
160 pp., 17,50 €
(ebook : 13 €).



Il faut voir ces deux ados pour comprendre ce qu'est l'ennui en été. En journée, ils dorment ; le soir, assis sur le toit d'un bunker en bord de mer, ils boivent bière sur bière. Le liquide est chaud. Max, *«au bout de la cinquième canette»*, parle d'Yvan, son grand frère parti (on ne sait où) sur un coup de tête. Lou l'écoute tout en mangeant un kebab, histoire d'éponger l'alcool *«pour avoir quelque chose à vomir»*. Il regarde Max tirer sur son teeshirt pour cacher un hématome sur son flanc, *«c'est bleu. Bleu de la couleur du logo du PSG, de la couleur d'un pack de 1664 […], de la mer un jour de pluie»* – ou d'une baffe de son père un jour de défaite de l'OM face au PSG. Eliot Ruffel, né en 2000, tente de décrire la jeunesse sans s'arrêter sur ses excès et de verbaliser, dans ce premier roman, son silence *«car connaître des mots, c'est savoir, et celui qui sait, il a toujours raison»*. **C.G.-D.**

RÉCIT

ARNAUD GUIGUE
JE SUIS CELLE QUE VOUS CHERCHEZ
Les Arènes, 200 pp., 15 €
(ebook : 10,99 €).



En 1936, au Japon, Sada Abe tue par strangulation et émasculation son amant Kichizo Ishida. Dans ce récit scrupuleusement documenté, Arnaud Guigue explore le scandale que l'affaire suscita, le procès et l'emprisonnement, la libération puis le rachat de Sada Abe. Son acte provoqua fascination, voyeurisme, dégoût, excitation, rejet, récupération par les féministes et les tenants d'une liberté d'agir que ne permettait pas une société traditionnelle totalement ébranlée par ce fait divers. Devenue un véritable mythe, Sada Abe ne cherchera jamais à se disculper. Face aux policiers et au procureur, elle montre une étrange bonne volonté à relater l'affaire dans ses moindres détails. Pour elle, les faits sont simples mais ce monde où elle aborda avec son amant durant cette année 1936 cet «empire des sens», dont elle et Kichizo furent un temps les divinités régnantes, demeura fermé au commun des mortels. **N.A.**

PSY

STÉPHANIE HAXHE
FRÈRES ET SŒURS, DES LIENS À SOIGNER
Préface de Catherine Ducommun-Nagy, Erès,
208 pp., 20 €.



On manque de vocabulaire. Du coup, on *aime* son mari comme on aime les chips ou son chien, on *aime* le cinéma comme on *aime* sa sœur, on *aime* un ami comme on *aime* un(e) amant(e). Les Grecs, eux, avaient une dizaine de termes pour distinguer les diverses formes d'amour et d'attachement, et employaient *storgê* – et non *eros*, *philia* ou *agapé* – pour qualifier le lien parental, l'amour des parents pour leurs enfants et, par extension l'amour entre frères et sœurs. Mais évidemment, cela n'épuise pas le sens du lien qui attache frères et sœurs. Ce lien est une donnée indéfectible, parce que de sang et parce qu'il ne peut être supprimé par aucune institution, quand bien même frères et sœurs n'auraient plus aucune relation effective, et possède en outre une extension maximale, pouvant d'un côté toucher l'amour incestueux et, de l'autre, l'indifférence voire la haine. Aussi apparaît-il bien mystérieux, aussi composite que le lien d'amour tout court : un objet privilégié pour la mythologie, la littérature ou le cinéma. Docteure en psychologie et thérapeute, Stéphanie Haxhe utilise les références littéraires ou cinématographiques, mais appuie surtout ses analyses de la fratrie ou de la sororie (en un seul mot : l'*adelphie*) enfantines et adultes, sur des récits cliniques, où s'expriment tant les potentialités inouïes du lien que les souffrances, les blessures, les incompréhensions dues à des contextes inappropriés, aux difficultés intrafamiliales, aux séparations, etc. C'est à la valorisation des notions de réciprocité, d'équité et de loyauté que s'applique Catherine Ducommun-Nagy, dont le travail est inspiré par la thérapie contextuelle fondée par Ivan Boszormenyi-Nagy, psychiatre américain, pionnier dans le domaine de la thérapie familiale et de la psychogénéalogie. **R.M.**

SUR LIBÉRATION.FR

La semaine littéraire Lundi, dans *Séries parisiennes* (Gallimard), le poète Etienne Faure continue sa flânerie dans les rues de la capitale. Mardi SF : Nghi Vo fait une relecture fantasy et féministe de *Gatsby* dans *les Beaux et les Elus* (traduit de l'anglais par Mikael Cabon, l'Atalante). Mercredi, pour les plus jeunes, Aurore Petit raconte l'histoire d'une petite fille construisant peu à peu son identité dans *Grande !* (les Fourmis rouges). Jeudi polar : *les Enchanteurs* de James Ellroy (traduit de l'anglais par Sophie Aslanides et Séverine Weiss, Rivages/Noir).

LIVRES/

LIBRAIRIE ÉPHÉMÈRE

Anne Rehbinder, «pas de frère en vue»

Par **VANESSA CHRISTOPHE** professeure de français

Nouchka souhaite depuis toujours faire de la danse. Cette rentrée s'annonce sous les meilleurs auspices puisque sa mère a enfin accepté de l'inscrire à l'école au bout de la rue des Moineaux. Elle dit : *«Ce cours de danse, j'en suis sûre, c'est le plus époustouflant qui existe, il fait des étincelles au plafond, des feux d'artifice dans le cœur et des rubans dorés sur les tutus pour le spectacle de fin d'année.»* Sa mère est rayonnante car elle attend un bébé, la petite fille est ravie d'être une grande sœur même si elle la trouve moins attentive à elle. En plus de cela, Nouchka ne se pense pas à la hauteur en tant que danseuse, les autres petites filles sont bien plus douées qu'elle… On dirait qu'elles se sont *«échappées d'une boîte à musique»*, elles voltigent dans les airs avec leurs *«chaussons délicats aux pieds, chignons parfaits sur la tête»*. Mais un soir, après une leçon, elle comprend à travers les yeux de son père venu la chercher *«le principal»*. *«La Miette nous a laissés tomber. Elle a pris la tangente, elle est partie voir ailleurs, pas de frère en vue. Elle a dû penser qu'on ne valait pas le détour comme famille. Sale lâcheuse !»*

Près de 200 000 femmes subissent chaque année en France un *«arrêt naturel de grossesse»* – soit une grossesse sur quatre. Cette femme imaginée par Anne Rehbinder est loin d'être un cas isolé et pourtant, il y a peu d'exemples dans la littérature, peu d'histoires pour pouvoir l'évoquer auprès des plus jeunes. Perdre un enfant à venir est une épreuve douloureuse pour toute la famille et l'impuissance, à la fois du père et de Nouchka, à réconforter la mère est particulièrement touchante. Pourtant, en adoptant le point de vue de l'enfant, Anne Rehbinder – que j'ai découverte avec *Beurre breton et sucre afghan* (Actes Sud Jeunesse, 2021) – teinte son récit d'inquiétude, de courage et d'espoir, loin de tout pathos. L'écriture poétique et imagée rend compte de l'imagination débordante des enfants pour sublimer une réalité parfois cruelle. A la fin de notre lecture, on retient que l'amour, l'attention des siens et l'enthousiasme permettent de mener des petites victoires, souvent annonciatrices d'un avenir bien plus radieux. ◆

ANNE REHBINDER **UNE MIETTE ET DES PAILLETTES illustré par Marta Orzel. Actes Sud Jeunesse, 96 pp., 12,50 €. A partir de 8 ans.**



PATRICK TOURNEBOEUF. TENDANCE FLOUE

Lire en boucle

La 4[e] édition du festival de SF Hypermondes se tient à Mérignac (33) jusqu'à ce dimanche. Samedi à 15 h 50, rencontre avec Andreas Eschbach (*l'Or du diable*, l'Atalante) et à 16 heures, table ronde «Pourquoi lire de la SF», avec Mélanie Fiévet, Marge Nantel et Ariel Kyrou. Hypermondes.fr

Egalement jusqu'à dimanche, mais à Besançon (25), Livres dans la Boucle convie quelque 200 auteurs de la rentrée, dont Alice Zeniter qui lit et présente samedi à 17 heures *Frapper l'épopée* (Flammarion). Livresdanslaboucle.fr

Prix de saison

Le prix d'honneur Bernard Heidsieck-centre Pompidou revient à Tomaso Binga pour l'ensemble de son œuvre et le prix de l'année à Kenneth Goldsmith (traduit par Lionel Ruffel et Stéphane Vanderhaeghe, JBE Books). Maylis de Kerangal est lauréate du prix Patrimoines pour *Jour de ressac* (Verticales). Le prix Jean Monnet va à Ian McEwan pour *Leçons* (Gallimard, traduit de l'anglais par France Camus-Pichon).

Rendez-vous

Ce samedi à 14 heures, Olivier Guez présente *Mesopotamia* (Grasset) au côté de Leïla Slimani, au Parlement européen à Strasbourg (1 Allée du Printemps, 67000). Ce dimanche à 16 h 30, Philippe Collin parle du *Barman du Ritz* (Albin Michel) au Mémorial de la Shoah (17 rue Geoffroy-l'Asnier, 75004). Lundi à 19 heures, Pierre Charbonnier parle de *Vers l'écologie de guerre* (la Découverte) à la librairie Compagnie (58 rue des Ecoles, 75005).

VENTES

Classement datalib des meilleures ventes de livres (semaine du 13 au 19 septembre)

ÉVOLUTION		TITRE	AUTEUR	ÉDITEUR	SORTIE	VENTES
1	(1)	**Jacaranda**	Gaël Faye	Grasset	14/08/2024	**100**
2	(4)	**L'Impossible retour**	Amélie Nothomb	Albin Michel	21/08/2024	**47**
3	(3)	**Houris**	Kamel Daoud	Gallimard	15/08/2024	**45**
4	(6)	**Les Guerriers de l'hiver**	Olivier Norek	Michel Lafon	29/08/2024	**42**
5	(2)	**Jour de ressac**	Maylis de Kerangal	Verticales	15/08/2024	**41**
6	(5)	**Frapper l'épopée**	Alice Zeniter	Flammarion	14/08/2024	**36**
7	(0)	**Tata**	Valérie Perrin	Albin Michel	18/09/2024	**31**
8	(9)	**Nord sentinelle**	Jérôme Ferrari	Actes Sud	21/08/2024	**30**
9	(7)	**Les Enfants de la Résistance t.9**	V. Dugomier & B. Ers	Lombard	06/09/2024	**27**
10	(23)	**Le Vertige MeToo**	Caroline Fourest	Grasset	11/09/2024	**25**

Sur le bandeau ceinturant *Tata*, le dernier roman de Valérie Perrin à la 7[e] place du classement, on peut lire qu'*«il n'y a pas de gens sans histoire»*. En ce qui concerne *le Vertige MeToo* (10[e]) de Caroline Fourest, il n'y a pas d'essai sans polémique. La journaliste revient sur le mouvement de libération de la parole en énumérant certaines affaires médiatisées dans le milieu du cinéma, des médias ou de la politique pour y soulever, selon elle, ses *«excès»*. Elle écrit : *«De nos jours, il suffit d'une seule rumeur devenue publique pour salir un être à jamais.»* Le sujet, rendu clivant, fait réagir après ses apparitions télévisuelles et radiophoniques. Clémentine Autain, députée, l'interpelle sur son compte Instagram : Caroline Fourest *«flingue en règle ce qu'a été l'apport du mouvement MeToo»* et pour Judith Godrèche, actrice mentionnée dans le livre, il y a des *«portraits à charge, les victimes, et des portraits à décharge, les accusés»*. Mais force est de constater que le thème fait vendre – depuis sa sortie, 18 000 exemplaires se sont écoulés. **C.G.-D.**

Source : Datalib et l'Adelc, d'après un panel de 343 librairies indépendantes de premier niveau. Classement des nouveautés relevé (hors poche, scolaire, guides, jeux, etc.) sur un total de 94 646 titres différents. Entre parenthèses, le rang tenu par le livre la semaine précédente. En gras : les ventes du livre rapportées, en base 100, à celles du leader. Exemple : les ventes de *l'Impossible retour* représentent 47 % de celles de *Jacaranda*.

COMMENT ÇA S'ÉCRIT

Le raté hyperactif de Pablo Casacuberta

Par **MATHIEU LINDON**

Le narrateur d'*Une vie pleine de sens*, le quatrième roman traduit (après *Scipion*, *Ici et maintenant* et *Une santé de fer*) de Pablo Casacuberta, né en Uruguay en 1969, ne fait pas l'affaire. Il est lamentable comme chercheur, comme juif, comme écrivain, comme mari, comme père, comme fils, comme gendre. En tant qu'apôtre de la régression personnelle, il se pose là, mais le voilà bombardé dans le monde honteux du développement personnel. Au moins, il n'est pas prétentieux – et a mille bonnes raisons de ne pas l'être.

Rapportant ce qu'il a dit en telle occasion, il corrige tout de suite: ce n'était pas *«un discours compact et cohérent»* comme cela apparaît à la retranscription, mais *«une rafale de bredouillis et de hoquets»* prononcée *«avec des pauses qui ne correspondaient à aucun modèle de ponctuation reconnaissable»*, avant un arrêt brutal, *«comme si, au lieu d'avoir conclu mon argument, j'avais simplement manqué d'air»*. Il discute avec un *«phare de la psychanalyse»* dont l'expression devient *«celle d'un peintre célèbre qu'un fabricant de pinceaux venait d'appeler "collègue"»*. Son mariage? Il ne s'agit que *«de la simple assimilation d'un individu désemparé, c'est-à-dire moi»*, dans une famille d'une autre envergure. Au fil des pages: *«comme si mon statut de raté était établi une fois pour toutes»*, *«l'univers entier paraissait désormais être au courant de ma faillite»*, *«étrange sensation de n'avoir plus de cœur mais une cavité où tourbillonnaient des terreurs qui n'avaient pas encore de nom»*. Pour son beau-père, il est juste *«une espèce de donateur anonyme de matériel génétique»*. Sa femme le regarde *«avec un mépris dont n'a jamais été l'objet un ver de terre»*.

Il n'est pas tant à côté qu'en dessous de la plaque. *«C'est comme si je vendais des chaussures à des peuples qui traditionnellement marchent pieds nus et qui ne les achètent que pour les remplir de terre et y planter de bonnes tomates»*, lui dit un industriel du développement personnel, décrivant son rôle d'éditeur. Qui sait si, en tant qu'écrivain inutile et nul, le narrateur ne fera pas des miracles?

Ce *«vétéran du désenchantement»* déjà *«grisonnant, gros et vaincu»*, ce *«bon à rien»* à la *«sincérité compulsive»* et à l'autobiographie mensongère est une sorte de fiasco ambulant, perpétuellement en activité. Malgré tout, c'est lui le héros et les autres ne sont que de sales gens à en croire sa présentation, ne serait-ce que ces jeunes *«accoudés avec l'insouciance typique des personnes qui croient qu'elles vont vivre éternellement»*. Evidemment, on ne peut pas avoir confiance en ses descriptions. Tel être qui n'aurait de cesse de semer la terreur met en réalité, aux yeux d'un de ses interlocuteurs, *«en scène une obséquiosité qui ferait passer les révérences d'une geisha pour une grimace hostile»*. Le narrateur en est réduit à apprendre ce qu'on pense de lui-même – rien de gratifiant – dans le laboratoire où il prétend être chercheur. Quant à devenir fantôme, ne fût-ce qu'en tant qu'écrivain, ne serait-ce pas acquérir plus d'épaisseur qu'il n'en est capable? Même pour apparaître comme un imposteur, il a besoin d'aide. Son exploit: se transformer en fantôme non seulement d'écrivain mais aussi d'écrivain fantôme, mise en abyme d'un nouveau désastre réussi qui n'est pas à la portée de n'importe quel raté. Et tout ça au nom de ce fameux *«développement personnel»*, *«pur placebo argumentaire pour des maladies du caractère»* et mine d'or psychologique et financière. L'éditeur encore, à qui le titre d'actionnaire convient mieux: *«Aujourd'hui les gens consomment des idées avec le même esprit qu'ils achètent de l'électroménager ou des produits d'entretien!»*

La religion et l'absence de religion sont des éléments centraux d'*Une vie pleine de sens*. Le narrateur se révèle athée dès la quatrième ligne avec la punition afférente: *«Voir la durée prévue de mon existence réduite à un infime pourcentage.»* Tout le monde ou presque est juif dans le roman et si le narrateur juge qu'il s'agit d'une religion d'élite, dominatrice et sûre d'elle, c'est qu'il n'y a pas besoin d'y croire pour bénéficier de ses avantages socioculturels. La psychanalyse envahit également le texte via l'infâme beau-père, mais son *«flemmard»* de gendre estime *«que Jung était un charlatan et l'œuvre de Freud une source d'information plus fiable sur Freud lui-même que sur toute autre chose»*. En un mot, le lecteur profite joyeusement du *«tourbillon d'ironie»* dans lequel, pour sa part, le narrateur se débat piteusement.

> «C'est comme si je vendais des chaussures à des peuples qui traditionnellement marchent pieds nus et qui ne les achètent que pour […] y planter de bonnes tomates.»

PABLO CASACUBERTA UNE VIE PLEINE DE SENS Traduit de l'espagnol (Uruguay) par François Gaudry. Métailié, 326 pp., 22€.



Le délégué général du Festival de Cannes à l'Institut Lumière. PHOTO KHANH RENAUD

Thierry Frémaux, son et Lumière

Nouvelle nuit au musée

Par **THOMAS STÉLANDRE**

Le dispositif ne varie pas, ou très peu: un écrivain passe une nuit dans un musée. Seul parmi les œuvres du crépuscule à l'aube, il dispose seulement d'un lit de camp (que Leïla Slimani, envoyée à Venise au milieu d'une partie de la collection Pinault, a paraît-il trouvé confortable – mais tout le monde n'est pas de cet avis). L'expérience passée, il s'agira d'écrire un texte (150 000 signes minimum, ce n'est pas rien) plus ou moins personnel et de forme libre. L'éditrice elle-même, Alina Gurdiel, ne sait jamais ce que cela donnera et c'est le jeu. Lancée par ses soins en 2019, la collection «Ma Nuit au musée» de Stock aligne ainsi, au rythme de trois à quatre publications par an, les contributeurs fameux (Kamel Daoud, Lydie Salvayre, Yannick Haenel, Aurélien Bellanger…), les prix (le Médicis de l'essai en 2021 pour *Comme un ciel en nous* de Jakuta Alikavazovic, le Décembre en 2022 pour *Quand tu écouteras cette chanson* de Lola Lafon), et sort ces jours-ci son vingtième titre. Chacun se vend en moyenne à 15 000 exemplaires, avec des pics à plus de 100 000 (pour Slimani et Lafon, au coude-à-coude).

1 Qui dort où?

Thierry Frémaux n'est pas connu en premier lieu comme auteur, mais on ne le présente plus. Page 24, à califourchon sur son vélo BMW dans les rues de Lyon, cette petite coquetterie: *«Au Festival de Cannes, dont je suis le délégué général, il m'est devenu une sorte de "vélo de fonction", la première "bicyclette officielle" de la manifestation.»* Le cycliste se prépare à passer la nuit à l'Institut Lumière, sis rue du Premier-Film, là où le *«cinéma»* (avec toutes les précautions des guillemets, *«par respect pour ceux ayant apporté leur pierre à l'édifice»*) a été inventé par les frères du même nom. Les autorisations n'ont pas été difficiles à obtenir (*«Je n'aurais pas de problème pour rencontrer le directeur: le directeur, c'est moi»*). La couchette est installée au premier, l'endroit désert. Action!

2 Comment on s'occupe?

On est là pour rêver, pas pour dormir. Il y a un côté *Maman j'ai raté l'avion* dans cette «Nuit au musée», quelque chose de buissonnier, d'enfantin. Thierry Frémaux est sur *«le lieu de naissance du cinématographe»* et voyage aux origines de sa propre cinéphilie. Il se dévoile dans une ou deux séquences et joue sur place à la chasse aux trésors. A 2 heures, pause pipi dans le parc. Une demi-heure plus tard, projection privée: un western, *la Chevauchée des bannis* d'André de Toth avec Robert Ryan. Ensuite, *«e-mails et textos à quelques amis»* (*«Il y a toujours quelqu'un à qui parler, les jours de sélection cannoise et les soirs d'insomnie»*) et plus tard, forcément, retour en salle. Tout du long, anecdotes et cours complice d'histoire du cinéma.

3 Quelle heure est-il?

Thierry Frémaux a un ami dans le cinéma, un certain *«Vincent L.»*. Ce dernier lui demande parfois: *«Si la vie entière se résumait à vingt-quatre heures, qu'elle commence à la première seconde et qu'à minuit tout s'arrête, quelle heure est-il pour nous, à l'instant?»* Thierry pense qu'il est grosso modo 18 h 30, Vincent 21 heures (ou 16 heures, s'il a passé une bonne journée). En l'occurrence, on garde aussi un œil sur le cadran. Aux alentours de 6 heures du matin, rideau. Deux heures plus tard, le songe a pris fin: lumière.



THIERRY FRÉMAUX **RUE DU PREMIER-FILM** Stock «Ma Nuit au musée», 256 pp., 19,90€ (ebook: 14,99€).





Pastel Toulouse, la ville bleue

Le méconnu pigment teinturier, qui a fait la fortune de la cité entre les XIIIe et XVIe siècles, retrouve peu à peu sa notoriété grâce à un muséum. Ses fondateurs mettent en avant son histoire et l'intérêt de cette industrie oubliée.

Par
MARIE-ÈVE LACASSE
Envoyée spéciale à Toulouse
Photos
ULRICH LEBEUF. MYOP

C'est comme si quelque chose, dans le rose omniprésent de Toulouse, apparaissait soudain, troublant son harmonie chromatique. Ici et là, des portes et des volets bleus, d'une teinte claire, élégante, attirent notre œil saturé de rouge. Là où l'on ne décelait que la brique romaine d'un bel ocre, *«qui prend une teinte rose poudré le matin, comme une ville italienne, et rouge feu le soir, comme un hommage aux cités espagnoles»*, dit poétiquement Sandrine Banessy, cofondatrice du muséum du Pastel (1) à Labège (Haute-Garonne), l'histoire du bleu de Toulouse surgit du passé. Géologue de formation, puis éditrice et autrice, Sandrine Banessy se passionne depuis dix ans pour l'histoire méconnue des pasteliers. Avec son compagnon de trente ans, l'homme d'affaires Jean-Jacques Germain, ils ont créé, entre autres activités, un muséum consacré au pastel en périphérie de la ville. Un pigment bleu issu d'une plante, le pastel donc, qui a fait la fortune de la ville entre le XIIIe et le XVIe siècle. Pour faire comprendre aux petits et grands comment on passe de la plante au pigment, le muséum du Pastel inaugure début septembre *«un jeu de piste qui permettra au plus jeune public de dénicher des indices dans l'exposition pour suivre un parcours adapté»*, ajoute la cofondatrice. De nombreux ateliers pour enfants et groupes scolaires, mais aussi pour les adultes, permettent de manipuler le pastel de la feuille à la teinte.

Chasse aux trésors

Pour nous convaincre de l'importance de ce commerce oublié, Sandrine Banessy nous entraîne sur ses vestiges. Et ils sont nombreux. L'hôtel d'Assézat, qui héberge la Fondation Bemberg, un musée de peintures classiques et d'exposition d'œuvres contemporaines, a été construit en 1555 pour l'un des plus riches marchands de pastel de Toulouse, Pierre d'Assézat. Avec ses coursives, sa tour surmontée d'une poivrière, ses belles fenêtres ouvragées et sa grande cour, l'hôtel est un petit joyau architectural de la Renaissance. La chasse aux trésors se poursuit: l'hôtel particulier de Bernuy, dans le centre historique, devenu depuis le collège Pierre-de-Fermat, était aussi la maison d'un riche pastelier. La voûte à caissons de la première cour a été entièrement peinte en bleu pastel, pour respecter l'esprit des lieux. A quelques rues de là, l'hôtel de Boysson-Cheverry, qui abrite aujourd'hui la Maison de l'Occitanie, un lieu associatif qui promeut la langue et la culture occitanes, appartenait aussi à un marchand de pastel. On peut non seulement la visiter mais aussi déjeuner dans la cour, à l'abri des bruits de la ville. Enfin, l'hôtel Delfau, rue de la Bourse, devenu un immeuble d'habitations, a conservé, sur sa façade, la marque de son propriétaire pastelier, gravée sur son fronton.

Mais la place occupée par les pasteliers allait bien au-delà du commerce, affirme Sandrine Banessy. Entre 1147 et 1789, Toulouse était une république municipale assurée par des «capitouls», élus par leurs pairs. Parmi eux, beaucoup étaient des parlementaires ou des marchands de pastels; ces hôtels sont aussi les souvenirs de ces maisons de magistrats élus pour diriger et organiser la vie de la cité. *«Le commerce du pastel a donc été pendant plusieurs siècles au cœur de l'activité économique mais aussi politique de la ville»*, poursuit-elle. Ces élus se réunissent au «capitole»; un lieu nommé non pas en hommage au capitole romain, mais bien parce

A gauche, Sandrine Banessy, cofondatrice du muséum du Pastel, sur les toits de Toulouse.
A droite, les différentes étapes d'obtention de la teinte pastel et de ses nuances.

RADAR/







que c'est le siège des capitouls. Une forme d'administration communale a donc fonctionné à Toulouse pendant plusieurs siècles jusqu'à la Révolution, lors de laquelle le capitoulat a été aboli.

«Mordre» dans la fibre

Les nuances du pastel sont au nombre de sept, du «bleu naissant», le plus clair, au «bleu d'enfer», le plus sombre, en passant par l'alazado, le turquin, le bleu de reine et de roi et celui de guède. D'une rue à l'autre, en cherchant bien, on les retrouve toutes. Cette couleur, obsédante pour Sandrine Banessy, est d'autant plus mystérieuse que *«le bleu ne se capte pas naturellement; pour obtenir du bleu en teinture, il faut forcément transformer le végétal. C'est aussi pour cela que c'est une couleur spirituelle, la couleur des philosophes»*, ajoute-t-elle. Explications: si l'on frotte une myrtille ou une fleur de bleuet sur un tissu, une tache se formera, mais elle disparaîtra, au moins en partie, au premier lavage. Quant aux pigments bleus issus du minéral comme le lapis-lazuli, ils peuvent peindre une matière (bois, tissu, papier) mais ne le «teignent» pas; au fil des lavages, le pigment disparaît peu à peu. Parmi les plantes tinctoriales, seuls le pastel, l'indigotier ou la renouée offrent une densité de couleur suffisante pour s'accrocher durablement aux textiles. Or pour «mordre» dans la fibre, selon le terme technique consacré, ces végétaux doivent subir une transformation.

> «C'est une couleur spirituelle, la couleur des philosophes.»
> **Sandrine Banessy** cofondatrice du muséum du Pastel

Le muséum du Pastel est l'occasion de découvrir comment, traditionnellement, les feuilles étaient écrasées au moulin pastelier sous une grande rouelle en bois tirée par un cheval, jusqu'à ce qu'elles soient réduites en une pâte. On forme ensuite, avec les mains, des «boules de cocagne», grosses comme des boules de pétanque, qui sont séchées sur des clayettes. L'expression «pays de cocagne» possède plusieurs explications, dont celle de ces boulettes fabriquées dans la grande région de Toulouse, jusqu'à Albi et Carcassonne. Là où il y a des cocagnes, il y a du travail, donc de la nourriture… Un «agraneur» (du verbe «agraner» en occitan, soit «réduire en gravats») arrose ensuite les boulettes d'eau croupie et les remue jusqu'à ce que, par réaction chimique avec l'air, le bleu apparaisse. Cette pâte est ensuite mise à sécher, puis réduite en gros fragments («l'agranat»), avant d'être pesée, ensachée dans des toiles brutes, et marquée par le pastelier producteur. Les sachets sont ensuite expédiés dans toute l'Europe par voie fluviale – en l'occurrence, la Garonne.

D'autres régions que l'Occitanie vont cultiver le pastel (à Gênes notamment, mais aussi dans les Flandres, en Picardie ou dans le pays nantais) *«mais c'est à Toulouse qu'existait le meilleur terroir pour cette plante, et qui donnait le bleu le plus qualitatif»*, estime Sandrine Banessy.

Essais et erreurs

Parmi les traces célèbres laissées par ce pigment, quelques chevaux de la tapisserie de Bayeux, terminée au XIe siècle (et récemment restaurée), ont été teints avec du bleu de Toulouse. Le pastel, sur une base fermentaire donc, aurait aussi servi à faire le «pied de cuve» des autres couleurs des fils de laine de la tapisserie – qu'ils soient bruns, verts, marrons, violets ou noirs.

La culture des feuilles de pastel nécessite peu d'eau. Si elles sont cueillies à maturité, elles repoussent rapidement, ce qui permet de récolter jusqu'à six fois par an. Cette longue feuille, légèrement velue, de la famille des crucifères, doit être cultivée en abondance pour en faire commerce: il faut une tonne de feuilles pour obtenir 1 à 2 kilos du pigment bleu. On assiste à une démonstration en direct: Sandrine Banessy fait tremper des feuilles de pastel dans de l'eau bouillante, pendant une dizaine de minutes. Puis elle filtre l'eau qu'elle verse dans un bocal, y ajoute une cuillère de chaux et agite la préparation. Une mousse se forme en surface, laissant présager un bleu profond. On perçoit alors la teinte à venir, qui apparaît peu à peu; cette expérience permet de juger du potentiel teinturier de la récolte. Même principe dans des cuves en inox, où macèrent des tissus en fibres naturelles (lin et laine): en quelques heures, ils se colorent au contact de l'air, passent du jaune au vert puis au bleu en s'oxydant.

La qualité des feuilles de pastel ne fait pas tout: *«La nature de la fibre à teindre joue beaucoup dans le résultat. Il faut beaucoup d'essais et d'erreurs pour comprendre non seulement quelle quantité d'eau, de feuilles et de chaux il faut en fonction de la teinte désirée, mais aussi comment la fibre réagira»*, ajoute Jean-Jacques Germain, qui assiste aussi à l'atelier. Bien que la révolution industrielle ait remplacé ces techniques de teinture par des procédés chimiques, l'intérêt pour les textiles et teintures naturels pourrait-il relancer cette industrie oubliée? *«On en est convaincus. C'est un procédé qui ne nécessite pas beaucoup d'eau, et zéro pesticides»*, confirme Sandrine Banessy. Depuis 2021, la technique est inscrite au patrimoine immatériel de la culture en France et un dossier est en cours pour obtenir celui de patrimoine immatériel à l'Unesco. Enfin, le pastel aurait des propriétés naturellement fongicides et insecticides lorsqu'il est utilisé en peinture sur le bois… Des champs d'application de plus en plus en vogue en architecture d'intérieur, où la recherche de produits naturels, exempts de traitements chimiques, est en constante évolution. Et si le pastel annonçait la couleur du futur?

(1) Le muséum du Pastel est ouvert du lundi au samedi de 10 heures à 12 h 30 puis de 13 h 30 à 18 heures. 629, rue Max-Planck, 31 670 Labège. 05 62 88 01 82.



En tout, 2 millions d'exemplaires de la Yoyo ont été vendus dans le monde. PHOTO VICTOR PATTYN

La Yoyo se sent poussette des ailes

En lançant en grande pompe un nouveau modèle, la marque Stokke et ses landaus haut de gamme continuent de s'imposer chez les jeunes parents urbains. Avec un succès particulier en France.

Par **BALLA FOFANA**

Perché au cinquième étage du centre Pompidou, avec une vue imprenable sur la capitale, un couple de danseurs exécute un ballet surprenant. Ils font valser entre deux mouvements de voguing la star du jour: la Yoyo 3, commercialisée par Stokke depuis le mois d'août. Exposée sous tous les angles mardi, la poussette pour bébé roule des mécaniques en présence d'une poignée de journalistes, influenceurs et parents branchés qui défilent entre 10 et 15 heures. Lancé en 2012, le tout premier modèle répond directement à la frustration de jeunes parents urbains branchés qui découvrent qu'un tank pour bébé occupant l'intégralité du coffre d'une voiture, refusé dans les avions ou qui ne passe pas les portiques du métro, c'est relou. C'est là que débarque la Yoyo avec une technologie brevetée, compacte, légère, et adaptée à des citadins déterminés à ne pas changer leurs habitudes malgré l'arrivée d'un mioche. Aujourd'hui, de Paris à Tokyo, 2 millions de poussettes Yoyo dévorent l'asphalte. La France, pays d'invention du chariot haut de gamme, qui est fabriqué en Chine, comptabilise à elle seule un quart du parc.

Au moment de présenter l'engin, Muriel Chalot, la responsable commerciale du groupe de puériculture norvégien Stokke, file la métaphore automobile. Elle en parle comme d'un bolide, loue *«sa tenue de route»*, *«ses quatre roues motrices pour une conduite plus agréable»*. Le fait que les différents modèles soient floqués de numéros fait penser aux Renault Clio (de 1 à 5) ou à l'interminable saga cinématographique des *Fast and Furious*.

Malfaiteurs. Sur la terrasse, Héloïse, 28 ans, comédienne, mère de deux enfants, promène son cadet âgé de 2 mois dans une poussette noire. *«Elle me permet de bouger sans trop réfléchir. Mon conjoint étant très pris, je me déplace et voyage souvent seule avec mes enfants. Elle est hyperlégère, très pratique, je fais tout avec une main. Il m'arrive même de changer Gustave directement dans sa poussette»*, raconte l'habitante de Thoiry (Yvelines) qui se félicite d'avoir opté pour le pack dédié aux nouveau-nés, qui coûte près de 600 euros. Un budget, un vrai, réservé aux classes les plus favorisées, quand les premiers prix des poussettes en supermarché démarrent à 120 euros environ.

Djéné (1), 26 ans, qui vit dans l'Essonne, traverse quotidiennement la région parisienne pour se rendre dans le salon d'esthétique qu'elle vient d'ouvrir, avec sa fille de 4 mois pour laquelle elle n'a pas encore trouvé de moyen de garde. *«C'est hyper simple pour nous de passer du mode voiture au mode piéton en clipsant le siège auto sur la poussette quand je veux me déplacer à pied. Quand on est en voiture, ça me rassure de me dire que malgré tous les kilomètres que l'on avale, ma fille est en sécurité dos à la route dans un petit cocon. Bien sûr que ce n'est pas donné mais c'est du matériel de qualité qui va durer longtemps.»*

Véritable produit de luxe, les poussettes Yoyo sont devenues ces dernières années la cible de malfaiteurs. En 2022, un couple qui rôdait autour des crèches franciliennes s'était spécialisé dans le vol et le recel de ces objets onéreux. En 2016, la police parisienne s'était félicitée d'avoir démantelé le noyau dur d'un «gang des poussettes» soupçonné d'avoir commis au moins 160 vols en une année, dans des établissements de garde à Paris et en proche banlieue. Dès lors, il n'est plus anodin de voir des parents équiper l'objet d'un antivol.

«Gang». Margot, 36 ans, photographe, chemise retroussée sur un avant-bras tatoué, est accompagnée de son conjoint Nicolas, 35 ans, ingénieur du son, en sweat à capuche rose. Ils se baladent au milieu des produits phares du groupe norvégien Stokke qui a racheté en 2021 le français Babyzen, à l'origine du succès de la Yoyo. Le couple nous raconte comment leur choix s'est porté sur cette poussette: *«A la naissance de notre fils, nous étions confrontés à un large choix. Pour départager les poussettes, il y a une épreuve éliminatoire qui faisait office de juge de paix: notre ascenseur exigu typique des immeubles parisiens. La seule qui était dimensionnée pour y entrer était la Yoyo»*, sourit Nicolas. Margot embraye: *«Elle nous facilite la vie d'autant plus que nous habitons au septième étage et que nous n'avons pas d'espace dédié ou de local pour laisser la poussette en bas.»* Elle poursuit: *«Les fois où l'ascenseur était en panne, j'étais bien contente d'avoir une poussette légère qui se plie facilement et de la mettre en bandoulière sur mon épaule pour pouvoir monter les marches avec notre garçon.»* Devenu un élément de leur quotidien, voire de leur identité de parents, le couple multiplie les anecdotes. Dans le square en bas de chez eux, ils forment avec d'autres parents une équipe. *«On en rit. On s'appelle le gang des Yoyo, tous les parents sont équipés. Après comme elles sont personnalisables en fonction du choix des coloris, tout le monde s'y retrouve»*, s'amuse Margot.

> «Bien sûr que ce n'est pas donné mais c'est du matériel de qualité qui va durer longtemps.»
> **Djéné** mère d'une fille de 4 mois

«Les familles forment une communauté et se reconnaissent dans l'espace public. Il n'y a rien de plus fort qu'un parent heureux de sa poussette. Il devient alors force de recommandation dans son entourage», se réjouit Muriel Chalot. Mais la responsable des ventes sait que malgré son statut de best-seller en France et à l'international, Yoyo baroude dans un marché mondial très fragmenté qui devrait atteindre 3,88 milliards de dollars (3,48 milliards d'euros) d'ici 2029, selon la société d'études de marché Data Bridge Market Research. Le leader mondial est la marque britannique Maclaren avec sa Triumph, inoxydable, incassable. Son principal concurrent reste la firme hollandaise Bugaboo, connu pour sa Frog premium. La marque de gamos pour enfant à quatre lettres sait qu'il lui reste encore fort à faire pour se tailler la part du lion.

(1) Le prénom a été modifié.

RADAR/

Des objets égarés et bigarrés



C'est l'histoire d'un concierge d'hôtel qui appelle un client qui a oublié des effets personnels dans sa chambre: *«Bonjour, nous avons retrouvé votre… lézard de compagnie.»* Ça commence comme une blague mais la situation est bien réelle. Parmi les objets les plus étranges égarés par des clients distraits, listés par Hostels.com, on trouve un lézard de compagnie, donc, mais aussi un poussin, deux jambes de plâtre, des prothèses dentaires, un cuiseur à riz, un mixeur, un pneu ou encore des tuyaux. Et dans la catégorie des objets les plus chers sont listés une Rolex (notons que la moins chère du catalogue vaut 6000 euros), un sac Birkin et une montre de collection à 5,7 millions d'euros. Et dire que nous, on panique dès qu'on oublie un simple chargeur… **K.H.-G.**

Vache

L'imprimé léopard, c'est out. Cet hiver, pour être à la pointe de la mode, c'est le motif vache qu'il faudra arborer sur ses chaussures, vestes et autres sacs, annonce «Vanity Fair». Mais pas n'importe lesquelles: il vaudra mieux opter pour les taches brunes plutôt que noires et blanches. Meuh.

COMMENT recycler sa planche de surf ou son kayak

Fini l'été! Des dizaines de milliers d'amateurs de sports nautiques vont bientôt remiser au garage ou à la cave leur matériel (canoë, combinaisons en néoprène, palmes…) jusqu'aux beaux jours. A moins de vouloir s'en séparer. Il est tout à fait possible de ne pas envoyer directement son vieux kayak ou son longboard à la benne. De la mi-septembre à la mi-novembre, l'éco-organisme chargé de la gestion de la fin de vie des articles de sport et de loisir, Ecologic, organise une campagne de collecte spécifique dans environ 250 points (centres nautiques, grandes enseignes sportives, capitaineries, ressourceries…). Objectif de l'opération: le réemploi de 4% des équipements collectés et le recyclage de 35% des quantités non réemployées. Autre option, si le matériel n'est pas abîmé: faire un don auprès d'un club sportif ou le revendre à un particulier en ligne. **F.Ba.**



Pour Céline Auzou du Rosa Bonheur, *«les gens apprécient d'avoir des choses fraîches»*. DESGAGES. PHOTOCUISINE

Au resto, les softs «sont les oubliés de la transition écologique»

Un midi, vous déjeunez au restaurant. Soucieux de l'environnement et de votre santé, vous optez pour une table qui se fournit chez les agriculteurs du coin et travaille des produits frais. Mais au moment de consulter la carte des boissons sans alcool, tous vos espoirs s'effondrent: il n'y a que des sodas et des jus industriels. C'est pour répondre à cet impensé que Kevin Arquillo a créé il y a trois mois le label Zébi, pour «zéro boisson industrielle».

«On part d'un double constat, explique-t-il. *Celui d'une clientèle hypersensibilisée aux questions d'élevage et d'écologie, mais qui à côté boit du Coca zéro. Et celui des restaurants qui soignent leur carte des mets, avec des produits locaux, mais qui ne proposent que du Fanta ou de la San Pellegrino. Or, boire à Paris une eau pompée en Italie ou acheter ses boissons au plus gros pollueur plastique mondial n'a pas de sens. Les boissons sans alcool sont les oubliées de la transition écologique. On peut, non pas désindustrialiser, mais réartisanaliser l'offre.»*

L'idée de Zébi, c'est donc de proposer aux consommateurs une carte des établissements qui s'engagent à faire leurs boissons eux-mêmes ou à se fournir auprès d'artisans, d'une part, et d'accompagner, via un label, les restos et bars qui souhaitent se défaire du monopole des poids lourds de la boisson en offrant *«une carte la plus éthique possible»*. Henri Kaced, du restaurant d'inspiration mexicaine Santa Rosalia, à Toulon, fait partie des premiers labellisés. *«Faire son sirop de gingembre ou d'orgeat nécessite de se former mais c'est plus valorisant que de déballer des palettes de Canada dry et de les mettre au frigo.»*

Céline Auzou, responsable d'exploitation du Rosa Bonheur aux Buttes-Chaumont (Paris XIX) a également entamé il y a deux ans une démarche radicale. Dans son établissement, on ne trouve plus de bouteilles en plastique, remplacées par des fontaines à eau plate et pétillante (de la source parisienne) et des préparations à base de plantes et fleurs qu'il suffit de porter à ébullition. Résultat: les déchets ont drastiquement chuté (les poubelles ne sont plus sorties qu'une fois par service au lieu de sept) et le bilan carbone réduit. *«On a économisé 1,6 tonne de CO_2 en un an. Et ça fait gagner beaucoup de place de stockage,* se réjouit-elle. *Les gens apprécient d'avoir des choses fraîches, avec du citron bio, de la menthe découpée à la main… Parfois, ils sont surpris mais quand on ne leur propose pas de la merde, ils s'adaptent. Ils sont contents qu'on prenne soin d'eux.»*

KIM HULLOT-GUIOT



Auparavant, quand on voulait manger une pizza à Paris, on se contentait de choisir entre regina et quatre fromages, sans se poser de question. Mais ces dix dernières années, les propositions des pizzerias sont devenues plus pointues. A la romaine, à la napolitaine, à la new-yorkaise… L'offre est si riche que, pour vous aider à vous y retrouver, les estomacs de la rédaction ont écumé la capitale à la recherche des meilleures pizzas. Addommè, Becco, Da Vito… retrouvez notre top sur *Libé.fr*. PHOTO AMÉLIE LOMBARD

Député affiché S

Raphaël Arnault Le nouvel élu LFI, qui a battu le RN dans le Vaucluse, s'est récemment confronté à François Ruffin à la Fête de l'Huma.



Le diable s'habille en parka. Ajustée et bleu marine, passée sur une chemise claire et un jean. Une feuille de laurier se profile au-dessus de l'oreille droite. Un papillon vole sur le dos de la main gauche. Des choix *«esthétiques»* quand, parmi sa vingtaine de tatouages, d'autres motifs sont *«plus politiques»*. Raphaël Arnault n'est pas du style hoodie noir et foulard sur le nez. Tête de gondole d'une nouvelle génération de l'antifascisme, le grand blond jure n'avoir *«jamais participé à un black bloc»* et préférer *«être au mégaphone en tête de cortège»*.

LE PORTRAIT

Celui qui *«aime beaucoup la couleur»* assume de rompre avec l'aura semi-clandestine de la mouvance anarcho-autonome et son sombre vestiaire. *«L'antifascisme ne peut pas se résumer à ça et ça peut effrayer plein de gens de notre camp social.»* En manif, il s'agit d'être visible et accessible. Lui aime *«les chants, cette espèce d'osmose, de démonstration joyeuse»*. Encore *«en stage découverte»* à l'Assemblée nationale, ce fan de foot a intégré la commission des affaires culturelles pour se focaliser sur le sport, la jeunesse et la vie associative.

A la Fête de l'Huma, il a dit au micro ce qu'il pensait des accusations de François Ruffin, assis à ses côtés : *«Une faute politique»*, qui a *«blessé énormément de camarades»*, une manière de *«diviser les classes populaires»*. Ruffin a concédé des *«maladresses»* avant d'acter son *«désaccord moral et électoral profond et dans la durée»* avec LFI.

Né en 1995 à Lyon, le député du Vaucluse est aussi un épouvantail providentiel de la droite dure et du Rassemblement national, à qui il a repris une vieille terre d'élection. Cofondateur en 2018 de la Jeune Garde, collectif antifa lyonnais qui a essaimé à Paris, Strasbourg, Lille ou Montpellier, Raphaël Arnault en est toujours le porte-parole, hâbleur et disponible.

Arnault est son *«nom de scène»*, adopté pour protéger sa vie privée et se prémunir d'éventuelles représailles. A Lyon, il a dû déménager quatre fois *«car ils ont trouvé mon adresse»*. *«C'est une grosse charge de travail de sécuriser tous les événements où il apparaît»*, explique une cadre de la Jeune Garde, qui salue un camarade habité par ses *«convictions»*. En 2021, des nervis du groupuscule des Zouaves l'ont cueilli à son arrivée à Paris. Il s'en est sorti avec l'arcade sourcilière en sang.

La même année, il est accusé d'avoir participé à l'agression d'un membre supposé d'une organisation identitaire. L'antifa a été condamné en février 2022 à quatre mois de prison avec sursis. Il a fait appel. Il ne commente pas mais *«pose la question de l'autodéfense»* : *«Quand il y a une descente de milices fascistes, on répond. Certains ont pu présenter notre lutte comme une guerre de bandes, dépolitisée. Jamais on ne tombera dans ce piège-là.»*

A l'annonce de sa candidature aux législatives dans le Vaucluse pour le NFP, en vertu d'un accord entre la Jeune Garde et La France insoumise, Arnault a écopé d'une nouvelle étiquette, collée par le *JDD* canal Bolloré: le candidat *«fiché S»*. *«Si je le suis, ça ridiculise les services de renseignement, on met des alertes et le gars se retrouve député.»* Le doute continue de planer. Réponse laconique du ministère de l'Intérieur à *Libération* en juin : *«C'est un document administratif qui n'a pas vocation à être rendu public.»*

La polémique a surtout nourri les amalgames. *«C'est un précédent grave, qui s'inscrit dans la logique de brutalisation des rapports de force politiques que souhaite LFI»*, dégaine Mathieu Lefèvre, porte-flingue de l'aile droite de la macronie. En réalité, une fiche S permet au renseignement intérieur de documenter les déplacements et les rencontres d'une personne, mais n'est ni synonyme d'antécédents judiciaires ni une preuve de culpabilité. *«Ça a joué pour lui dans les quartiers, ça l'a boosté»*, s'agace le socialiste Philippe Pascal, candidat dissident à Avignon, une *«ville de gauche modérée, pas radicale»*.

8 janvier 1995 Naissance à Lyon.
2010 Manifestation contre la réforme des retraites de Sarkozy.
2018 Création de la Jeune Garde.
2024 Elu député du Vaucluse.

Au lendemain du 7 Octobre, Arnault a publié un tweet, rapidement supprimé, qui a renforcé les accusations d'antisémitisme et d'apologie du terrorisme à son encontre, pour avoir qualifié l'attaque du Hamas d'offensive de la *«résistance palestinienne contre l'Etat colonial d'Israël»*. Aucune poursuite n'a eu lieu. Le député reconnaît un message *«pas top»* et *«un communiqué de presse pas bon, rédigé à l'arrache»* par son collectif, d'après des informations parcellaires.

Le 27 juin, huit membres de son collectif, la Jeune Garde, ont été mis en examen pour *«violences en réunion à caractère antisémite»* sur un adolescent de 15 ans dans le métro parisien. Me Tristan Soulard, l'avocat des prévenus, affirme qu'il s'agissait d'une agression verbale, pas d'une altercation physique. Parmi les militants placés sous contrôle judiciaire, leur conseil indique qu'il n'y a *«aucun Lyonnais»*. Donc, selon eux, pas raphaël Arnault, qui renvoie à un communiqué de la Jeune Garde: *«Nous rejetons en bloc ces accusations»*, explique l'organisation, qui *«s'est toujours engagée contre l'antisémitisme et continuera à le faire»*.

L'été, Raphaël Arnault, *«très Méditerranée»*, assouvit d'ordinaire son *«besoin de mer et de soleil»* à Marseille ou Naples. En août, il s'est rendu à Londres pour manifester contre des émeutes racistes. Son mandat s'inscrit, selon lui, *«dans la continuité»* de son militantisme. *«On a besoin d'avoir une gauche de rupture qui tient ses engagements*, souligne la cadre de la Jeune Garde. *On ne le voit pas retourner sa veste, ça ne veut pas dire qu'on lui fait confiance aveuglément.»* La mère du jeune élu applaudit *«la réussite d'un collectif»* mais confie une *«peur»* permanente pour son fils. Invoquant des raisons *«de sécurité»*, Raphaël Arnault reste vague sur la profession de ses parents (cadres, séparés, *«marqués à gauche»*), tait d'éventuels frères et sœurs et le fait qu'il soit en couple ou non.

Pour préparer sa rentrée parlementaire, celui qui *«de base, n'aime pas lire»* s'est *«recoltiné»* Salaire, Prix et Profit *de Marx»*. Avant de siéger dans l'hémicycle, il a fait des petits boulots en parallèle de ses études – poissonnier ou ouvreur de cinéma. Après une licence de science politique, il a été assistant d'éducation, payé au smic, dans deux lycées de quartiers prioritaires. Estelle, prof de lettres *«dans un établissement pas facile»*, vante un collègue *«très discret au travail sur ses engagements»*, *«toujours très pro»*, *«dans la déconstruction des préjugés»*.

La pose en pleine rue face à l'objectif – sur laquelle peu d'Avignonnais se retournent – s'achève quand on reçoit une alerte. On s'écrie : *«Barnier!»* Arnault capte illico de quoi il retourne. Ce 5 septembre, Matignon a enfin un nouveau locataire. Aucun juron n'affleure, mais Raphaël Arnault cogite à toute vitesse, évaluant les calculs politiques de Jupiter et son obligé. Petit, le tacticien rêvait de devenir éboueur. *«Pour s'accrocher derrière le camion en marche.»* ◆

Par **MAÏTÉ DARNAULT**
Photo **OLIVIER MONGE. MYOP**

SCÈNES D'AUTOMNE

SAMEDI 21
ET DIMANCHE 22
SEPTEMBRE 2024

Libé

Liesse de théâtre

Sur scène, au bal ou au cirque, les spectacles de la rentrée font la part belle à de nouveaux récits, à l'échange et à la communion.

Une soirée à la chocolaterie, qui allie «bal chorégraphique et dégustations culinaires». PHOTO VALÉRIE FROSSARD

Le théâtre populaire, un idéal qui brûle les planches

Comment inventer de nouvelles formes et récits pour aller à la rencontre du public dans toute sa diversité ? Nombre de directions et d'artistes s'efforcent de rendre plus accessible l'expérience «irremplaçable» du spectacle vivant.



Portrait de famille, une histoire des Atrides de Jean-François Sivadier. PHOTOS CHRISTOPHE



Lacrima de Caroline Guiela Nguyen, directrice du Théâtre national de Strasbourg.

Par
ANNE DIATKINE

C'est une question entêtante qui revient avec une acuité renouvelée et rallume, à chacun de ses surgissements, des joutes verbales d'une violence qui n'a rien de factice. C'est quoi, le théâtre populaire ? A quoi le reconnaît-on ? Les directions de lieux et artistes ont-ils le droit d'y renoncer ? Pourquoi est-ce un enjeu capital pour les arts vivants, qui traverse de manière bien moindre les autres disciplines, y compris lorsque pour exister elles dépendent de subsides publics ? Et le théâtre populaire, s'il existe, se confond-il avec la nécessité de plaire au plus grand nombre au risque de devenir, ô dévoiement, noyade dans une eau tiède, consensualité ?
Cette année, c'est Ariane Mnouchkine qui a rallumé le brasier au moment de la dissolution de l'Assemblée par le président Macron, en évoquant la rupture éventuelle des artistes et du peuple, dans une tribune parue dans *Libération*. *«Je n'ai jamais abandonné l'idée d'un théâtre populaire»*, nous confiait par ailleurs la metteuse en scène qui répète en ce moment son prochain spectacle, *Ici sont les dragons*, présenté sur le site du théâtre du Soleil comme *«un grand spectacle populaire»*. L'épithète a ricoché tout au long de la dernière édition du Festival d'Avignon, où elle a été utilisée pour louer en particulier *Lacrima*, la nouvelle création de Caroline Guiela Nguyen singulièrement rassembleuse, mais aussi certaines propositions frontales en langue hispanique. De son côté, le directeur du Festival d'Avignon, Tiago Rodrigues, n'a eu de cesse, toujours en regard de la menace tangible d'une victoire du Rassemblement national, de relier le festival *«service public»* à l'héritage de son fondateur Jean Vilar, qui écrivait que *«l'art populaire du théâtre est comme la santé des hommes, toujours menacé»*. Et menacé par quoi, selon Vilar ? Par le conformisme, la répétition des mêmes formes, l'incapacité de montrer les tracas et remous du monde, disait-il en substance, et surtout par le poison mortel de l'entre-soi. Contre l'idée courante, Vilar estimait qu'aucun rival ne pouvait atteindre l'art de la scène, ni les mots croisés des années 50 ni les combats de gladiateurs au temps des Romains, mais qu'il pouvait mourir, *«malgré des salles pleines»*, s'il perdait contact *«avec ceux qui travaillent»*.

«Inventer un langage théâtral au cœur de nos tourments»

Pourquoi appeler à la rescousse Vilar aujourd'hui alors même qu'on ne vit plus dans le même monde et que les questions devraient en principe se poser de manière complètement différente ? *«Si être dans la tradition de Vilar, c'est monter des classiques sur des tréteaux, je ne suis pas du tout dans cette filiation*, explique l'autrice et metteuse en scène Clara Le Picard, qui vit et travaille à Marseille. *Mais si cela consiste à inventer des dramaturgies et un langage théâtral qui soit au cœur de nos tourments et réfléchir à leur adresse, alors, oui, je m'inscris dans une démarche vilarienne.»* Populaire, le travail de Clara Le Picard le serait donc non en raison d'une diffusion large ou d'une notoriété qu'il n'aura jamais, mais par la structure même de ses projets, conçus comme des flèches ici et maintenant venant percuter des préoccupations partagées. Petite forme, petite jauge où acteurs et spectateurs partagent la même lumière, respirent le même air, et bouleversement maximal : sa dernière création, *Changer le cadre*, n'a pas pour vocation de sortir des classes en lycée pro ou général dans lequel il se donne, ce qui réduit drastiquement son public. En premier lieu parce que cette fiction théâtrale sur l'empowerment et les violences sexistes et sexuelles, et dans laquelle les élè-



RAYNAUD DE LAGE



ves interviennent durant la représentation et infléchissent ainsi le déroulement de la courte pièce, suppose un groupe déjà en confiance. Mais aussi car la metteuse en scène souhaite toucher un public qui pourrait être rebuté par la solennité du bâtiment et *«surtout la concentration exigée»*, explique Clara Le Picard. Ce que permet cette histoire d'agression lambda qui fait à chaque fois pousser aux adolescents des cris d'effroi alors qu'ils sont habitués à des scènes bien plus violentes via leurs écrans, c'est d'être confrontés ensemble au même moment à une question qui taraude filles et garçons. Trente-deux minutes de représentation, vingt minutes de discussion, la proposition aux effets didactiques n'a rien à voir avec une conférence qui place les élèves dans une situation qu'ils connaissent bien : celle du cours. Clara Le Picard précise : *«Je ne dis pas qu'ils se précipiteront le lendemain voir l'intégrale du* Soulier de satin. *Mais dans leur univers ultra connecté et très solitaire, c'est une expérience du commun qu'ils n'ont plus l'occasion de vivre, et cependant irremplaçable.»*

Irremplaçable : le mot est lâché qui justifie les tentatives d'hyperdécentralisation que mènent nombre de scènes subventionnées dans leur combat pour multiplier les publics – comme à la Comédie de Valence dans la Drôme, notamment. Mais cette foi dans le caractère irremplaçable du théâtre exige que la proposition scénique soit réellement remarquable. On garde le souvenir cuisant d'une représentation devant des résidents en Ehpad dans un village, dont le but inavoué semblait surtout de faire faire des économies à la Sécurité sociale tant les spectateurs s'écroulaient un à un, assassinés par l'ennui. De plus, l'extrême segmentation des publics s'oppose à la définition du populaire, tel que le concevait Jean Vilar et le pensent encore nombre de directions de scènes et d'artistes : atteindre non pas telle ou telle catégorie ou communauté mais à l'inverse qu'elles se rejoignent et transcendent, le temps de la représentation, leurs différences. Vaine utopie alors que, comme le rappelle la sociologue Marjorie Glas (1), les classes populaires ne représentent plus qu'un pourcentage infime des spectateurs, y compris dans les salles les plus emblématiques de la décentralisation ?

«Qui souhaiteriez-vous voir absolument dans la salle ?»

Pour la metteuse en scène Caroline Guiela Nguyen, à la tête du Théâtre national de Strasbourg (TNS) depuis deux ans, on ne peut pas décemment s'intéresser à la composition d'une salle si on ne se questionne pas sur la diversité sur le plateau et dans les écoles de théâtre. *«J'ai besoin de corps, de visages, de trajectoires de vie très différents. Les tout premiers moments de répétitions sont rarement fluides car il nous faut construire cet objet commun qu'est la pièce, alors même que les membres du groupe ne se seraient jamais rencontrés sans elle.»* C'est l'ancrage précis et singulier de ses récits qui assurent leur portée «populaire». A ses débuts, il y a une quinzaine d'années, se souvient-elle, *«la notion de théâtre populaire était entachée de suspicion, tout comme de s'interroger sur l'adresse des spectacles»*. Aujourd'hui, c'est une question qu'elle pose d'emblée aux artistes : *«Qui souhaiteriez-vous voir absolument dans la salle ?»* Quitte à aller chercher la part de ce public manquant, non pas en autobus comme le faisait Vilar à la sortie des usines dans les années 50, mais partout dans la ville, afin, et c'est la grande différence avec l'époque vilarienne, qu'il enrichisse aussi de son expérience ce qui est montré. Hatice Ozer, qui a créé au TNS *le Chant du père* avec son propre père immigré turc ouvrier et chanteur, a ainsi fait le tour des kebabs à Strasbourg pour qu'il y ait des personnes qui parlent turc dans la salle. L'une des pistes de la directrice du TNS afin que chacun puisse se sentir à sa place *«dans l'établissement public à visée républicaine qu'est le théâtre»* est notamment *«qu'on puisse parler sur scène le turc, le kurde, le vietnamien, l'arabe»*. Encore faut-il disposer du budget pour sous-titrer les spectacles. Un autre levier est la durée des séries. *«C'est l'une des raisons qui m'ont fait postuler au TNS : les spectacles y sont joués longtemps. Les salles bougent beaucoup dès lors qu'un bouche-à-oreille peut s'instaurer.»*

> L'extrême segmentation des publics s'oppose à la définition du populaire, tel que le concevait Jean Vilar : atteindre non pas telle ou telle catégorie ou communauté mais à l'inverse qu'elles se rejoignent et transcendent, le temps de la représentation, leurs différences.

On le voit, pour les artistes et les directions, le théâtre populaire n'est pas une forme dégradée ou moins exigeante à laquelle s'opposerait «la Culture». A l'inverse, des formes dites populaires comme le stand-up se théâtralisent à vitesse grand V. En témoigne *Cécile*, mise en scène de Marion Duval avec Cécile Laporte, performance inclassable de trois heures, invitée par le Festival d'automne et largement diffusée dans le circuit des scènes publiques cette saison *(lire page IV)*. Le montrent aussi nombre de bals menés par des artistes et sur des thématiques spécifiques qui allient savoirs traditionnels et invitations chorégraphiques. Evidemment, plus le lieu du bal s'inscrit dans la mémoire des habitants, plus le bal a des chances d'être ouvert à tous et le théâtre de devenir réellement un lieu populaire. C'est le cas à Clermont-Ferrand où une partie du bâtiment du théâtre a été érigée juste après le confinement à la place de l'ancienne gare routière, ô combien fréquentée. Sous l'égide de Céline Bréant, la programmation POP, acronyme de «Projet ouvert aux populations», peut donc espérer s'incarner et revendiquer un caractère véritablement «populaire» sans pour autant multiplier les têtes d'affiche.

Accepter d'éprouver l'effroi de l'incertitude.

A la tête de l'emblématique MC93 à Bobigny, Hortense Archambault, elle aussi, distingue la popularité de la notoriété. *«Si être populaire, c'est être connu, le théâtre ne peut l'être, il n'est pas un art de masse. Si on estime que cela signifie travailler à rendre le théâtre accessible en pratiquant des prix très bas, en assurant des médiations, en mettant le public à l'aise, en proposant des sujets contemporains, alors la MC93 l'est.»* Aujourd'hui, le public de la MC93 est constitué à 60 % d'habitants de Bobigny. Hortense Archambault parle également d'irremplaçable pour qualifier ce que permet le théâtre. Encore faut-il avoir envie de se déplacer pour voir ce qu'on ne connaît pas déjà, et accepter d'éprouver l'effroi de l'incertitude. Serait-ce la raison pour laquelle les femmes et hommes politiques sont si rares à se rendre au théâtre ? Ça n'aurait aucune espère d'importance si, comme nous le disait le comédien Nicolas Bouchaud, ils ne perdaient toute idée de l'utilité du théâtre «service public». ◆

(1) *Quand l'art chasse le populaire. Sociohistoire du théâtre public depuis 1945* (Agone, «l'Ordre des choses», 2 023).

Cécile Laporte : «Je crois qu'on peut se reconnaître dans ce que je suis»

Solo Avec un talent pour l'improvisation sans minauderie et une folle énergie, la comédienne fait le récit de ses mille vies dans une mise en scène signée par son amie Marion Duval.

Début juillet 2023, Cécile Laporte débarque à Avignon pour jouer *Cécile*, soit le récit sans trop de filtres de sa propre vie. D'accord, dans l'idée, toutes les vies se valent mais tout de même, on parle ici d'une vie qui semble menée à 450 kilomètres à l'heure à contresens sur l'autoroute, alignant les coucous et les doigts d'honneur par le toit ouvrant du camion tout en collant son cul sur le pare-brise arrière au son d'un rythme de bossa-nova. Ça ne laisse pas indifférent. Le public, réuni au cœur de la paisible Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon, semble en transe. Même les plus pincés s'apprêtent à tendre les bras au plafond, hilares, pour voir cette femme – selon ses propres mots *«un peu à côté»*, *«un peu qui part dans tous les sens»*, *«un peu marginale, quoi»* – slamer sur le public à poil et dans une rivière de joie.

Pendant ce temps, Cécile, elle, ne comprenait rien à ce qu'il se passait. Chaque jour du Festival pleuvaient des articles élogieux dans la presse. Jamais, *«évidemment»*, elle n'aurait eu *«l'idée ou la prétention»* de raconter sa vie. Elle le fait parce que c'est son amie la metteuse en scène suisse Marion Duval, rencontrée dans des squats à Toulouse, qui lui a demandé et qu'il y a *«trop d'amour dans cette équipe»*. Elle s'est parfois méfiée du côté *«bête de foire»* mais *«j'ai dit "allez"»*, et même si parfois encore elle se demande *«putain mais qu'est-ce que je fous là ?»* elle commence à *«voir le truc»*.

Le génie du pur présent

Marion Duval ne l'a pas choisie par hasard. La metteuse en scène a voulu présenter son amie à un maximum de spectateurs après avoir remarqué un phénomène physiologique surprenant : les gens semblaient plus heureux au contact de Cécile. Aussi, présenter Cécile sur scène, c'est présenter une femme plus actrice qu'actrice. Disons qu'elle concentre selon nous l'élixir suprême du métier : l'art de se rendre totalement disponible aux aléas extérieurs, le génie du pur présent, le talent de l'impro sans minauderie.

Un grand acteur subit une panne de courant, les pleurs d'un enfant, l'insulte d'un spectateur ? Il intègre l'élément au jeu. Pareillement, les hasards de la vie ont offert à Cécile de devenir clown à l'hôpital, militante pornoécolo pour l'association norvégienne Fuck for Forest ou zadiste à Notre-Dame-des-Landes ? *«Eh ben allez, on y va»*, selon cette expression qu'elle répète souvent au téléphone, tandis qu'elle nous raconte cette drôlerie incongrue que fut pour elle le Festival d'Avignon, où elle a débarqué un jour de canicule devant *«tous ces Parisiens de la culture !»* avec d'autres préoccupations en tête, en sachant que l'enjeu était important pour Marion Duval, mais en n'en ayant *«franchement rien à foutre»*. Donc ça a créé *«quelque chose de léger sur scène»*. *«Finalement, on s'est bien marrées, j'en garde que la joie, sauf quand je me suis fait virer de la boîte de nuit l'Esclave parce qu'on sautait trop fort sur des machins, le barman me lançait des glaçons pour que je parte.»*



Cécile Laporte dans *Cécile*. PHOTO MATHILDA OLMI

> «[Marion Duval] arrive à montrer la vie brute par tous ses angles, et parfois ceux qu'on évite»

Contrairement à ces salles remplies devant elle, Cécile Laporte ne trouve pas son destin particulièrement *«extraordinaire. Je crois qu'on peut au contraire se reconnaître dans ce que je suis. Parce que c'est juste des questions de choix, et ça veut pas dire que ça résout tout»*. Elle espère juste, précise-t-elle, que les gens se disent en sortant qu'il y a *«plein de choses possibles»*.

«Former une bande et mettre le zbeul»

En ce moment, elle est en train de composer *«des petits sons techno»* pour le *Spectacle de merde* de Marion Duval, un genre de scène ouverte pour des gens *«un peu à côté»* qui présentent des numéros variés et variables devant des gens. Après l'avoir vu au festival d'Aurillac, notre collègue décrivait ça dans *Libé* comme une réunion d'*«artistes, amis et activistes pour une géniale expérience de trois heures entre numéros de bravoure, stand-up nul et jonglage foireux»*. Précision de Cécile : *«Parfois on pirate des petites guinguettes, on s'installe quelque part avec nos camions, avec la famille et hop, on déballe un tapis et on montre des choses.»* Selon elle, Marion est très forte pour *«former une bande et mettre le zbeul»*. C'est-à-dire ? *«Elle arrive à montrer la vie brute par tous ses angles et parfois ceux qu'on évite. On peut arriver avec ce qu'on est et "allez, go, on prend".»* Façon de dire : on ne comprendra ce qu'on fait qu'en le faisant.

ÈVE BEAUVALLET

CÉCILE
Mise en scène MARION DUVAL avec CÉCILE LAPORTE
Les 27 et 28 septembre au théâtre Sorano de Toulouse, du 9 au 19 octobre au Festival d'Automne à Paris, du 5 au 7 novembre au Lieu unique à Nantes, les 14 et 15 novembre au Quai d'Angers, puis à Tours, Orléans...

Radouan Mriziga, danser tout haut

Portrait Originaire de Marrakech, le chorégraphe poursuit son travail d'exploration de la culture amazigh et des paysages, dans des spectacles où l'espace scénique est structuré autour de principes mathématiques.

L'imposante chevalière en argent brille au gré des mouvements de la main qui danse au rythme de la parole. Cette bague qui orne son auriculaire et attire l'œil est un bijou traditionnel de la culture amazigh, peuple indigène d'Afrique du Nord dont Radouan Mriziga est issu. Le chorégraphe belgo-marocain à l'allure empreinte de bonhomie présente pas moins de trois pièces au Festival d'Automne, dont une création solo, *Atlas/The Mountain*. Nous le rencontrons le soir de la générale d'*Il Cimento dell'armonia e dell'inventione*, spectacle merveilleux, collaboration avec Anne Teresa de Keersmaeker autour des *Quatre Saisons* de Vivaldi. Ancien élève de P.A.R.T.S. (pour Performing Arts Research and Training Studios), prestigieuse école qu'elle a fondée à Bruxelles en 1995, Mriziga a tissé d'étroits liens avec la chorégraphe flamande, devenue une référence incontournable de l'histoire de la danse contemporaine. Tous deux ont en commun cet intérêt pour la géométrie et une conception de l'espace scénique structurée autour de principes mathématiques.

Polyglotte. A Marrakech, où Mriziga grandit, la danse a toujours été là, *«dans chaque rituel, chaque fête, à chaque coin de rue»*. Rapidement, il comprend qu'il veut l'étudier plus sérieusement, entame une formation au Centre méditerranéen d'art contemporain de Tunis, suit des cours en France (notamment de travail corporel à Bordeaux), intègre enfin P.A.R.T.S., dont il sort en 2012. *«Plus jeune, j'aimais autant les jeux du corps que les jeux de logique: comprendre que la danse pouvait intégrer une dimension plus intellectuelle a été un choc pour moi*, raconte-t-il. *Cette révélation m'a aidé à persévérer dans une carrière de danseur qui, au Maroc comme ailleurs, ne faisait pas partie du champ des possibles.»*

A presque 40 ans, Radouan Mriziga porte à lui seul la voix de plusieurs cultures. Polyglotte, il parle, dans cet ordre, la darija marocaine – dialecte local, *«langue du quotidien»* – l'arabe, langue officielle *«étudiée à l'école»*, le tamazight, pratiqué *«dans les montagnes de l'Atlas, l'été»*, l'anglais et le français. Est-ce pour cela que ses créations viennent souvent en série? Après une première trilogie (*55*, *3 600* et *7*, achevée en 2017) qui explorait déjà les liens entre chorégraphie, construction, artisanat et art islamique, Mriziga n'a eu de cesse de poursuivre son travail de compréhension de l'histoire de la culture amazigh.

Il a fallu mettre du temps et de la distance entre lui et ses origines: Bruxelles et son *«cosmopolitisme inspirant»* l'y ont aidé. *Libya*, deuxième pièce présentée cet automne et continuité de ce travail, rend à son tour hommage à l'héritage de *«ce peuple qui s'étend de l'Egypte aux îles Canaries et de la Méditerranée à l'Afrique subsaharienne»*. Sédentaires, nomades, pêcheurs, montagnards, les Amazighs («hommes libres») sont riches de cultures inépuisables, *«mais qui ont toujours été écrites par d'autres, qu'ils soient égyptiens, romains, grecs, Arabes ou européens»*, précise-t-il. On les connaît d'ailleurs plutôt sous le nom de «Berbères».

Découpé en trois bandes bleue, verte et jaune, le drapeau amazigh représente *«la mer, la montagne et le désert»*. Avec *Atlas/The Mountain*, le chorégraphe lance un nouveau cycle: suivront donc le désert (*Magec*) et la mer (*Awessu*). *«A travers ces trois espaces, j'ai voulu interroger la relation à la terre, à l'écosystème, aux cultures qui naissent de ces lieux»*, explique-t-il.



Le chorégraphe Radouan Mriziga, en mai 2023. PHOTO BEA BORGERS

«Cycle». Au-delà des terres amazighs, le prochain volet interrogera ainsi la notion de désert en Australie ou aux Etats-Unis. La suite n'est pas encore tracée. *«Un nouveau cycle se nourrit souvent du précédent, et tout est connecté*, ajoute-t-il. *Ce travail sur Vivaldi, qui n'a a priori rien à voir, traite lui aussi de la nature, des saisons et des écosystèmes!»* Ce qui le touche, ce sont les strates de savoirs que la danse recèle et les manières de les transmettre. Radouan Mriziga est en quête d'union, d'horizontal, *«du juste équilibre entre le physique, le spirituel, l'intellectuel»*. Les prochains chapitres d'une future trilogie?

COPÉLIA MAINARDI

IL CIMENTO DELL'ARMONIA E DELL'INVENTIONE collaboration Anne Teresa de Keersmaeker, Rosas/A7LA5, jusqu'à dimanche au théâtre de la Ville-Sarah Bernhardt.
LIBYA samedi et dimanche au Point fort d'Aubervilliers, au Festival Dream City.
ATLAS/THE MOUNTAIN du 14 au 16 novembre au CND à Pantin.

Rabih Mroué et Lina Majdalanie, mercredi à Paris. PHOTO IRINA SHKODA

Le Liban intime de Lina Majdalanie et Rabih Mroué

Portrait chinois Les deux artistes, qui vivent et travaillent ensemble à Berlin, commentent des images extraites de leur travail très politique, à découvrir en treize pièces dans le cadre du Festival d'automne à Paris.

Comment porter l'histoire du Liban sur un plateau alors même que les Libanais ne se reconnaissent dans aucun récit officiel, ne s'unissent dans aucune narration unique? Sur quelles traces s'appuyer dans un pays qui ne cesse d'être ravagé, détruit, reconstruit, redétruit, et qui a connu une guerre civile incroyablement longue entre 1975 et 1990? Au Liban, de quoi peut-on raisonnablement ne pas douter? Ces questions on ne peut plus d'actualité traversent l'œuvre de Rabih Mroué et Lina Majdalanie, nés à Beyrouth dans les années 60, qui inventent ensemble et séparément une foule de spectacles faussement documentaires ou vraiment fictionnels, à moins qu'il ne faille intervertir les adverbes ou mieux encore, en inventer d'inédits. Le Festival d'automne qui reprend six de leurs pièces, cinq *«conférences non académiques»*, c'est-à-dire détournées en performances, et propose deux créations, devrait permettre de mieux appréhender la cohérence intime de leur travail qui s'exprime par toutes sortes de formes. Particulièrement attendus: *A Little Bit of the Moon*, un duo avec la chorégraphe Anne Teresa De Keersmaeker, et le très prometteur *Quatre Murs et un toit*, constitué à partir des minutes du procès de Bertolt Brecht en 1947 aux Etats-Unis et d'un texte à la lecture proscrite durant ce même procès.

Depuis 2013, Lina Majdalanie et Rabih Mroué vivent et travaillent ensemble à Berlin, où ils ont migré pour prendre un peu de distance envers Beyrouth, ville catastrophe. Lina a été la première à vouloir partir. *«Je me sentais piégée, prise dans une boucle infernale. A Beyrouth, on a coutume de dire "c'est le comble" à chaque nouveau désastre, et on ajoute en général qu'à présent, "ça ne peut qu'aller mieux". Mais on s'aperçoit que ce comble n'est jamais atteint. Qu'il y a toujours pire.»*

Ces mots surgissent lors de notre rencontre, quelques jours avant l'explosion des bipeurs et talkies-walkies piégés. Dans ce moment d'accalmie parisienne, le climat est à la fois paisible – l'un commence une phrase, l'autre la termine ou précise sa pensée – et tendu. Rien de la guerre à Gaza ne se laisse oublier tandis qu'on évoque leurs différents spectacles. Portrait chinois à travers quelques traces issues de leur travail présenté cet automne.



Des tracts déchirés dans *Before Falling Seek the Assistance of*

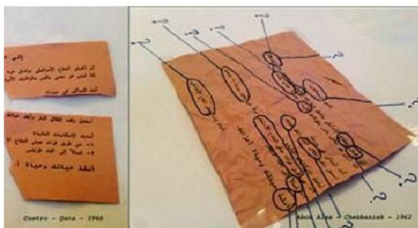
«Le besoin de déchirer le passé»

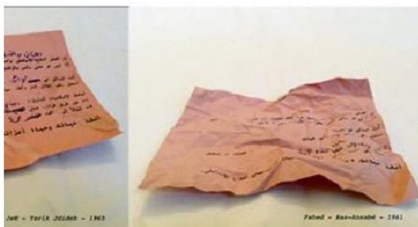
Tracts déchirés, à retrouver dans *Before Falling Seek the Assistance of Your Cane*, le 18 novembre à la Fondation Cartier.

En 1982, pendant le siège de Beyrouth, Rabih Mroué reçoit du ciel un tract l'avertissant que lui et ses amis doivent déguerpir immédiatement en raison d'un bombardement imminent. *«J'avais 15 ans et je n'ai pas pris au sérieux l'alerte. Je suis resté.»* L'adolescent garde cependant le tract, l'adulte qu'il devient ne le jette pas, il le duplique et distribue les copies à des amis vingt ans plus tard. Lors de réunions, c'est ce papier qui ravive la mémoire, provoque les discussions, invite des histoires tragicomiques oubliées à la table. Mais tandis que les paroles s'emballent, que la gaîté est de mise, de manière souterraine, sans qu'aucune consigne ne soit donnée, les mains des conviés, elles aussi, s'activent. Elles transforment le tract en boule, en avion, le lacèrent. Lina Majdalanie analyse: *«Transparaît le besoin de déchirer le passé»* ou même, selon sa belle expression, de le *«friper»*.

«Au Liban, les temps s'entremêlent»

Affiche d'une rencontre fictive entre Nasser et Rafic Hariri. Apparaît dans *The Inhabitants of Images* samedi et dimanche à Lafayette Anticipations.





Your Cane. PHOTO RABIH MROUÉ

Cette fois-ci, c'est une affiche apparue sur tous les murs de Beyrouth qui semble narguer, refaire, ou questionner l'histoire. Elle représente le président égyptien Nasser, mort le 28 septembre 1970, avec l'homme d'Etat libanais Rafic Hariri, assassiné le 14 février 2005. Les passants s'en amusent ou ne s'en étonnent pas, au Liban, tout est possible même l'impossible. Lina Majdalanie: *«Tout le monde sait que les deux hommes, qui ne sont pas de la même génération, ne se sont jamais rencontrés.»* Qui a donc bien pu les assembler afin de transformer le passé, faire surgir l'événement et dans quel but? Rabih Mroué refuse d'accuser Photoshop! *«Je préfère penser que la photo n'est pas truquée, que cette rencontre a bien eu lieu, mais bien après leur mort…»* Selon les deux artistes, ce que révèle la photo à propos du Liban, *«et qui est peut-être valable pour l'ensemble du monde arabe»*, est que dans ce pays, le passé ne devient jamais passé. *«Lorsqu'un meurtre n'est pas élucidé, les fantômes nous hantent.»* Lina Majdalanie précise: *«Comme rien n'est jamais résolu dans la région, les gens ne veulent pas oublier, ils mélangent l'histoire actuelle avec ce qu'ils ont vécu. On idéalise tellement le passé, on le fait tellement participer à notre présent qu'au Liban, les temps s'entremêlent. On ne démarque plus le passé du présent du futur. Ce qui est politiquement dangereux.»* Elle donne un exemple: *«Quand la guerre civile a pris fin, Hariri, devenu Premier ministre, a voulu reconstruire le vieux centre-ville de Beyrouth et son slogan était: "Une ville authentiquement antique pour l'avenir".»* Lina Majdalanie se reprend: *«Supposons qu'il ait été sincère. On regrette tous la démolition du centre-ville. C'est un centre tellement ancien, tellement beau, tellement important pour toutes les classes sociales. Mais on ne peut pas le reconstruire. Avec ce passé qu'on va reconstruire pour le futur, où est notre présent?»*



Photomontage visible dans *The Inhabitants of Images.* PHOTO RABIH MROUÉ

«Exécutés par le silence»

Portrait de Bertolt Brecht, pour *Quatre Murs et un toit*, du 4 au 8 décembre au Centquatre.

Plutôt que d'expliquer la situation politique au Liban, Lina Majdalanie et Rabih Mroué traquent dans leurs travaux les détails non repérés. Inaperçu, le procès de Bertolt Brecht en 1947 ne l'a bien sûr pas été. Mais qui se souvient qu'avec l'homme de théâtre allemand, réfugié aux Etats-Unis pour fuir le nazisme, ils étaient 18 comédiens, cinéastes de Hollywood à comparaître pour sympathie avec le communisme? Et à quoi peuvent ressembler les minutes du procès qui a duré trois jours? Brecht quitta les Etats-Unis aussitôt après et fut acquitté deux ans plus tard. Lina Majdalanie: *«Juste avant de quitter l'Allemagne nazie qui l'avait déchu de sa nationalité en 1935, Brecht a pris une photo de lui dans son bureau. Il a repris une photo de lui à l'identique avant de partir des Etats-Unis pour l'Europe.»* Même expression. Que voulait-il montrer?

En attendant d'obtenir le droit d'utiliser les deux images, Rabih Mroué a dessiné la photo. Quittant Beyrouth pour des motifs multiples et inextricables, Lina Majdalanie et Rabih Mroué ont la désagréable sensation d'être soumis en Allemagne au soupçon et une certaine imposition de parole. *«Au Liban, on était considérés comme de "mauvais citoyens" parce qu'on était jugés trop critiques vis-à-vis des différents positionnements des parties par rapport au conflit israélo-arabe. On ne suivait pas à la lettre les politiques officielles des différents belligérants. Et à Berlin, chaque personne qui s'écarte de la position officielle de l'Allemagne vis-à-vis d'Israël en exprimant publiquement des critiques, ne serait-ce qu'à l'égard de la seule politique de Nétanyahou, prend le risque d'être censurée, moins invitée, moins programmée. Et sera qualifiée de pro-Hamas.»* Lina Majdalanie s'émeut: *«Je peux comprendre la position de l'Allemagne par son histoire. Mais pas accepter qu'on soit traité d'antisémite dès qu'on s'exprime au sujet de l'annihilation de Gaza et du sort réservé aux Palestiniens.»* Avant de sortir fumer une cigarette, Lina Majdalanie fournit quelques exemples, dont celui de la chanteuse germano-israélienne Nirit Sommerfeld obligée d'attester par écrit avant un concert à Munich qu'il n'y aurait aucune parole antisémite dans ses chansons en raison de sa participation à des mouvements pour la paix au Moyen-Orient. Rabih Mroué reprend: *«Brecht parlait déjà de "cold execution" au sujet des artistes qui n'ont pas été persécutés par le maccarthysme, mais ont été exécutés par le silence, rejetés hors du travail.»*

ANNE DIATKINE



Représentation de Bertolt Brecht pour *Quatre Murs et un toit.* PHOTO RABIH MROUÉ

PROGRAMME

Agamemnon et une miss Poitou-Charentes, des démons et des moulins à vent, Gena Rowlands et des caissières, Pessoa et Delphine Seyrig… Il y a du beau monde en cette rentrée sur les scènes de théâtre, danse ou cirque. *Libération* vous aide à tracer votre route dans le foisonnement de spectacles d'automne.

THÉÂTRE

LACRIMA **de CAROLINE GUIELA NGUYEN**
Au Théâtre national de Strasbourg jusqu'au 4 octobre, puis les 20 et 21 novembre à la Comédie de Reims, du 6 au 11 décembre au Théâtre du Nord à Lille, les 18 et 19 novembre au Tandem à Douai, puis au théâtre de l'Odéon à Paris, à Lyon, Rennes…

Entre Paris, Bombay et Alençon, Caroline Guiela Nguyen retrace la fabrication de la robe de mariée d'une princesse. Son spectacle est une prouesse, un récit choral ample, populaire et d'une précision rare. La metteuse en scène, directrice du TNS, prend le risque, dans sa narration d'environ trois heures, d'un didactisme aucunement dissimulé. On apprendra tout sur les dentellières d'Alençon, beaucoup aussi sur les brodeurs des ateliers de Bombay.

PORTRAIT DE FAMILLE, UNE HISTOIRE DES ATRIDES **de JEAN-FRANÇOIS SIVADIER**
Jusqu'au 29 septembre à la Commune d'Aubervilliers, puis en tournée à Sainte-Maxime, La Rochelle etc.

A partir des textes d'Euripide, Eschyle, Sophocle et Sénèque, le metteur en scène compose une grande fresque (près de quatre heures) tragicomique sur la chouette famille d'Agamemnon, Electre et Cassandre, coutumiers des parricides et des incestes. Une pièce composée pour les quatorze jeunes interprètes du Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris.

SUR TES TRACES **de GURSHAD SHAHEMAN et DANY BOUDREAULT**
Jusqu'au 4 octobre au théâtre de la Bastille à Paris puis du 9 au 11 octobre au théâtre de la Croix-Rousse à Lyon, avec le Festival d'automne.

L'un est né en Iran, l'autre au Québec. Les deux auteurs et performeurs se sont rencontrés en Europe et partent *Sur les traces* l'un de l'autre, enquêtant auprès de proches, sur leurs lieux de mémoire. Casques audio sur les oreilles, les spectateurs devront s'investir dans ces deux parcours en écho.

DÄMON. EL FUNERAL DE BERGMAN **d'ANGELICA LIDDELL**
Du 26 septembre au 6 octobre au théâtre de l'Odéon à Paris.

Avec une extrême sincérité, la performeuse espagnole investit la question de la vieillesse et reconstitue en partie la cérémonie qu'Ingmar Bergman avait réglée pour ses funérailles sur l'île de Farö. *Dämon* est constamment surprenant, irritant, galvanisant, enfantin – un intermède des plus embarrassants pendant lequel elle s'attaque nommément à certains critiques a notamment fait polémique.

«QUI SOM?» UN PEU BARRÉ

Qui som ? Le titre pose la question en catalan. Ils seront douze sur scène plus une enfant, et un chien, pour ne pas y répondre ; leur présence fait acte, ils, elles sont danseurs, circassiens, plasticiens, céramistes, clowns, chanteurs qui se présentent face public, en noir, ça ne va pas durer. Les corps vont s'effondrer les uns contre-après dans les autres sur un sol de boue. Tomber, se relever pour encore chuter, mais avec pas mal de virtuosité, ces hommes et ces femmes sont des pros de l'effondrement. Fous rires dans la salle qui n'est pas dupe de ce qui se joue : un discours de résistant politique reçu cinq sur cinq, et le spectacle d'une humanité en prise directe avec la matière. **LAURENT GOUMARRE**

QUI SOM ? **de BARO D'EVEL du 2 au 4 octobre au Théâtre 71 à Malakoff, du 11 au 13 au théâtre de Liège (Belgique), du 31 octobre au 2 novembre aux Halles de Schaerbeek à Bruxelles, du 13 au 16 novembre à Arras…**


C. RAYNAUD DE LAGE

QUICHOTTE
de GWENAËL MORIN
Du 26 septembre au 12 octobre au Théâtre Paris-Villette, puis en tournée au Théâtre national de Bordeaux du 15 au 18 octobre, à la Scène nationale de Chambéry les 7 et 8 novembre, aux Salins à Martigues les 14 et 15 novembre, à la Filature à Mulhouse du 26 au 28 novembre…

Avec Jeanne Balibar dans le rôle du héros de Cervantes, Gwenaël Morin livre un spectacle gracieux et réussi dont la fragilité et l'imperfection font surgir toute la puissance d'une pièce au propos résonnant avec le contexte actuel.

TENIR DEBOUT
de SUZANNE DE BAECQUE
Jusqu'au 6 octobre au théâtre du Rond-Point à Paris.

Est-il possible de passer un concours sans être happé(e) par l'esprit de compétition ? Peut-on échapper au mépris de classe, que l'on appartienne à celle qui méprise ou à celle des méprisés ? Est-ce plus difficile d'être Miss Poitou-Charentes ou d'être prise dans une école de théâtre réputée ? L'actrice Suzanne de Baecque que reprend son réjouissant spectacle autobiographique mais pas égocentré qu'elle a écrit après s'être inscrite à un concours de beauté.

GRAND-PEUR ET MISÈRE DU IIIE REICH de BERTOLT BRECHT et JULIE DUCLOS
Création au Théâtre national de Bretagne à Rennes jusqu'au 3 octobre, puis en tournée à Quimper, Grenoble, Lorient, Saint-Etienne, Paris, Villeurbanne, Lille…

Ecrite entre 1935 et 1938, la pièce de Brecht documente, à travers 25 scènes de la vie quotidienne, la montée du nazisme en Allemagne et comment les lâchetés et les peurs de chacun, quelle que soit sa position dans la société, lui laissent libre chemin. Pour son adaptation, la metteuse en scène Julie Duclos, artiste associée du TNB, mêlera aux jeux de ses acteurs de la vidéo et des images d'archives.

CONTRE de CONSTANCE MEYER, AGATHE PEYRARD et SÉBASTIEN POUDEROUX
Du 25 septembre au 3 novembre au théâtre du Vieux-Colombier-Comédie-Française à Paris.

Après *Comme une pierre qui…* autour d'une chanson de Bob Dylan et *les Serge (Gainsbourg point barre)*, Constance Meyer et Sébastien Pouderoux s'inspirent du couple John Cassavetes et Gena Rowlands, morte cet été, pour poursuivre leur réflexion sur les ressorts de la création, ses liens avec la marge, le conformisme et la folie. Avec notamment Dominique Blanc et Marina Hands au plateau.

LES SŒURS HILTON
de VALÉRIE LESORT et CHRISTIAN HECQ
Jusqu'au 29 septembre au Théâtre des Célestins à Lyon, puis aux Bouffes du Nord à Paris, du 10 octobre au 3 novembre.

Sœurs siamoises, Daisy et Violet avaient des prénoms bucoliques. Mais, de monstres de foire à attractions de Broadway, leur destinée n'en fut pas moins cruelle. Une des pièces les plus guettées de l'automne, d'autant que la distribution, autour de Christian Hecq, Valérie Lesort et Yann Frisch, figure parmi les plus attrayantes.

HAVE A GOOD DAY !
de VAINA GRAINYTĖ, LINA LAPELYTĖ et RUGILĖ BARZDZIUKAITĖ
Les 22 et 24 octobre au théâtre du Rond-Point à Paris, avec le Festival d'automne.

Le spectacle est présenté comme un *«opéra pour dix caissières, des sons de supermarché et un piano»* par ses autrices lituaniennes. Les trois artistes, flirtant avec le théâtre, la performance et l'art contemporain, avaient gagné le lion d'or de la biennale de Venise en 2019 pour *Sun & Sea (Marina)*, présenté l'an passé à la Grande Halle de la Villette à Paris. Cette fois, assises face au public, dix femmes interpréteront, a capella ou accompagnées par le bruit du produit que l'on scanne, le fameux *«Sbam»* répété mille fois par jour par les caissières : *«Sourire-bonjour-au revoir-merci.»* Un opéra d'un nouveau type qui chante leur condition de travail et le consumérisme.

LE MAGE DU KREMLIN
de ROLAND AUZET
Jusqu'au 3 novembre à la Scala, à Paris.

Grand prix du roman de l'Académie française, *le Mage du Kremlin*, signé Giuliano da Empoli, a été en 2022 un best-seller. Qu'en sera-t-il de la transposition théâtrale, telle que pensée (avec force vidéos) par le metteur en scène, Roland Auzet, avec Hervé Pierre et Philippe Girard pour guider la plongée dans les arcanes tyranniques du pouvoir russe à la sauce Poutine ? Eléments de réponses à la Scala.

FACE À LA MÈRE
de GUY CASSIERS
Du 2 au 19 octobre à la MC93 de Bobigny, puis en tournée (Amiens, Le Havre…)

Ecrit en 2006 et interprété par Jean-René Lemoine, *Face à la mère* est le monologue d'un fils qui, parti en Europe, s'adresse à sa mère défunte, assassinée à Haïti. Le *«récit d'une relation complexe»* et un *«vrai parcours de recherche de soi»*, selon le metteur en scène flamand, Guy Cassiers, aiguillé par Hortense Archambault, qui lui a naguère mis le texte entre les mains.

STRANO du CIRQUE TROTOLLA
Du 9 au 20 octobre à l'Azimut d'Antony.

A la fois imaginative et garante d'une certaine tradition, la compagnie Trotolla jouit d'une estime parfaitement méritée qui transcende les générations. *Strano*, la création 2024 des inséparables Bonaventure Gacon et Titoune Krall, mêle trapèze, jonglage, clown et porté acrobatique, avec la complicité de l'organiste Samuel Legal. Voué à tourner longtemps, le spectacle sera pour le dynamique espace cirque de l'Azimut, à quelques minutes au sud Suite page X



C. RAYNAUD DE LAGE

«A NOIVA E O BOA NOITE CINDERELA», EMPRISE DE CONSCIENCE

La pièce a marqué les festivaliers d'Avignon l'an passé. Sur scène, la performeuse brésilienne Caroline Bianchi avale un comprimé de la «drogue du violeur». La jeune femme perdra progressivement conscience, sa voix et son corps s'alourdissant, le temps que la potion agisse. Et pendant tout le spectacle, on aura peur pour elle, on craindra un viol. La scénographie, d'une blancheur immaculée, est l'écrin de cette conférence scénique sur la violence faite aux femmes, longtemps invisible. Une question se pose pourtant aujourd'hui : comment reverra-t-on le spectacle maintenant que le procès des viols de Mazan a jeté une nouvelle lumière sur la soumission chimique, par la voix claire et forte de Gisèle Pelicot ? **ANNE DIATKINE**

A NOIVA E O BOA NOITE CINDERELA
de CAROLINA BIANCHI et CARA DE CAVALO
A La Villette (espace chapiteaux) avec le Festival d'automne à Paris, du 6 au 8 novembre.

PROGRAMME

Suite de la page IX de Paris, l'occasion de lancer son 20e anniversaire.

INCONDITIONNELLES
de KAE TEMPEST et DOROTHÉE MUNYANEZA
Du 8 au 18 octobre au Théâtre national de Strasbourg, du 20 novembre au 1er décembre 2024 aux Bouffes du Nord, dans le cadre du Festival d'automne.

La musicienne et chorégraphe britannique et rwandaise Dorothée Munyaneza adapte et traduit la pièce *Hopelessly Devoted* de l'artiste non binaire Kae Tempest (le texte est à retrouver aux éditions de l'Arche). L'artiste y raconte la relation, en prison, de Chess et Serena, deux détenues bientôt séparées par la liberté conditionnelle de l'une d'elles…

PAR AMOUR
de PAUL MIRABEL
Du 19 septembre au 28 décembre au théâtre des Variétés, à Paris.

Un seul spectacle aura suffi à Paul Mirabel pour devenir, à 28 ans seulement, un des humoristes les plus prisés (et talentueux) du pays. Autant dire que sa nouvelle création, *Par amour*, attise une curiosité telle que, après le théâtre des Variétés, puis au printemps 2025, le théâtre des Champs-Elysées, déjà complets, c'est dans des enceintes plus vastes, type Dôme de Paris ou Zéniths de province, qu'il poursuivra sa route… jusqu'en 2026 minimum.

«QUARTETT», LES LIAISONS DÉLICIEUSES

Jacques Vincey met en scène avec brio la pièce de Heiner Müller, adaptée des *Liaisons dangereuses* de Laclos. Nous y sommes en équilibre entre un temps pré-révolutionnaire et un présent apocalyptique. Il y a la magnificence blanche et funèbre du décor et les costumes et perruques chantilly de Merteuil et Valmont (Hélène Alexandridis et Stanislas Nordey). Ce qui frappe en premier, ce sont les deux voix et comment elles portent ce texte acéré, condensé et lumineux. Le texte n'a rien perdu de sa beauté incisive, il s'est même amplifié de résonances, en prise avec notre présent, sur la fluidité des genres, les jeux de pouvoir et leur renversement. **A.D.**

QUARTETT **m.s. JACQUES VINCEY**
Du 4 au 12 octobre à la Commune d'Aubervilliers, les 25 et 26 novembre au Cratère d'Alès, puis à Perpignan, Pau….


C. RAYNAUD DE LAGE

ESCAPE GAME XXI
d'HORTENSE BELHÔTE
Les 24 et 25 octobre au Théâtre de Gennevilliers pour la semaine de la Jeunesse.

Performeuse déjantée et historienne de l'art, Hortense Belhôte pose son regard décalé sur les œuvres classiques sous forme d'escape game, avec indices, codes secrets, puzzle et mallette… Piquante, brillante, comique, parfois même un peu sadique dans son rôle de maîtresse du jeu, la comédienne bouscule son public et donne une lecture intime, queer et féministe de l'histoire de l'art.

LA FRANCE, EMPIRE
de NICOLAS LAMBERT
Jusqu'au 28 octobre au Théâtre de Belleville, à Paris.

Sans rendre son discours excessivement didactique, Nicolas Lambert «*déraconte*» la colonisation française. Petit à petit, c'est le portrait d'une France qui ne connaît pas assez sa propre histoire qui prend forme. Celle d'un «*secret de famille*», comme Lambert aime à l'appeler.

LE PAPIER PEINT JAUNE
de CHARLOTTE PERKINS GILMAN et ALIX RIEMER
Du 5 au 16 novembre au Silvia Montfort, à Paris.

Voilà une nouvelle occasion d'écouter ce texte étrange et sombre d'une autrice méconnue, Charlotte Perkins Gilman (1860-1935), essayiste et romancière américaine, féministe et suffragiste (publiée sous le titre *la Séquestrée* en France). Ce papier peint jaune à motif devient l'obsession d'une jeune femme, tout juste mère, qui sombre dans la mélancolie, puis la paranoïa. Son mari, médecin réputé, l'enferme dans sa chambre et la condamne à une thérapie du repos «pour son bien»…

DELPHINE ET CAROLE
de MARIE RÉMOND et CAROLINE ARROUAS
Du 8 au 23 novembre au Théâtre Paris-Villette.

Marie Rémond et Caroline Arrouas s'inspirent du superbe documentaire *Delphine et Carole, insoumuses* pour retracer la joyeuse amitié et les combats féministes et radicaux de l'actrice Delphine Seyrig et de la réalisatrice Carole Roussopoulos qui, dans ses documentaires politiques des années 70, a su donner l'image et la parole aux homosexuels, ouvrières, Palestiniens, prostituées, lesbiennes, femmes violées, immigrés, victimes d'inceste…

L'ESTHÉTIQUE DE LA RÉSISTANCE
et *EDELWEISS [FRANCE FASCISME]* de SYLVAIN CREUZEVAULT
Les 8 et 9 novembre et du 13 au 15 novembre au théâtre des 13 Vents, à Montpellier.

Voilà deux spectacles pensés en diptyque. Adaptation de l'ouvrage de l'Allemand Peter Weiss, *l'Esthétique de la résistance* invite le public à une expérience rare et immersive autour d'un groupe de résistants au nazisme et au stalinisme. Dans *Edelweiss [France fascisme]*, le metteur en scène ose le burlesque pour mettre en scène des intellectuels collaborationnistes, sans jamais affaiblir la charge maléfique des infâmes Drieux et Rebatet. Pour qui aime le génial Creuzevault, notons également la reprise de *Banquet capital* jusqu'au 6 octobre à la MC93.

FESTIVAL LES INACCOUTUMÉS
Du 3 octobre au 23 novembre à la Ménagerie de verre, à Paris.

Quinze spectacles dont cinq créations, pour le festival de l'Est parisien programmé par Philippe Quesne et Christophe Susset. Tout à trac (et entre autres choses), Samir Kennedy noiera son chagrin dans des chansons folkloriques de Grande-Bretagne, d'Irlande et des Etats-Unis ; Stina Fors explorera les capacités extensibles de la bouche et de la langue ; le danseur, chorégraphe et chercheur sud-africain Tiran Willemse reliera le ballet *Giselle* et les danses africaines, et le festival se clôturera avec *Pour rien mais dans le bon sens* de la danseuse, chorégraphe et performeuse italienne Claudia Triozzi (avec le Festival d'automne).

PESSOA, SINCE I'VE BEEN ME **de ROBERT WILSON**
Du 5 au 16 novembre au théâtre de la Ville à Paris, avec le Festival d'automne.

Le metteur en scène américain rend hommage au poète portugais et à ses multiples visages, avatars et prête-noms – Alvaro de Campos, Ricardo Reis ou Alberto Caeiro… autant de masques derrière lesquels Pessoa a écrit *le Livre de l'intranquillité*, *le Gardeur de troupeaux* ou *Faust*…

YOROBOSHI: THE WEAKLING
de SATOKO ICHIHARA
Du 7 au 11 novembre au Théâtre de Gennevilliers, avec le Festival d'automne.

La metteuse en scène japonaise s'inspire du théâtre traditionnel de l'île pour créer un théâtre de marionnettes contemporain avec des pantins, mannequins et poupées sexuelles. Le *yoroboshi*, c'est le faible, ici un enfant handicapé rejeté par son père. Et le conte de Satoko Ichihara, accompagné de musiques électroniques, est une réflexion sur la violence et le trouble.

JEUNE (ET MOINS JEUNE) PUBLIC

PISTER LES CRÉATURES FABULEUSES
de PAULINE RINGEADE
Du 10 au 19 décembre au Silvia Montfort, à Paris.

Beau, drôle, intelligent, le spectacle tourne depuis un moment, toujours avec le même succès auprès des enfants et de leurs parents. Par de féeriques bruitages et jeux de lumières, Pauline Ringeade s'inspire des textes du philosophe et pisteur de loups Baptiste Morizot pour repérer les bruissements de feuilles, les feulements de prédateurs, les traces de pas d'animaux en effet fabuleux. Dès 7 ans.

FUSÉES
de JEANNE CANDEL
Du 6 au 9 novembre au pavillon jeune public de la Commune d'Aubervilliers.

Perdus dans l'espace, deux cosmonautes (Vladislav Galard et Jan Peters) affrontent l'adversité avec deux attitudes très différentes. L'un d'eux s'effondre, l'autre jouit de ce moment au-dessus du monde et des autres humains. L'excellente Jeanne Candel met en scène la conquête de l'espace avec un théâtre de tréteaux. Le spectacle est proposé dans le cadre du pavillon jeune public «Super Super» du théâtre de la Commune. A partir de 6 ans.

DANSE

UNE SOIRÉE À LA CHOCOLATERIE
Le 28 septembre à la chocolaterie Menier de Noisiel.

Pilotée par la Ferme du buisson, *Une soirée à la chocolaterie*, «*bal chorégraphique et dégustation culinaire*», préfigure la transformation à terme de l'imposante chocolaterie Menier en «Cité du

goût et du bien-être». D'ici là, le danseur Sylvain Groud (du Ballet du Nord) et le «cuisinier nomade» Emmanuel Perrodin s'emploieront à mettre le public en appétit.

DUB **d'AMALA DIANOR**
Les 2 et 3 octobre à Mulhouse, du 9 au 12 octobre à Lyon, en novembre à Brive-la-Gaillarde et Perpignan, en décembre à Paris et Montpellier…

Venus de Johannesburg, Séoul, Miami ou Rio, onze danseurs virtuoses de streetdance se sont rencontrés à l'invitation du chorégraphe Amala Dianor pour créer *Dub*. L'occasion pour l'œil profane de se familiariser avec le waacking, le voguing, la pantsula ou du kuduro, d'admirer leur théâtralité baroque, et d'apprécier la façon dont la composition de cette pièce souligne les cousinages stylistiques suscités par les vagues de migrations tout autant qu'Internet aujourd'hui.

LORA **de RACHID OURAMDANE et *HAIRY 2.0* de DOVYDAS STRIMAITIS**
Le 28 septembre à Toulouse, du 10 au 12 octobre au théâtre de la Ville à Paris, le 15 octobre à Saint-Ouen, les 28 et 29 novembre à Lyon.

Emotion de retrouver une collaboration entre le chorégraphe Rachid Ouramdane et l'une de ses collaboratrices les plus hypnotiques, la danseuse lituanienne Lora Juodkaitė, connue pour sa pratique très intime et stupéfiante de la giration. Curiosité de découvrir l'autre pièce au bord de la transe présentée dans la même soirée. Signée par le Lituanien Dovydas Strimaitis, elle nous transporte dans le monde des cheveux, l'une des rares parties du corps à ne pouvoir bouger volontairement.

D'APRÈS UNE HISTOIRE VRAIE **de CHRISTIAN RIZZO**
Du 7 au 9 novembre au Centquatre à Paris, les 12 et 13 à Annecy, le 23 à Béziers, les 26 et 27 à Albi puis tournée en 2025.

Les pas de ces huit hommes barbus en jean et pieds nus qui, bras dessus bras dessous, se soutiennent en ligne ou en ronde, ressemblent peut-être à des danses de mariage du Moyen Orient, à des processions folkloriques, à du dabkeh palestinien et libanais mais aussi tantôt à du headbang de concert de rock. La montée en puissance qui s'en dégage en tout cas a soulevé les salles pendant plusieurs années et l'on priait les cieux de revoir un jour ce bijou.

BLESS THIS MESS **de KATERINA ANDREOU**
Du 17 au 21 octobre au Théâtre de Gennevilliers, avec le Festival d'automne.

Parmi les phénomènes les plus curieux et captivants des dernières années: voir Katerina Andreou danser seule sur un flux electro. Pour sa première pièce de groupe, cette artiste grecque basée en France prévoit de prendre l'expression «foncer droit dans le mur» au pied de la lettre et de tenter une chorégraphie du désordre tonifiante inspirée du mouvement punk.

ENVOLS **TRISHA BROWN, JAN MARTENS et JIRÍ KYLIÁN**
Du 26 octobre au 7 novembre à l'Opéra national de Lyon.

Pas de force, pas d'élan, uniquement des rapports mécaniques fantasmés entre un poignet qui vient tomber sur un genou, qui actionne une omoplate. L'univers corporel fantastique de l'Américaine Trisha Brown s'incarne comme jamais dans son «tube» *Set and Reset*, créé en 1983 et interprété ici par les danseurs du ballet de Lyon dans le cadre d'un programme commun. A découvrir aussi le long de ce voyage contrasté dans la danse contemporaine: le chorégraphe belge Jan Martens et l'orfèvre du néoclassique Jirí Kylián.

ÈVE BEAUVALLET, LARA CLERC, ANNE DIATKINE, SONYA FAURE *et* **GILLES RENAULT**


SIMON GOSSELIN

«THE RING OF KATHARSY», LA CATHARSIS SUR UN PLATEAU

Est-ce parce que la plupart de ses spectacles sont aussi destinés aux enfants? Alice Laloy, qui dirige le Bercail à Dunkerke, est reconnue, avec un public enthousiaste et des spectacles qui tournent dans toute la France et même en Mongolie. Et pourtant encore trop ignorée en dépit du succès de ses pièces dont l'incroyable *A poils*, conçue pour les très jeunes enfants, ou ses palpitants *Pinocchio(s)*. A chaque fois il s'agit d'explorer la frontière ténue entre l'humain qui s'objective et la marionnette qui s'anime. Sa nouvelle création, *le Ring de Katharsy*, programmé dans le cadre du Festival d'automne, donnera une nouvelle occasion de découvrir ce travail sans équivalent. Cette fois-ci, aucun pantin au plateau mais des avatars d'humains en chair et en os. Seront jetés sur ce ring de Katharsy qui promet nous secouer, chanteurs, danseurs, circassiens. Ou comment empoigner à bras-le-corps la question de la catharsis aujourd'hui. A partir de 15 ans.

LE RING DE KATHARSY **d'ALICE LALOY**
Du 5 au 16 décembre au Théâtre de Gennevilliers, puis en tournée. A partir de 15 ans.

chaillot
théâtre national
de la danse



Saison 24 → 25

Dimitri Chamblas & Kim Gordon
Nina Laisné & Néstor 'Pola' Pastorive
Alban Richard
Olivia Grandville
Blanca Li
Rachid Ouramdane
Nacera Belaza
François Chaignaud
Robyn Orlin
Mazelfreten
Julie Nioche
Life's Round Contest
Gisèle Vienne
Marlène Saldana & Jonathan Drillet
Angelin Preljocaj
Arthur Perole
Noé Soulier & Maude Gratton
Thomas Lebrun
Emanuel Gat
Lucinda Childs
Eszter Salomon & Carte Blanche
Soa Ratsifandrihana
Mehdi Kerkouche
Aina Alegre
Johanna Faye & Yom
Rocío Molina
Sydney Dance Company
...

chaillot

danse

theatre-chaillot.fr 